

DELLY

Gwen, princesse d'Orient



BeQ

Delly

Gwen, princesse d'Orient

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Classiques du 20^e siècle*

Volume 308 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Béregère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Gwen, princesse d'Orient

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1953.

Ce roman fait suite à :

L'orpheline de Ti-Carrec.

Première partie

Le palais du prince

I

La résidence des rajahs de Pavala, à Bornéo, se composait de plusieurs palais, construits au milieu de jardins magnifiques et reliés entre eux par de longues galeries de marbre blanc. Ils avaient chacun leur nom.

Celui de Sa Hautesse Han-Kaï s'appelait le palais de la Lumière Heureuse. Sa Hautesse Han-Kaï, jeune rajah de Pavala, portait, en France, le nom du vicomte Dougual de Penanscoët. Il était, en effet, le fils du comte Ivor de Penanscoët, dont la résidence personnelle était connue sous le nom de palais du Dragon d'Or. Comment ces Bretons se trouvaient-ils à la tête de cet État hindou ? De tout temps, les membres de la famille de Penanscoët, dont l'origine était perdue dans les brumes de la légende, avaient aimé les aventures lointaines d'où ils revenaient bien souvent pervertis par l'or et les plaisirs. Ne faisant pas

exception à cette tradition familiale, les deux frères Ivor et Riec quittèrent très jeunes le domaine de Kermazenc – cadeau du duc de Bretagne à un de leurs lointains ancêtres – pour courir le monde. On apprit, un jour, qu’après mille mésaventures ils avaient épousé deux sœurs, filles d’un maharajah. Mais, tandis que Riec mourait l’année suivante, suivi peu après dans la tombe par sa femme, Ivor avait été désigné par le rajah de Pavala pour lui succéder. Et c’est ainsi qu’il était devenu un puissant despote oriental.

Il était resté de longues années sans revenir en France, mais s’était tout de même décidé à aller passer un été dans son château de Kermazenc. Il était accompagné dans ce voyage de sa femme Nouhourmal, de son fils Dougual, de son confident, un brahmane nommé Appadjy, et de ses nombreux domestiques indigènes, hindous, malais et chinois. Il avait donné des fêtes somptueuses, dignes d’un potentat d’Orient, transportant pour une nuit ses invités bretons dans les féeries des *Mille et une Nuits*. Depuis peu, il était de retour à Palava. Son fils l’avait

précédé de quelques jours.

Cet après-midi, il travaillait dans une salle fraîche et parfumée en compagnie de son fidèle Appadjy et d'un secrétaire à qui il dictait du courrier, quand Dougual entra. D'un geste, Ivor congédia le secrétaire. Restés seuls, le comte, son fils et le brahmane s'entretinrent, en prenant le thé, de quelques faits de politique générale qui, à ce moment, occupaient l'Europe. M. de Penanscoët les ramenaient à sa grande préoccupation : une organisation secrète, formidable, du monde asiatique.

– Les gouvernements européens, dit-il, ayant les yeux tournés vers cette menace, s'apercevront d'autant moins du cataclysme, autrement grave, qui se prépare pour eux.

Appadjy inclina approbativement la tête.

– Ils ont quelques inquiétudes de ce côté-là aussi, mais ils se croient les plus forts, ils ne peuvent s'imaginer que ces peuples, depuis longtemps soumis à leur domination, peuvent, un jour, s'unir dans la révolte. Nous avons d'ailleurs réuni toutes les conditions indispensables du

mystère, de discrétion absolue, et bien malins seraient ceux qui pourraient savoir d'où vient le ferment qui, en ces dernières années surtout, a si bien travaillé l'Inde, la Chine, l'Indochine, les îles malaises... Bien malins, en vérité.

En effet, depuis des années, le comte de Penanscoët et le brahmane travaillaient à la mise sur pied d'un mouvement formidable qui devait soumettre l'Asie tout entière à un maître suprême, à un souverain mystérieux : l'Élu. Ils étaient prêts à déclencher l'action.

Celui qui, dans leur projet, devait devenir le maître absolu de centaines de millions d'êtres humains, qui verraient en lui une émanation de la divinité et, comme telle, lui rendraient un culte, adoreraient ses effigies comme ils le faisaient pour celles de Brahma, de Dourga, de Bouddha, était le jeune Dougual. Depuis sa plus tendre enfance, les deux hommes l'avaient formé pour cette destinée qu'on lui préparait, en exaltant son orgueil, en lui desséchant le cœur, en faisant de lui un monstre d'égoïsme et de cruauté, indifférent devant la souffrance des autres et

capable de s'imposer par la terreur si besoin était.

Il semblait que leurs efforts avaient été couronnés de succès, car Dougual, prévenu du rôle qu'il aurait à jouer, était un vrai despote, n'obéissant qu'à son bon plaisir, pliant tout sous sa loi.

Enfoncé dans les épais coussins d'un divan de soie chinoise aux broderies multicolores, il buvait son thé à lentes gorgées, tandis que ses yeux semblaient rêver dans l'ombre des longs cils abaissés. Il avait ainsi la mine impassible, presque hiératique, que les religions d'Asie donnent à leurs idoles.

– Nous pourrons lancer le signal du soulèvement général dans quelques semaines, dit Ivor. Bientôt, mon fils, tu seras plus puissant que ne le furent jamais les conquérants d'autrefois.

Une orgueilleuse allégresse luisait dans le regard du comte. Mais la physionomie de Dougual conserva son indifférence hautaine.

– ... Tu en es heureux, Dougual ?... Tu n'auras plus rien à désirer maintenant.

– Rien, en effet, dit brièvement Dougual.

Il fit un signe, et la jolie Chinoise accroupie au bout de la salle, sur des coussins, vint lui verser une nouvelle tasse de thé, après une humble prosternation.

– Tout va bien ici ? demanda Ivor en allumant un cigare. La petite Dourzen te plaît encore ?

Cette fois, les cils se relevèrent, le regard de Dougual se fixa, altier et presque dur, sur M. de Penanscoët, qui souriait.

– Gwen Dourzen me plaît si bien que j’en ai fait ma femme.

Le comte sursauta, et Appadjy ne put contenir un geste de surprise.

– Ta femme ?... Que dis-tu là ?

– Je l’ai épousée devant un prêtre catholique.

– Toi, Dougual ? Voyons, je rêve ? À quel propos ?

Les sourcils de Dougual se rapprochèrent légèrement, donnant à sa physionomie une expression de froide contrariété.

– Pourquoi vous en étonnez-vous, mon père ? Cette jeune fille est une Dourzen, elle a dans les veines le même sang que nous, elle est en outre admirablement douée, de toute façon, et il m’a plu de la traiter autrement qu’en épouse éphémère.

– C’est inimaginable ! La mère de cette jeune fille était une aventurière...

– Qu’en savez-vous ? M^{me} Dourzen répandait ce bruit par pure méchanceté, je l’ai compris d’après ce que m’a raconté Gwen. Puis, admettons... elle ne le fut certainement pas plus que certaines de nos aïeules, entre autres cette Anne de Penanscoët, dont la vie fut le désordre et l’aventure personnifiés.

Ivor, déjà, reprenait tout son sang-froid un moment entamé. Il répliqua d’une voix redevenue calme :

– Enfin, si cela te plaît, mon cher, tu es libre. Quand tu auras assez de cette jeune personne, il te sera d’autant plus facile de t’en séparer qu’aux yeux de la loi française elle n’est pas ta femme.

– C’est une lacune que j’ai l’intention de combler, le moment venu.

– Non, pas cela, Dougual ! Que, cédant à je ne sais quelle fantaisie, tu te sois uni à elle par un lien religieux dont tu ne te soucieras guère, ton caprice fini, passe encore... J’ai agi ainsi, autrefois, pour étouffer les premiers scrupules d’une femme et l’avoir mieux à moi. Mais un lien légal !... Non, non ! D’ailleurs, nous sommes convenus que le souverain de l’Asie devait prendre pour compagne légitime une femme de ce pays.

D’un geste d’ennui, Dougual posa sur une petite table, près de lui, la tasse qu’il tenait à la main. Sa physionomie témoignait d’une impatience hautaine qui s’exprimait aussi dans sa voix tandis qu’il répliquait :

– Vous m’avez toujours répété, mon père, – et Appadgy de même – que le futur et tout-puissant maître de l’Asie n’aurait à consulter que son bon plaisir, que, sur un signe de lui, le dernier des esclaves pourrait devenir l’un des premiers de son empire, que seule sa volonté serait la loi

suprême. Je veux suivre vos leçons... et je vous dis que ma femme légitime, ce sera Gwen Dourzen, qu'il me plaît d'élever jusqu'à moi.

Sur ces mots, Dougual se leva. Le comte, dont les lèvres se crispaient légèrement, dit avec un accent de sarcasme :

– Tu es donc tellement amoureux ? Je ne te croyais pas capable de risquer, pour une femme, l'échec de la magnifique partie que nous jouons.

– Je ne risque rien, bien au contraire. Une femme comme Gwen, qui possède la beauté, le charme, l'intelligence, ne peut que contribuer au succès de celui qui l'associe à son existence. Rassurez-vous tous deux, mon père et Appadjy, je tiens autant que vous à voir réaliser ce pour quoi vous m'avez élevé. Car vous m'avez donné la soif de la domination, le goût violent du pouvoir, le désir ardent de voir les foules idolâtres courbées dans la poussière, devant moi, le tout-puissant, le maître redouté. Cette soif, ce goût, ce désir, il faut que je les assouvisse... car je ne pourrais plus vivre une vie ordinaire, n'être plus que le vicomte de Penanscoët, ou même le

rajah Han-Kaï. Mais dans l'ombre de ma puissance, je veux voir Gwen. Elle n'aura pas le titre d'impératrice, mais personne d'autre ne l'aura. Je régnerai seul. Aucune femme, officiellement, ne prendra place près de moi.

– Tu ne nous avais jamais dit cela, Dougual...

La physionomie d'Ivor témoignait d'une vive surprise.

– ... Non que je te blâme, d'ailleurs ! Tu sais mes idées au sujet des femmes. Plus nous les tenons en état d'infériorité, mieux nous nous en trouvons. D'après ce que tu dis là, Gwen Dourzen aura près de toi le rôle de favorite officielle...

– D'épouse morganatique, rectifia Dougual.

– Soit !... Eh bien ! elle doit trouver du changement avec Coatbez, cette jeune personne ! Il faudra que nous refassions sa connaissance, Dougual... car je ne l'ai pas vue depuis qu'elle est jeune fille.

– Je vous la présenterai demain.

– Fort bien. Elle s'arrange avec les femmes de ton harem, cette merveille bretonne ?

– Je n’ai plus d’autre femme qu’elle.

Sur ces mots, Dougual salua son père, adressa un signe de tête à Appadjy et quitta la pièce.

Les deux hommes se regardèrent en silence, pendant un moment. Puis Appadjy dit lentement :

– Voilà que sa vraie nature se révèle. Un passionné, lui que nous croyions seulement capable de la plus froide ambition... Une volonté orgueilleuse qui nous brisera, si nous sommes un jour en conflit avec elle...

Ivor se leva, fit quelques pas agités. Un peu de sang montait à ses joues bronzées.

– Jamais je n’aurais pu imaginer pareille chose !

Sa voix était rauque de colère.

– ... Épouser cette Gwen, qu’il tenait à sa merci ! L’épouser sérieusement, d’après ce qu’il dit... Car si c’était comme mon mariage avec Varvara...

Il eut un rire de cynique ironie.

Appadjy leva les épaules.

– Sérieusement ou non, le fait n’a pas une telle importance. Il paraît assez fortement épris d’elle pour le moment ; mais, en admettant même qu’il ne la délaisse pas quelque jour pour d’autres femmes, – ce dont nous pouvons douter –, les satisfactions d’orgueil, d’ambition, de gloire, qui l’attendent feront une dangereuse concurrence à cette belle Gwen. Non, Ivor, ce qui me préoccupe le plus, en ce moment, c’est la révélation – pas tout à fait inattendue d’ailleurs – de ce Dougual qui entendra être le seul maître et ne verra en nous, ses conseillers, ses initiateurs, que les premiers de ses serviteurs. Il y a là un grand danger, mon ami. Tu le sens comme moi ?

– Oui... Mais qu’y pouvons-nous ? Ce sont nos leçons qui lui ont donné cet orgueil, cette soif de domination, de pouvoir sans limites, de vénération idolâtre qu’il vient de proclamer devant nous. C’est de moi, son père, qu’il tient cette volonté implacable, cette dure volonté prête à tout broyer sur sa route.

Un léger sourire de sarcasme détendit, pendant quelques secondes, les lèvres d’Appadjy.

Ivor, arrêté un instant en face de son ami, se remettait à marcher de long en large. Il dit entre ses dents :

– Pourtant, cette Gwen Dourzen... Non, je ne puis supporter que la fille de Varvara soit la femme de mon fils !

– Tu t’es bien vengé de la mère. Que t’importe la fille ?

– Je la hais... simplement parce qu’elle a dans les veines le sang de Varvara. Tu ne comprends pas cela, Appadjy ? Toi, tu ne reculerais devant aucune action, si terrible fût-elle, pourvu qu’elle ait un but pratique. Mais chez moi, la haine, la vengeance, ne connaissent pas de limites, ne s’embarrassent pas de raisonnements. C’est un besoin de ma nature, quand on m’a offensé, de poursuivre le coupable jusqu’à la mort et de l’avoir en abomination même dans sa descendance.

– Je ne te conseille pas de t’attaquer à cette jeune personne – du moins tant que Dougual s’intéressera aussi vivement à elle, dit le brahmane.

M. de Penanscoët ricana légèrement, sans interrompre sa promenade.

– Il y a des moyens sans danger, murmura-t-il.

Un mauvais sourire entrouvrait ses lèvres. Après un court silence, il ajouta, en s’arrêtant de nouveau devant le brahmane qui buvait lentement son thé :

– Elle pourra disparaître comme sa mère, sans qu’on trouve jamais d’où lui est venue la mort.

Appadjy secoua la tête.

– Méfie-toi de Dougual ! Tu serais le premier qu’il soupçonnerait, Ivor, puisqu’il te sait hostile à cette union.

– Alors, trouve un autre moyen, sans inconvénient pour nous, Appadjy, car je te l’affirme, je ne pourrai supporter que la fille de Varvara soit l’épouse de mon fils, de mon beau Dougual qui demain sera le maître d’une partie du monde !

Qui était cette Gwen Dourzen qui venait ainsi se mettre en travers des vastes projets du comte de Penanscoët ? Une pauvre orpheline, la fille

d'Armaël Dourzen, cousin d'Ivor, et de cette Varvara Tepnine, Russe exilée, dont il parlait avec tant de mépris.

Varvara avait été la femme d'Ivor et c'est elle qu'il évoquait quand il disait à son fils qu'il avait épousé religieusement – mais pas civilement – une femme pour étouffer ses scrupules. De leur union était né un fils, Willy, qu'il avait pris à sa mère, pendant une absence, pour le faire élever suivant ses principes.

Pour échapper à la domination de cet être pervers, Varvara s'était enfuie et elle avait épousé Armaël. Ils avaient eu une fille, Gwen.

Armaël était mort peu de temps après et sa veuve s'était retirée dans la maison de son mari, à Ti-Carrec, près du château de Kermazenc, vivant très modestement, se croyant à l'abri des poursuites d'Ivor qui ne revenait jamais en Bretagne.

Mais, au cours de l'été précédent, sa quiétude avait été troublée par la venue du comte de Penanscoët qui, dès la première rencontre, lui avait appris qu'il avait fait disparaître son mari

pour la punir de sa fuite et de sa désobéissance, car il lui avait interdit de se marier. Puis, comme elle refusait de revenir auprès de lui, qui avait flétri son âme de jeune fille, annihilé pour quelque temps son sens moral, il l'avait condamnée et, quelques jours après, on avait trouvé Varvara empoisonnée.

Gwen était donc restée seule au monde. Elle avait été recueillie par des cousins, Hervé et Blanche Dourzen, habitant le petit château de Coatbez, voisin, lui aussi, de Kermazenc. Hervé était son tuteur légal. La pauvre orpheline n'avait pas été heureuse, car Blanche Dourzen et ses deux filles, Rose et Laurette, la traitaient en servante, ne lui ménageant ni les humiliations ni les coups, l'accablant sous les plus dures besognes. Elle était la Cendrillon de ce foyer et elle n'avait trouvé de compréhension qu'auprès d'une vieille demoiselle, Herminie Dourzen qui, de par le testament de son grand-père, avait à Coatbez la jouissance d'une aile du château.

Herminie avait souvent consolé la pauvre enfant et mieux encore, en cachette de Blanche,

lui avait formé l'esprit, mettant en valeur des dons intellectuels remarquables. Gwen, chaque soir, quand tout le monde était couché, se rendait chez M^{lle} Herminie et prenait des leçons de littérature, de sciences, de musique et de dessin. De sorte qu'à dix-huit ans elle possédait une solide culture, connaissait trois langues étrangères, était une excellente pianiste et peignait l'aquarelle en artiste.

C'est d'ailleurs à cette cousine compréhensive, bien que peu sensible, – elle n'avait jamais témoigné d'affection à la jeune fille – que Gwen devait son bonheur actuel. En effet, le comte de Penanscoët avait invité ses cousins Douzzen à un grand bal costumé et masqué, et la pauvre enfant, après avoir aidé Rose et Laurette à s'habiller, était allée, le cœur gros, se réfugier auprès de M^{lle} Herminie. Celle-ci, prévoyant la douleur de la jeune fille, avait, en bonne fée, sorti un costume d'Hindoue rapporté d'un voyage, en avait habillé Gwen et l'avait envoyée au bal. Celle-ci, après avoir un peu résisté, s'y était rendue et, masquée d'un loup de velours, regardait d'un kiosque chinois isolé cette

fête splendide. Son costume authentique avait attiré l'attention de Dougual. Il l'avait abordée, avait parlé avec elle et, devant son refus de se faire connaître, lui avait arraché son masque. Gwen, jeune fille au cœur pur, s'était alors échappée, indignée de cette audace. Mais elle avait fait la plus vive impression sur le jeune rajah. Il chargea son demi-frère Willy et son fidèle serviteur chinois Wou de la retrouver. Wou, dès le lendemain, savait qui elle était et, deux jours après, alors qu'elle était allée en pèlerinage à la maison de Ti-Carrec, elle était enlevée, déposée dans un avion et n'avait repris ses sens que dans le harem du palais de Palava.

Elle s'était révoltée contre cet enlèvement et son attitude énergique avait maintenu en respect l'intraitable Dougual. Très épris, le rajah s'était incliné devant la volonté de cette jeune fille et lui avait finalement exprimé ses regrets sincères d'avoir ainsi agi à son égard. Il l'avait assurée qu'elle était la seule femme qu'il eût jamais aimée. Elle avait, semblait-il, transformé d'un seul coup ce monstre d'orgueil et d'égoïsme. Gwen, séduite aussi par ce prince charmant, ne le

repoussa plus lorsqu'il lui eut promis qu'elle serait sa seule épouse et qu'un prêtre catholique bénirait leur union.

Et c'est ainsi que la Cendrillon de Coatbez était devenue la femme du jeune rajah de Palava au grand dam du comte de Penanscoët.

II

Gwen fut présentée au père de Dougual dans un kiosque de marbre rouge qui s'élevait sur la berge d'un petit lac fleuri de lotus roses.

Émue, un peu anxieuse, elle y entra en compagnie de son mari et vint s'incliner devant Ivor qui s'entretenait avec son inséparable Appadjy.

– Voici ma femme, dit Dougual.

Le comte tendit sa main et serra légèrement les doigts un peu frémissants qui s'y posaient.

– Soyez la bienvenue, dit-il avec une froideur polie qui fut le ton général de l'entrevue, assez courte, après laquelle Dougual prit congé, en emmenant sa femme.

Appadjy et le comte les suivirent des yeux un long moment, en silence. Puis M. de Penanscoët murmura, le front barré d'un pli profond :

– Je comprends qu’elle plaise furieusement à Dougual !... C’est une beauté rare et d’un charme... beaucoup trop dangereux.

– Je suis de ton avis. Une femme telle que celle-là, avec l’intelligence vive que l’on devine chez elle, pourrait avoir trop d’influence sur lui, surtout en prenant de l’expérience. Donc, il faudrait les séparer...

– Ah ! tu y viens aussi, toi ? dit vivement M. de Penanscoët.

– Oui... mais il faut agir avec précaution. Rien ne presse.

Le comte eut un rictus qui donna à sa physionomie une soudaine expression de férocité.

– Je voudrais déjà la savoir hors d’ici, loin de mon fils ! dit-il violemment.

Appadjy leva les épaules en le considérant avec un sourire d’ironie.

– Eh ! pourquoi le priver si vite des joies que lui donne cette belle Gwen ? Rien ne presse, je le répète. Pas de fausse manœuvre, surtout, car avec Dougual...

– Ne crains rien... Dougual n'aura aucun soupçon.

Dougual et Gwen s'étaient éloignés à travers les jardins. Près d'eux marchait une toute jeune panthère, dont le rajah avait fait don à sa femme. Celle-ci, le front penché, avançait machinalement, le regard songeur, les lèvres un peu crispées. Dougual, jetant sur elle un regard investigateur, demanda :

– Qu'as-tu, Gwen ?

Elle eut un tressaillement léger.

– Mais rien... vraiment rien, cher Dougual.

Elle souriait, non sans effort.

– Tu ne me dis pas la vérité en ce moment, Gwen. C'est mon père qui a fait sur toi une impression désagréable.

La jeune femme rougit.

– Vraiment, ce que tu t'imagines là...

– Est exact. Avoue-le-moi sans crainte, ma bien-aimée.

– Eh bien ! oui, son regard... Oui, j'ai éprouvé

un singulier malaise, sous ce regard-là...

– Sa nature n'est pas faite pour t'inspirer de la sympathie. Mais tu auras peu de rapports avec lui. Son existence et la mienne, au point de vue de la vie privée, sont très séparées, tout à fait indépendantes.

Gwen leva sur Dougual un regard surpris, C'était la première fois qu'il lui parlait ainsi de son père.

– Tu t'entends cependant bien avec lui ?

– Oui... Mais cela ne m'empêche pas de connaître et de juger son caractère.

Après un instant d'hésitation, Gwen demanda :

– Tu as cependant de l'affection pour lui ?

– De l'affection ?

Un rire d'ironie vint aux lèvres de Dougual.

– ... Avant que tu apparaisses dans ma vie, ce mot-là n'avait aucune signification pour moi.

– Comment ? Et ta mère, ne l'aimes-tu pas ?

– Ma mère est presque une inconnue pour moi. Elle est restée complètement étrangère à mon

éducation, et je n'ai eu avec elle que des rapports assez rares, en quelque sorte officiels... Ma chère Gwen, pour des raisons différentes, nous étions tous deux, moralement, des solitaires.

– Mais moi, si j'avais conservé ma mère, je n'aurais pas eu de solitude. Nous nous serions aimées... Oh ! ma pauvre maman, si tragiquement disparue !

Des larmes vinrent aux yeux de Gwen. Dougual se pencha pour mettre un baiser sur les paupières palpitantes.

– Je rechercherai le meurtrier de ta mère, ma Gwen aimée, et je lui infligerai la punition de son crime. Car il n'y a pas de doute pour moi : on lui versa le poison dont elle mourut.

– Comment le retrouver ?

– Ce ne sera sans doute pas difficile, avec les moyens dont je dispose... Pendant quelques mois, je vais être fort occupé... Je te dirai bientôt pourquoi. Mais, ensuite, il me sera possible de mettre en train cette recherche.

Ils atteignaient en ce moment le palais de

Dougual. Celui-ci appela Willy, qui se tenait appuyé contre une colonne de marbre, et lui donna un ordre. Comme le jeune homme s'éloignait, Gwen fit observer :

– Son regard me produit presque la même impression que celui de M. de Penanscoët, Dougual. Il y a d'ailleurs une étrange ressemblance...

– Pas étrange, puisque Willy est le fils de mon père.

Gwen eut un sursaut d'étonnement.

– Ah ! vraiment !

– Sa mère était russe, je crois... Il avait une nature difficile, et mon père l'a fait élever fort durement. Il l'a mis tout jeune à mon service. Pour moi, c'est un chien dévoué, jusqu'à la plus féroce jalousie... du moins, il me paraît ainsi. Mais peut-on connaître les complexités de la nature humaine ?... et surtout d'un être tel que ce garçon, qui a dans les veines le sang des Penanscoët, avec, sans doute, leur orgueil, leur esprit d'aventure, leurs défauts et leurs qualités...

ceux-là l'emportant, peut-être, sur celles-ci... Il a vécu dans une sorte d'esclavage ; mais il donne parfois l'impression d'un esclave prêt à la révolte. C'est une âme vindicative, fermée, dans laquelle subsiste quelque chose de sauvage. Il se courbe docilement sous mon joug, il semble avoir pour moi une sorte de culte. Mais j'ai toujours eu de lui une instinctive défiance, alors que je me confierais absolument à Wou et à quelques autres de mes serviteurs.

– Il a dû souffrir, dit pensivement Gwen. Je le comprends, moi qui ai vécu dans une si pénible dépendance, sans affection, sans appui.

– Mais, heureusement, ta nature n'est pas devenue mauvaise pour cela, ma très chère.

Elle n'osa lui répliquer qu'elle n'avait pas pour père un Ivor de Penanscoët... étrange, inquiétante figure dont les yeux durs et brillants – ces yeux qui étaient ceux aussi de Willy – la poursuivaient depuis cette courte entrevue de tout à l'heure. Heureusement, Dougual n'avait pas ces yeux-là !... et rien, dans sa physionomie, ne rappelait son père, sauf toutefois le type commun,

en général, à tous les Penanscoët. Moralement, il devait être aussi très différent de lui, elle le pressentait.

Ressemblait-il à sa mère ? Elle avait trop peu vu encore M^{me} de Penanscoët pour en juger au point de vue physique. Quant à la nature de la comtesse, c'était l'inconnu... et très probablement ce le serait toujours, puisque pour son fils même elle était restée presque une étrangère.

III

Le soir de ce jour, Gwen alla rendre visite à sa belle-mère.

M^{me} de Penanscoët – ou, comme on l'appelait ici, la princesse Nouhourmal – occupait une suite de pièces somptueuses dans le palais du Lotus blanc, réservé aux femmes du rajah Tung-Dow – ainsi nommait-on à Pavala Ivor de Penanscoët.

Gwen fut introduite dans une petite salle dont les murs de marbre étaient incrustés de pierres précieuses qui étincelaient à la lueur de deux lampes de bronze suspendues à la voûte par de longues chaînes. Sur un divan de soie jaune brochée d'argent était à demi étendue M^{me} de Penanscoët. Un corselet de velours rouge enserrait son buste, d'une forme parfaite. Des voiles noirs lamés d'argent l'enveloppaient. Sur sa poitrine tombait un triple collier fait de rubis et de diamants d'une grosseur rare. Près d'elle, une

fumée odoriférante s'échappait d'un petit brûle-parfum de bronze, merveille de l'art chinois d'autrefois.

À l'entrée de Gwen, elle se souleva un peu et tendit vers la jeune femme une main délicate, dont les doigts disparaissaient presque sous les gemmes éblouissantes qui les ornaient.

– Je suis heureuse de vous voir, mon enfant...

Gwen se souvenait de cette voix lente, au timbre grave. Elle retrouvait aussi, tout semblable à autrefois dans l'enveloppement des voiles sombres, cet étroit visage si blanc, aux lèvres couleur de sang. Un profond regard s'attachait sur elle, tandis qu'elle avançait, un peu intimidée, mais sans cette sensation d'antipathie que, cet après-midi, la seule vue d'Ivor de Penanscoët lui avait inspirée.

– Moi aussi, madame, je suis très heureuse de vous connaître...

Elle s'inclinait, baisait avec un respect spontané la main délicatement parfumée.

– Asseyez-vous là, près de moi... Ne regrettez-

vous pas votre Bretagne, ici ?

– Moi, regretter quelque chose près de Dougual ?... Oh ! madame !

Les beaux yeux ardents s'éclairaient de plus vives lueurs, tandis que la voix chaude protestait avec véhémence :

– ... Et vous ne savez donc pas quelle était ma vie là-bas ?... la triste, misérable vie à laquelle il m'a enlevée ?

– J'en sais peu de chose. M. de Penanscoët m'a appris en quelques mots ce mariage... inattendu.

– L'approuvez-vous, madame ?

Hardiment, franchement, Gwen adressait la question en attachant son fier regard sur M^{me} de Penanscoët.

– Et pourquoi ne l'approuverais-je pas ? Non, en vérité, je n'ai rien à dire contre ce mariage... Mais mon opinion importe peu. Elle n'est rien... rien...

La voix de Nouhourmal restait calme et froide, son visage conservait l'impassibilité habituelle.

– Pour moi, elle compte beaucoup ! dit vivement Gwen. Au moins autant que celle de M. de Penanscoët... qui, elle, je le sens, m'est défavorable.

Nouhourmal s'étendit sur les coussins de brocart. Pendant un moment, elle resta silencieuse, tandis que ses doigts jouaient avec les colliers d'où jaillissaient de vives couleurs. Puis elle demanda :

– Racontez-moi toute votre existence, Gwen.

Tandis que la jeune femme parlait, M^{me} de Penanscoët tenait les paupières demi-baissées. Mais, dans leur ombre, les longs yeux noirs suivaient tous les changements d'expression sur la physionomie de Gwen. Quand celle-ci se tut, après avoir raconté son enlèvement de Ti-Carrec, son réveil à Pavala, son mariage avec Dougual, la comtesse eut de nouveau ce semblant de sourire qui, seul, paraissait compatible avec son hiératique physionomie.

– Ainsi, vous êtes heureuse, Gwen ?

– Oh ! si heureuse !

M^{me} de Penanscoët enveloppa d'un long regard ce visage éclairé par une joie profonde, radieuse. Elle eut un soupir léger... Puis, renversant un peu la tête en arrière, elle appela :

– Sanda !

Une Hindoue à la figure fanée parut au seuil d'une porte.

– Sers-nous le thé.

Quand la femme eut disparu, Nouhourmal dit à Gwen :

– Vous venez de voir la plus fidèle, la plus dévouée des servantes. Elle ne m'a pas quittée depuis mon enfance... Son mari est le serviteur de confiance de M. de Penanscoët.

À la réapparition de Sanda, Gwen la considéra avec attention. Elle remarqua le mélange de douceur et d'énergie qui existait dans le regard de cette femme, ses gestes souples, adroits. L'Hindoue, elle aussi, glissait des coups d'œil observateurs vers la jeune femme. Quand elle eut versé le thé dans les tasses de Chine, elle alla s'accroupir sur des coussins, à quelques pas de

Nouhourmal, et demeura immobile, le menton appuyé contre sa main.

Nouhourmal, tout en tournant une petite cuiller dans le breuvage parfumé, adressa quelques questions à sa belle-fille sur la fin de Varvara. Le faisait-elle par sympathie ou seulement mue par une curiosité banale ? Gwen se le demandait, tout en considérant ce visage impénétrable dont la beauté semblait à peine touchée par l'âge. Existait-il un cœur, sous cette froide enveloppe ? M^{me} de Penanscoët avait-elle souffert de partager avec d'autres femmes l'amour d'Ivor de Penanscoët ? Aimait-elle son fils et y avait-il en elle quelque secrète douleur de ne l'avoir jamais eu un peu à elle, de n'être pour lui que lointaine et indifférente ?

« Cependant, cette femme si froide m'inspire une sorte de sympathie et de la confiance, pensait Gwen. C'est curieux !... Et j'ai l'impression qu'elle ne m'est pas hostile, elle, au contraire. »

Dans l'éblouissante petite salle aux murs semés de pierreries, l'air tiède de la nuit entrainait par la baie de marbre dont Sanda avait été tirer le

rideau. Les graines odoriférantes achevaient de se consumer dans le brûle-parfum.

Un chat de Perse, à pas légers, venait vers M^{me} de Penanscoët et bondit sur ses genoux.

– Qu’il est beau ! dit Gwen.

– Le voulez-vous ?

– Oh ! madame, je ne voudrais pas vous en priver !

– Qu’importe ! Je ne suis attachée à rien... Demain, je vous le ferai porter.

Gwen remercia et se leva pour prendre congé. Nouhourmal étendit sa main et prit celle de la jeune femme.

– Une fine main de race... Vous ne savez rien sur la famille de votre mère, mon enfant ?

– Non, rien... Quand ma pauvre maman disparut, j’étais trop jeune pour qu’elle m’eût parlé du passé. Je sais seulement, pour l’avoir entendu dire plus tard, qu’elle avait dû fuir la Russie bolchevique... On prétendait qu’elle avait chanté dans un théâtre de San Francisco, avant d’épouser mon père... Il est possible que j’aie

encore quelques parents, de par le monde. Mais peu m’importe, maintenant, puisque j’ai Dougual.

Une allégresse passionnée vibra dans sa voix, à ces derniers mots.

– Oui, vous avez Dougual, répéta M^{me} de Penanscoët.

Pendant quelques secondes, elle considéra la jeune femme debout devant elle, si belle dans son costume hindou sur lequel étincelaient les plus magnifiques bijoux. Puis elle dit avec une douceur froide :

– Bonsoir, mon enfant.

Avec les deux suivantes qui l’avaient accompagnée chez la princesse Nouhourmal, Gwen regagna le palais de la Lumière heureuse. Dans la nuit chaude, les parfums des jardins s’exhalaient, enivrants. De discrètes lumières éclairaient les portiques de marbre, les parterres, les allées d’orangers et de goyaviers. Mais Gwen ne remarquait rien autour d’elle, car, ainsi que la première fois où elle l’avait vue dans le parc de Kermazenc, M^{me} de Penanscoët venait de faire

sur elle une impression profonde.

Comme elle atteignait la porte du palais, Willy en sortait. Il s'inclina au passage. Mais elle avait senti passer sur elle le dur éclair de ces yeux bleus qui lui donnaient toujours une sensation désagréable.

« Le fils de M. de Penanscoët, songea-t-elle. Sa mère était russe, comme maman... Vit-elle encore ? Non, probablement, car Dougual m'a parlé d'elle au passé... Évidemment, c'est une bien pénible situation que celle de ce jeune homme, devenu le serviteur de son frère. Dougual le traite avec hauteur, avec dureté parfois. Mais il donne l'impression d'un être que l'on doit continuellement mater et surveiller. Je crois que Dougual a raison en disant qu'il y a en lui quelque chose de sauvage. »

Ce fut absorbée dans ces réflexions que Gwen entra dans la salle aux parois de cèdre où le jeune rajah fumait, debout devant la baie ouverte sur les jardins. Il se détourna vivement en disant avec un accent d'impatience :

– Enfin !... Il paraît que la princesse

Nouhourmal t'est plus sympathique que son mari ?

– Oh ! oui, Dougual !... Pardonne-moi de te dire cela très franchement, mais ton père...

– Te déplaît... Je pardonne volontiers, ma chère Gwen...

Il souriait en lui tendant les bras.

– ... Tu sais combien j'aime ta sincérité. Conserve-la toujours, ma Gwen... De quoi avez-vous parlé, ma mère et toi ?

– Elle a voulu que je lui raconte toute ma vie... Sous son air de froideur, je la crois plutôt bienveillante à mon égard... C'est une physionomie singulière.

– Ne va pas chercher trop loin, Gwen. Ne va pas supposer quelque mystère sous cette froideur dont je n'ai jamais vu ma mère se départir. Volontiers, ta nature sensible et ardente croirait les autres semblables à elle... Non, ma Gwen aimée, il n'en est rien...

Les lèvres de Dougual s'appuyaient sur la chevelure soyeuse, dont sa main écartait le voile.

En serrant la jeune femme contre lui, il murmura passionnément :

– Tu es unique, toi, ma bien-aimée... toi, l'élue de mon cœur.

IV

Dans les deux semaines qui suivirent, Gwen n'eut pas une fois l'occasion de revoir le comte de Penanscoët, ni son ami Appadjy.

Ainsi que l'avait dit Dougual, l'existence privée de son père était complètement indépendante de la sienne. Ils avaient chacun leur demeure, leur suite, leur domesticité, de même que leurs plaisirs et leurs occupations. Seul était exercé par eux en commun le pouvoir, dans leur principauté.

Dougual travaillait une partie de la matinée avec l'un de ses trois secrétaires. L'après-midi était généralement consacré à sa femme. Il lui faisait visiter les alentours de la résidence, l'emmenait dans la magnifique forêt tropicale qui excitait l'émerveillement de Gwen. Ces promenades étaient faites sur le dos d'un des éléphants que renfermaient les écuries du rajah

Han-Kai. Celui-ci faisait aussi apprendre l'équitation à la jeune femme, qui se révélait écuyère de race. Puis venaient les heures de musique, de lecture, les longues causeries, pendant lesquelles Dougual achevait de mieux connaître l'âme et le cœur de Gwen. Quant à celle-ci, elle donnait plus que jamais toute sa confiance à l'enchanteur qui avait si féeriquement transformé toute son existence. Pourtant, elle pressentait – et d'ailleurs lui-même le lui avait donné à entendre – qu'il existait dans sa vie un côté mystérieux. Mais telle était en cette jeune âme ardente la puissance de l'amour qu'elle restait indifférente à l'énigme, tout absorbée en celui qui représentait pour elle la plus merveilleuse réalisation de ses rêves.

D'ailleurs, ne lui avait-il pas dit qu'il lui apprendrait bientôt quel était le secret dont il lui laissait ainsi deviner l'existence ? Elle attendait donc, confiante, heureuse, enivrée par l'amour qu'elle donnait et recevait. Tout son douloureux passé lui semblait lointain, enveloppé de brume, et rien, dans le palais de la Lumière heureuse, ne venait le lui rappeler.

M^{me} de Penanscoët était venue lui rendre sa visite. Elle lui avait paru plus froide, plus énigmatique encore qu'auparavant. Depuis, Gwen ne l'avait pas revue, sinon en quelques rencontres dans les jardins. Et elle s'était étonnée que la comtesse ne l'invitât pas à revenir la voir.

« Ce doit être une nature originale, peut-être changeante, pensait-elle. Et puis, si le comte, comme je le crois, n'approuve pas le mariage de Dougual, elle est peut-être obligée à cette attitude de réserve. »

Mais qu'importait à Gwen, puisqu'elle avait l'amour, la protection toute-puissante de Dougual ?

Cependant, sur cette félicité, des ombres planaient, invisibles.

Un soir, Gwen fut prise de torpeur et d'une grande faiblesse. Dougual fit appeler son médecin, un Chinois qui avait fait ses études à Paris. Les remèdes donnés ranimèrent la jeune femme, qui resta cependant toute la nuit et la journée du lendemain dans une sorte d'engourdissement. Le médecin ne savait à quoi

attribuer un tel malaise. Il trouva le surlendemain la malade tout à fait remise et ne découvrit aucune trace de la faiblesse, de l'irrégularité du cœur constatées la veille encore.

– Malaise nerveux, conclut-il.

Bien que Dougual eût dissimulé son inquiétude, Gwen ne l'en avait pas moins perçue. Elle comprit en cette circonstance combien elle lui était chère, et qu'il était sincère en lui affirmant qu'elle régnait souverainement sur son cœur, jusqu'alors libre de tout attachement.

Trois jours après que la jeune femme se fut trouvée ainsi malade, Wou remit à son maître un billet où celui-ci lut ces mots :

« Je te demande de te trouver aujourd'hui, entre trois et quatre heures, à la pagode jaune. J'ai à te parler d'une chose grave. Ne dis mot de ce billet à Gwen ni à personne.

« NOUHOURMAL. »

En dissimulant sa surprise, car Gwen était à ce

moment assise près de lui, Dougual replia la petite feuille. N'ayant eu jusqu'alors, comme il l'avait dit à sa femme, que peu de rapports avec sa mère, il était assez intrigué par ce rendez-vous mystérieux.

À trois heures, par les jardins qu'embrasait le soleil, il gagna la petite pagode faite de marbre jaune qu'un rajah de Pavala avait fait bâtir autrefois, dans l'intention, jamais réalisée, d'y appeler des prêtres de Bouddha. Sanda, qui semblait guetter près de la porte, rentra à l'intérieur, sans doute pour prévenir sa maîtresse. Dougual trouva M^{me} de Penancoët debout dans le fond du temple, appuyée contre un Bouddha de bronze. Son visage conservait l'impassibilité habituelle. En inclinant la tête pour saluer son fils, elle dit avec calme :

– J'ai dû te donner rendez-vous ici, Dougual, car il faut que cette entrevue demeure secrète.

– Et pourquoi donc, ma mère ? Qu'avez-vous de si important à me révéler ?

– Dougual, il faut que Gwen quitte Pavala le plus tôt possible.

Le jeune rajah eut un vif mouvement de surprise.

– Gwen ?... quitter Pavala ?... À quel propos ?...

Il redressait la tête, d'un mouvement hautain, en attachant sur Nouhourmal un regard où montait l'irritation.

– Il le faut... Sa vie est menacée...

– Que voulez-vous dire ?

– Ce malaise qu'elle vient d'avoir...

– Eh bien ?

– Elle avait bu un verre d'orangeade le soir ?

– Oui, comme chaque jour. Ou du moins, elle n'en a bu qu'une petite partie, car elle n'avait pas soif...

Heureusement, car, sans cela, elle n'existerait plus... Un arrêt du cœur et tout était dit. Il y a des poisons qui ne laissent pas de traces.

– Le poison ?... Vous dites le poison ?

Un peu pâli, les yeux étincelants, Dougual faisait quelques pas vers sa mère.

– Le poison, répéta lentement Nouhourmal.

– Et qui donc ?

– Cela, je ne te le dirai pas... ou du moins, pas encore.

– Mais je veux le savoir ! Je dois savoir, pour punir... et pour empêcher de nouvelles tentatives.

M^{me} de Penanscoët secoua la tête.

– Je ne puis pas te le dire maintenant. Et il n’y a qu’un moyen de soustraire ta femme à d’autres tentatives, c’est de la faire partir au plus tôt.

– Vraiment ? Vous croyez que je vais me priver de Gwen sur votre injonction quand, si vous dites vrai au sujet de ce poison, il est si simple que vous me fassiez part de vos soupçons... ou de vos certitudes.

Nouhourmal ne parut pas s’émouvoir de ces paroles ni de l’accent d’irritation railleuse. Elle étendit sa main et la posa sur le bras de son fils.

– Des certitudes, oui... Il faut me croire sur parole, Dougual. Ta femme a un ennemi puissant... un ennemi implacable. Ici, tu ne pourrais pas la défendre contre lui. Il y a trop de

moyens... Qu'un jour, par exemple, on trouve un cobra enroulé autour du bras ou du cou de Gwen morte, qui pourrais-tu accuser ? L'année dernière, un de tes serviteurs n'a-t-il pas péri ainsi, mordu par un serpent qui s'était introduit dans sa chambre ?

– Un ennemi puissant... Un ennemi implacable...

Dougual avait pâli davantage. Ses yeux sombres s'attachaient sur M^{me} de Penanscoët, scrutaient la physionomie impénétrable.

– Fais-la partir, Dougual, répéta la comtesse en appuyant plus fort sa main sur le bras frémissant.

Leurs regards se pénétraient. Dans celui de Dougual passait une farouche interrogation. Nouhourmal secoua lentement la tête.

– Plus tard... plus tard, murmura-t-elle. Tu sauras alors beaucoup de choses, Dougual.

Elle laissa retomber son bras, fit quelques pas en avant, puis, se détournant, dit à mi-voix, d'un ton de douceur grave :

– Aie confiance en moi, Dougual. Je ne veux pas que ta femme soit victime... comme d'autres l'ont été.

Sur ces mots, elle se glissa hors de la pagode. Dougual demeura seul. Cependant, un long moment il resta immobile, le front penché, les lèvres nerveusement serrées. Puis il sortit à son tour. Au hasard, il s'en alla à travers les jardins. Une obsédante pensée mettait son reflet sombre dans le regard du jeune rajah. Mais une voix, tout à coup, le fit tressaillir.

– Eh ! mon cher ami, tu parais bien absorbé !

Sous un portique de marbre, que cachait à demi une admirable floraison tropicale, Ivor de Penanscoët prenait le thé en compagnie d'Appadjy et d'une fort jolie Chinoise, sa favorite du moment, qu'il avait fait enlever chez son père, un négociant de Manille.

– ... Viens donc te joindre à nous. Ajamil réussit à merveille un certain cocktail dont tu me diras des nouvelles.

– Non, le cocktail ne me dit rien, répondit

brièvement Dougual.

Il s'était arrêté en face de son père et attachait sur lui un long, étrange regard.

– Tu aimes mieux le thé préparé par Gwen ?

Un demi-sourire entrouvrit les lèvres d'Ivor.

– ... Et surtout la présence de sa beauté... Car elle est incontestablement sans rivale sous ce rapport. Tout en regrettant ton choix à certains points de vue, je te comprends, au fond... Mais que m'a dit Lo-Min ? Elle a été assez sérieusement malade ?

Dougual écoutait son père avec une physionomie impénétrable. Il répondit du même ton bref :

– Mais non, c'était peu de chose... Un simple malaise nerveux. Il n'y paraît plus aujourd'hui.

– Ah ! bien... Avec l'enfance malheureuse qu'elle a eue, elle n'est peut-être pas de très forte santé.

– Je la crois, au contraire, d'un excellent tempérament, très résistant... Bonsoir, mon père.

– Bonsoir, mon cher. La chasse est toujours convenue pour après-demain, n'est-ce pas ?

– Toujours, à moins d'événements imprévus.

Tandis que Dougual s'éloignait, M. de Penanscoët prit un cigare que lui alluma la jeune Chinoise. Pendant un long moment, il fuma en silence. Appadjy buvait son thé à lentes gorgées. En reposant sa tasse sur la table de laque, près de lui, le brahmane demanda à mi-voix :

– Recommenceras-tu, Ivor ?

M. de Penanscoët eut un léger rictus.

– Voilà une question bien inutile, de la part d'un homme qui me connaît comme tu me connais.

Appadjy hocha la tête.

– Oui, je sais... Mais j'ai toujours détesté les risques inutiles. Un jour ou l'autre, tôt ou tard, Dougual se détacherait de cette femme.

– Tu as reconnu toi-même qu'elle était de celles auxquelles un homme peut rester longuement attaché. Tu m'as dit qu'elle pourrait être dangereuse...

– C’est vrai... Mais si ces craintes se réalisaient, il nous serait possible alors...

Le comte leva les épaules.

– Mieux vaut trancher ce lien au plus tôt. Il ne faut pas laisser traîner ces choses-là. Dougual ne peut avoir aucun soupçon, puisque rien, dans le malaise de Gwen, n’a pu révéler que le poison en fût la cause.

Pendant un moment, le brahmane demeura songeur... À quelques pas des deux hommes, un Hindou se tenait debout, appuyé contre une colonne, les bras croisés. Le turban clair dont il était coiffé faisait ressortir la teinte fortement bronzée du visage maigre, que striaient quelques rides. Le regard semblait indifférent, presque endormi, dans l’ombre des paupières demi-baissées. Par instants, seulement, un furtif éclair le traversait, les lèvres sèches avaient un bref, insaisissable sourire... Cet homme était Ajamil, le mari de Sanda et le serviteur préféré du comte de Penanscoët, qui avait depuis bien des années mis à l’épreuve son dévouement fanatique et sa discrétion absolue.

Le brahmane reposa sur la table sa tasse vide et dit pensivement :

– Tu as peut-être raison, Ivor. L’audace, la rapidité dans les décisions t’ont toujours réussi. Puisque cette femme est condamnée, qu’elle meure donc au plus tôt.

– C’est à quoi je vais m’occuper... et de telle sorte que, cette fois, elle n’échappe pas.

Avec un rire cynique, M. de Penanscoët ajouta :

– Mais je reconnais qu’il est dommage d’anéantir une pareille beauté... vraiment dommage, en vérité !

V

Dans la matinée du lendemain, comme Gwen était en train d'apprendre une broderie javanaise que lui montrait une de ses suivantes, elle vit apparaître Dougual. Il s'assit près d'elle, tandis que la Javanaise s'éloignait après une profonde prosternation.

En remarquant la physionomie un peu assombrie de son mari, Gwen demanda avec inquiétude :

– Qu'y a-t-il, Dougual ?

Il se pencha en entourant de son bras les épaules de la jeune femme.

– Quelque chose de pénible pour nous, ma Gwen... Il va falloir nous séparer, pour un peu de temps.

– Nous séparer ?... Oh ! Dougual !

– Tu seras courageuse, ma bien-aimée, parce

qu'il s'agit de choses graves... Et tout d'abord, je vais te faire une confidence. Depuis bien des années, – presque depuis ma naissance, – mon père et Appadjy ont entrepris une action secrète chez les peuples orientaux, pour les amener peu à peu à secouer le joug étranger, à former un jour le grand empire d'Asie. Disposant d'énormes moyens pécuniaires et de nombreuses complicités en Chine, en Inde, au Japon, dans les îles malaises, ils ont acquis ainsi une influence formidable – et d'autant plus qu'ils faisaient agir la question religieuse, en surexcitant le fanatisme chez les adeptes du brahmanisme, de Bouddha et de Mahomet. En secret, ils ont préparé pour l'avenir la fusion de ces trois religions en un seul culte dont l'empereur d'Asie deviendrait le grand prêtre vénéré, adoré, comme une image de la divinité... Aujourd'hui, tout est prêt et l'action va se déclencher dans quelques semaines. Sur un mot d'ordre mystérieux, les peuples asiatiques se soulèveront. Une organisation parfaite a présidé aux préparatifs. Le matériel de guerre le plus nouveau se cache en des lieux secrets, et partout nous avons nos agents, tenus par les plus terribles

serments... Voici donc que le moment est venu. Et dès la première réussite du mouvement, l'empereur d'Asie sera proclamé.

Dougal s'interrompt pendant quelques secondes. Gwen l'écoutait avec une attention ardente, les yeux dans ses yeux.

– ... Cet empereur, ce sera moi.

Gwen sursauta, avec une exclamation :

– Toi !

– Oui... Depuis ma toute petite enfance, j'ai été élevé dans ce dessein. Mon père et Appadjy ont mis en moi tous leurs espoirs, toutes leurs ambitions. Je régnerai en souverain absolu et je serai, pour ces peuples, une sorte d'idole. Telle est ma destinée, Gwen.

La jeune femme, stupéfaite, restait sans parole. Tel était donc ce mystère pressenti par elle dans l'existence de son mari !

– Je te fais cette confiance parce que je me fie à ta discrétion, continua Dougal. Nous sommes assurés du succès. Mais pendant quelque temps je ne vais plus m'appartenir. Il me faudra

aller de l'Inde à la Chine, du Japon aux îles malaises, en de continuels déplacements pour me montrer aux peuples soulevés que ma vue galvanisera, fanatisera. Pendant ce temps, tu serais seule et exposée à des dangers auxquels je veux te soustraire. C'est pourquoi j'ai décidé que, dès demain, tu quitterais Pavala en avion...

– Demain ?... quitter Pavala ? répéta Gwen en se redressant, toute frémissante.

– Oui, ma chérie, il le faut... Ici, des dangers te menaceraient, je te le répète.

– Mais toi... tu ne resteras pas non plus, alors ?

– Un peu de temps encore, jusqu'à la date fixée pour le soulèvement général.

– En ce cas, pourquoi me fais-tu partir si vite ?

D'une main à la fois impérieuse et douce, Dougual appuya contre son épaule la tête redressée de Gwen.

– Ma Gwen aimée, il faut avoir foi en moi. Je ne puis pour le moment te donner d'autres explications. Mais sois assurée que je ne me résignerai pas à me séparer de toi, si ce n'était

pour préserver ta vie, qui m'est si chère.

– Tu as toute ma confiance, Dougual. Je suis prête à faire ce que tu voudras... Où m'enverras-tu ainsi ?

– À Kermazenc.

Cette fois encore, Gwen sursauta.

– À Kermazenc ?

Elle le regardait avec des yeux dilatés par la stupéfaction.

– Mais les Dourzen ?

– Personne ne devra savoir que tu t'y trouves. Et c'est précisément à cause de la proximité des Dourzen que je t'ai choisi cet asile. Car « on » n'aura pas l'idée de te faire rechercher précisément au lieu d'où, de toute logique, tu devrais rester éloignée, puisque ton tuteur a encore droit sur toi... Voici comment nous procéderons : demain, nous partirons en avion. Le pilote sera un de mes serviteurs les plus sûrs. De même celui d'un second avion, qui emmènera Wou, Li-Hang, un autre de mes serviteurs chinois, et une de tes servantes, cette Pavali qui

vient de sortir. Je te conduirai directement à Kermazenc où tu auras soin de paraître toujours voilée aux yeux des gardiens qui y demeurent. En conservant le costume hindou, tu passeras pour être une de mes favorites orientales, que je relègue là comme punition. Naturellement, tu ne sortiras jamais du parc, sinon à la nuit, si tu veux te promener un peu sur la côte. Mais, en ce cas, tu devras toujours être accompagnée de Li-Hang. Car je te laisserai celui-ci pour te servir, ainsi que Pavali, qui est intelligente et fidèle. Toutes les semaines, tu m'écriras en adressant tes lettres à Rome je te dirai chez qui. Les miennes te parviendront par la même voie.

– Je ferai ce que tu voudras, redit Gwen.

Sa voix tremblait. Dans les belles prunelles couleur d'océan passait une désolation profonde.

– ... Et ce sera pour combien de temps ?

– Je ne puis encore te le dire, mon amour. Il faudra d'abord que j'assure ta sécurité complète. Mais je trouverai bien le moyen de venir passer quelques instants près de toi. Ce n'est pas pour rien que nos avions sont les plus rapides du

monde.

– Je ne puis croire... je ne puis croire que nous allons nous séparer, murmura Gwen.

Elle frissonnait entre les bras de Dougual, sous les baisers dont il couvrait son visage.

– C’est le moment pour ma Gwen de montrer son énergie. Après ce temps d’épreuve, tu seras l’épouse du plus puissant souverain de la terre.

– Oh ! je ne puis m’imaginer cela, Dougual !

– C’est la continuation de ton conte de fées, ma belle Cendrillon. Et, comme dans tout conte qui se respecte, il y a aussi les mauvaises fées, les méchants génies dont il faut se défendre.

Dougual souriait en disant cela, mais Gwen perçut que ce sourire était forcé.

– J’ai encore une recommandation à te faire, reprit-il. Il ne faut pas qu’en dehors de Pavali, qui sera prévenue par moi, que tu parles à personne de ce départ. Nul, en dehors de ceux qui nous suivent, ne doit être averti... Donc, agis comme de coutume, ne fais aucun préparatif de façon ostensible. Pavali s’en occupera cette nuit et Li-

Hang, aidé de Wou, portera tes caisses jusqu'à l'avion. D'ailleurs, ne t'embarrasse pas de beaucoup de choses. Je te procurerai des adresses de maisons parisiennes d'où tu te feras envoyer – sous un nom supposé, naturellement – tout ce qui te sera nécessaire ou agréable... Et sois certaine, ma bien-aimée, que j'abrègerai autant que possible cet exil, si pénible pour tous deux.

... Huit jours plus tard, à la nuit tombante, Ivor de Penanscoët entra dans une des salles de son palais où Appadjy compulsait d'antiques manuscrits rédigés en sanscrit.

– Je viens de voir Dougual, dit-il.

– Ah !... Eh bien ?

Le brahmane se tournait à demi vers son ami, en attachant sur le visage soucieux un regard investigateur.

– Eh bien ! il est exact qu'il n'a pas ramené Gwen !

– Qu'en a-t-il fait ?

– Il l'a, dit-il, installée en Italie, du côté du lac de Garde. Pendant les premiers bouleversements,

il aime mieux la savoir en Europe que parmi nos populations soulevées. Telle est du moins l'explication qu'il m'a donnée. Quant à ce départ précipité, et complètement secret, il ne m'en a pas donné d'autre raison que celle-ci : « Vous savez que chez moi les décisions sont promptes et que je les veux exécutées aussitôt. »

Appadjy secoua la tête.

– Naturellement, tu n'as rien cru de tout cela ?

– Certes ! Comme toi, je suis persuadé que Dougual soupçonne quelque chose de la vérité.

– As-tu remarqué, dans sa manière d'être à ton égard ?...

– Rien. Mais il est toujours si froid, si énigmatique, que l'on ne peut, en tout temps, guère pénétrer ce qu'il pense, ce qu'il ressent.

– Comment aurait-il pu savoir, cependant ? C'est moi qui ai préparé le poison, et c'est Dagar qui l'a versé. Or Dagar, sourd et muet, est en outre incapable d'une trahison.

– Personne d'autre, en effet, ne pouvait le savoir... Et pourtant, on l'a su.

– Tu le crois vraiment ?

– Sans cela, peux-tu m’expliquer pourquoi Dougual emmène aussi précipitamment sa femme et la cache ? – car je suis persuadé qu’elle n’est pas en Italie, ou du moins là où il le dit.

– Évidemment... évidemment... Mais alors, c’est une chose fort ennuyeuse... très grave, Ivor ! Car Dougual va t’en vouloir mortellement, et dès qu’il le pourra, dès que tu l’auras élevé au pouvoir suprême, il te brisera, il se vengera inexorablement, comme tu lui as appris que doit le faire un Penanscoët.

Les lèvres pâles d’Ivor eurent un frémissement.

– Nous verrons à y mettre un obstacle, en ce cas, dit-il.

Sa voix prenait un timbre dur, très bref.

– ... Mais je voudrais avoir près de lui un observateur, qui puisse me renseigner sur ses faits et gestes. J’ai pensé à Willy.

– Willy ? dit le brahmane avec surprise. Il est attaché comme un chien à Dougual.

– Comme un loup serait plus juste. Il y a en lui quelque chose du fauve, inquiétant, sauvage, peu sûr... Rappelle-toi, quand je l'ai fait venir après avoir appris le départ de Dougual pour l'interroger, cet air singulier... J'ai eu l'impression, à ce moment-là, que, s'il avait su quelque chose, il me l'aurait dit. Et – autre impression encore – je crois qu'il déteste Gwen, probablement parce que son maître lui est trop attaché. Car c'est une nature jalouse, que celle-là, et vindicative... Pour ceci, il a de qui tenir, ajouta le comte avec un sourire cynique.

– Il est possible que tu aies vu juste, Ivor. En ce cas, Willy pourrait nous être précieux, en effet.

– Je crois arriver assez facilement à ce que je veux, près de lui. Il me ressemble sur certains points, je le répète, et il me craint. Je m'entendrai avec lui pour perdre Gwen et pour savoir ce que Dougual, une fois arrivé au but, songerait à faire contre nous.

Appadgy eut un rire bref et sarcastique.

– Allons, mon cher, tu ne comptes décidément pas sur la reconnaissance de ton fils !

– La reconnaissance de mon fils ? répéta Ivor avec un rictus sardonique. Je n’y ai jamais compté... j’y compterais encore bien moins si j’étais sûr qu’il sache que j’ai attenté à la vie de sa Gwen. Qu’importe ! Ce que j’ai voulu, de toutes mes forces, depuis des années, nous l’atteindrons demain... Dougual sera élevé au rang suprême, pour lequel nous l’avons préparé. Après cela, c’est à nous de veiller pour n’être pas précipités à terre, comme voudrait peut-être le faire ce jeune homme trop orgueilleux, trop volontaire et ingrat...

Une amertume passait dans la voix sèche. Pendant quelques secondes, une lueur de souffrance changea l’expression des durs yeux bleus.

– ... Oui, nous y mettrons bon ordre, acheva M. de Penanscoët avec décision.

Deuxième partie

La dernière victime

I

Quand la petite Gwen, autrefois, construisait en son esprit de merveilleux contes de fées, elle les situait souvent dans ce château de Kermazenc alors mystérieux pour elle. Tout un peuple de fées, de princesses, de princes chevaleresques avaient connu là les plus extraordinaires aventures. Mais elle n'avait rien imaginé qui fût semblable à celle qu'elle devait vivre plus tard, ni prévu que ce même château lui servirait de refuge et qu'elle devrait s'y cacher pour échapper à des ennemis inconnus.

Dougual l'y avait amenée, puis était reparti vingt-quatre heures plus tard. Depuis lors, elle errait comme une âme en peine dans l'immense demeure, dans le parc où elle avait connu les meilleurs moments de sa triste enfance. Comme le lui avait recommandé Dougual, pour qu'elle ne risquât pas d'être reconnue par les gardiens et les

serviteurs bretons, elle portait le costume hindou et se voilait dès qu'elle quittait son appartement. Chaque jour, elle faisait une solitaire promenade dans le parc, revoyait les lieux qui lui rappelaient de chers souvenirs : le kiosque de marbre où le Prince charmant une nuit de fête à Kermazenc, avait découvert une trop curieuse Cendrillon, ces allées où elle avait passé à son bras, tremblante de crainte et saisie d'un délicieux vertige. Dans le château, elle avait élu comme pièce préférée ce salon aux parois de laque rouge où Dougual l'avait amenée pour lui enlever son masque, et dont elle avait fui en courant, fonçant à travers le parc comme une biche poursuivie. Ses fenêtres donnaient sur un jardin garni d'arbres exotiques et qui avait, par son tracé, par son ornementation, quelques analogies avec certaines parties des merveilleux jardins de Pavala... Mais il y manquait le ciel tropical, l'atmosphère chaude où s'exhalaient de violents parfums. À cette époque, toute proche de l'automne, les jours étaient gris, pluvieux. C'était aussi le moment des tempêtes. Avec Dougual, Gwen se serait peu souciée du pire mauvais temps. Mais seule – moralement

seule du moins – dans cette demeure inconnue, elle sentait une profonde tristesse la saisir, quoiqu'elle s'efforçât de la combattre par la lecture, la musique, des travaux d'aiguille.

Puis une angoissante curiosité la hantait. Qui était-il, cet ennemi dont Dougual ne pouvait la préserver qu'en la faisant fuir et se cacher ?

Un seul nom venait à son esprit : le comte de Penanscoët. Ce devait être un pressentiment, cette impression d'antipathie, d'effroi, ressentie en sa présence. Il voulait, sans doute, briser par la mort une union qui lui déplaisait... Mais quel homme odieux, quel criminel sans scrupules était-il donc, alors ?

Et combien, en ce cas, devait souffrir Dougual ? Elle s'expliquait sa mine assombrie, cet air durci, absorbé qu'il avait eu parfois, durant ce voyage et son court séjour ici. En l'embrassant une dernière fois, au départ, il lui avait dit avec une froide énergie :

– Ne crains rien, mon amour, personne ne pourra te nuire, moi vivant.

Mais quelle chose terrible de penser que celui contre qui il lui fallait défendre sa femme, c'était son père !

Car plus Gwen réfléchissait, moins elle doutait que son mystérieux ennemi ne fût Ivor de Penanscoët.

Puis il y avait encore, pour elle, l'appréhension de la formidable aventure dans laquelle se lançait Dougual. Il ne paraissait pas craindre l'insuccès. Tout, disait-il, était prévu, tout était prêt... Mais qui sait ? Peut-être échouerait-il, malgré tout, et alors à quels périls se heurterait-il ?

Elle avait en outre l'intuition, maintenant, de l'orgueil, de l'ambition qui existaient chez lui. Défauts héréditaires chez les Penanscoët, et que, sans doute, le comte et Appadjy avaient développés au maximum en celui dont ils voulaient faire le souverain du monde asiatique. Où le mèneraient-ils ? Ce n'était pas sans un frisson d'angoisse que Gwen se le demandait. À la révélation faite par Dougual, elle avait eu un moment d'enthousiasme et d'éblouissement.

C'était l'esprit d'aventure des Durzen qui parlait. Mais la réflexion, le bon sens avaient maintenant leur tour et lui montraient que Dougual, devenu empereur d'Asie, tout-puissant, idole adulée de millions d'hommes, ne serait plus le même pour elle.

Devait-elle donc souhaiter l'insuccès ? Non, car elle ignorait comment cette nature, par certains points encore peu connue d'elle, supporterait la désillusion. Puis quelle vengeance, quelles représailles pourraient s'exercer sur lui, de la part des nations ennemies ou des peuples fanatisés déçus dans leurs espoirs ?

Ainsi Gwen passait-elle dans une anxiété chaque jour grandissante les longues journées grises, dans le vieux château où elle était servie en princesse, entourée de soins et d'attentions par le Chinois Li-Hang et la Javanaise Pavali. Eux seuls l'approchaient. Les autres serviteurs ne la voyaient que de loin, passant, enveloppée dans ses voiles, à travers les appartements décorés avec magnificence, ou gagnant les jardins, le parc humide et sombre qu'elle parcourait

mélancoliquement chaque jour.

Un soir, elle se rendit sur la grève, accompagnée à courte distance par Li-Hang, comme le lui avait recommandé son mari. Il ne pleuvait pas et l'air était doux, saturé d'émanations salines auxquelles se mêlait la senteur résineuse des pins qui bordaient la côte à cet endroit. Gwen entendait le bruit de la mer, qui montait à cette heure. Parfois, après le passage d'une longue suite de nuages, la lune un instant dévoilée jetait une blanche lueur sur les flots houleux, qui commençaient de déferler contre les rochers de la côte. Gwen marcha pendant un moment, un peu nerveusement, le long de la petite grève qui s'étendait au bas du parc de Kermazenc. Elle songeait : « Si le temps n'est pas mauvais demain, j'irai à Ti-Carrec en pèlerinage. Je reverrai le lieu où j'ai vécu avec ma mère tant aimée, où elle est morte, me laissant seule au monde. »

Et puis Gwen voulait aussi reprendre les seuls souvenirs qui lui restaient de sa mère : quelques bijoux contenus dans un coffret dissimulé dans

une boiserie. Elle avait vu sa mère faire jouer le mécanisme secret, et, plus tard, lorsque, pauvre servante, elle venait en secret se recueillir et se reconforter dans la maison de son enfance, elle avait réussi à ouvrir la cachette. Elle avait laissé les bijoux, car elle ne voulait pas que sa marâtre, Blanche Dourzen, mît la main dessus, se réservant de les prendre à sa majorité.

Mariée et libre, elle pouvait maintenant le faire sans risque. Elle désirait fort les avoir, car, s'ils n'avaient que peu de valeur en comparaison de ceux qui lui avaient été offerts par Dougual, ils étaient tout ce qui lui restait de sa chère maman.

Dans la nuit humide et tiède, Gwen reprit le chemin du château. Li-Hang, à l'aide d'une lampe électrique, éclairait devant elle les sentiers du parc où les ténèbres étaient intenses, sous la voûte des feuillages enchevêtrés. Maintenant, elle souriait un peu en songeant aux Dourzen de Coatbez, qui ne se doutaient guère de sa présence si près d'eux.

Et elle voyait par la pensée, à cette heure, M^{lle} Herminie assise dans son salon, un livre à la

main, tandis que près d'elle sa fidèle bonne Macha travaillait à quelque ouvrage d'aiguille.

Ah ! quelle que fût la tristesse de sa situation présente, elle ne regrettait rien de ce passé ! Pendant un mois, elle venait de vivre des heures d'inoubliable bonheur. Pourvu que Dougual continuât de l'aimer, elle était prête à affronter toutes les épreuves, toutes les souffrances,

Une saute de vent avait dégagé le ciel, dans la journée du lendemain, et la lune éclairait la lande quand Gwen, à neuf heures, se dirigea vers sa vieille maison, suivie de Li-Hang.

Quel étrange destin était le sien ! Elle ne pouvait aller à Ti-Carrec qu'en se cachant : autrefois par crainte que M^{me} Dourzen ne l'en empêchât, aujourd'hui pour d'autres motifs plus graves... Quand donc, ouvertement, pourrait-elle entrer dans cette demeure qui était sienne ?... y entrer avec Dougual, son mari ?... se montrer avec lui aux yeux de tous ?

Et à ce point de ses réflexions lui revenait le souvenir du destin vers lequel marchait Dougual... le destin qui ferait de lui un homme

au-dessus des autres hommes, lequel ne reviendrait jamais, peut-être, vers ce berceau de sa race, et en tout cas ne daignerait sans doute pas venir à cet humble Ti-Carrec, cette rude et simple maison de la lande qui était le seul bien de Gwen.

« Quelle place occuperai-je dans son existence ? songea la jeune femme, reprise par ses appréhensions. Il ne me l'a pas dit. S'il est empereur d'Asie, paraîtrai-je en souveraine près de lui ? Ou bien demeurerai-je dans l'ombre ? »

Mais, à cette pensée, une souffrance, un peu de révolte s'éveillaient en l'âme de Gwen.

Quand elle fut entrée dans la maison, elle laissa au rez-de-chaussée le Chinois et, prenant une lampe électrique, elle gagna la chambre de sa mère. Comme autrefois, elle s'agenouilla contre le lit et pria un moment pour celle dont le souvenir restait vivace dans son cœur fidèle à toutes les affections. Puis elle se releva, alla soulever la tenture et ouvrit la petite armoire secrète.

Le coffret était toujours là. Elle l'ouvrit et les modestes bijoux apparurent. Gwen y posa ses

lèvres et les embrassa avec une ferveur touchante. Puis, avant de refermer, d'un geste machinal elle éclaira la cavité avec le rayon lumineux de sa lampe. Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir tout au fond de la cavité un autre coffret ! Jamais elle ne l'avait vu. Il est vrai qu'elle n'avait jamais fait de recherches sérieuses, ayant toujours cru que seul s'y trouvait le coffret à bijoux. De plus, elle n'avait jamais eu de lampe électrique à sa disposition.

Elle prit le second coffret. Il était en ivoire finement sculpté. Une enveloppe était attachée sur le dessus. Gwen y lut ces mots : « Pour ma fille Gwen. »

Des larmes montèrent aux yeux de la jeune femme. Pendant un moment, elle resta immobile, frissonnante, comme si une voix d'outre-tombe s'était fait entendre. Puis elle prit l'enveloppe, en sortit une feuille de mince papier où se trouvaient quelques lignes d'une écriture fine et nerveuse.

« Ce coffret, ma chère fille, contient le secret de ma vie, d'une partie de ma vie, plutôt, qui fit

de moi une malheureuse. Aujourd'hui, j'ai revu l'être maudit par qui je connus les pires souffrances morales. Un instinct m'avertit qu'il va de nouveau m'être funeste. Car cet homme, puissamment intelligent, est un démon qui ne lâche pas sa proie. Aussi ai-je écrit le récit de ma vie, depuis le moment où je m'enfuis de Russie avec ma tante Nadia. Si plus tard l'homme dont ta mère fut la victime élevait contre moi quelque affreuse accusation, ou bien encore cherchait à te nuire, ouvre ce coffret, lis ce qui s'y trouve, mais dans ces seuls cas. Autrement, brûle ce récit sans le lire. Je me fie pour cela, mon enfant, à cette droiture, à cette délicatesse que tu tiendras de ton père, je l'espère, et que je découvre déjà en toi.

« Prie pour ta pauvre mère, ma Gwen.

« VARVARA. »

« Mon bourreau s'appelle Gordon Sheen. C'est un Américain. Du moins le prétend-il. Mais il y a de grands mystères dans son existence. Je sais qu'il prend des noms divers. Tu trouveras dans ce même coffret une photographie de lui,

qui te permettra de l'identifier, car c'est une physionomie qui changera peu, même avec l'âge. »

– Chère maman, nous allons tout faire, Dougual et moi, pour découvrir le misérable meurtrier ! dit à mi-voix Gwen.

Elle relut la feuille posée sur le coffret. Puis, d'une main frémissante, elle tourna la petite clef d'argent et souleva le couvercle. Gwen était en danger, puisque Dougual avait dû la cacher. Elle avait donc le droit d'ouvrir le coffret, car elle était peut-être poursuivie par le même homme.

Sur une liasse de papiers réunis par un ruban noir était posée à l'envers une photographie. Gwen la retourna... et un cri s'étouffa dans sa gorge.

Elle avait devant les yeux Ivor de Penanscoët... Un Ivor de Penanscoët jeune homme, mais si reconnaissable, surtout par le regard, ce regard que Gwen avait détesté dès la première fois où il s'était fixé sur elle.

Pendant un moment, elle demeura figée par la

stupéfaction et l'épouvante. Puis elle balbutia :

– Non, ce n'est pas possible !... Une ressemblance, oui... une ressemblance extraordinaire. Mais cet homme s'appelle Gordon Sheen...

Elle essayait de se reprendre, de raisonner... Elle regardait de plus près cette figure... et toujours c'était lui... lui, le père de Dougual.

Vraiment, quelle abominable hallucination était-ce là ?

Elle chancelait sur ses jambes devenues faibles tout à coup et dut s'appuyer un moment au lit.

Mais elle se redressa bientôt, d'un énergique mouvement. Il lui fallait maintenant savoir... c'est-à-dire prendre connaissance de ces feuilles qui contenaient le secret de Varvara.

Sa main tremblante jeta la photographie dans le coffret, referma celui-ci et s'en saisit. Ayant clos l'armoire secrète, Gwen quitta la chambre, rejoignit le Chinois et sortit de la maison. Elle s'en alla vers Kermazenc comme une

somnambule. Son cerveau était martelé par cette unique pensée : « Le père de Dougual... Cet homme ressemble au père de Dougual... Ce n'est pas lui... mais comme il lui ressemble ! »

Et puis, tandis qu'elle atteignait le parc, deux autres souvenirs fulgurèrent en son esprit. Celui-ci, d'abord : le comte de Penanscoët se trouvait à Kermazenc au moment où était morte Varvara. La petite Gwen l'avait entendu dire à Coatbez. Or, dans le papier posé sur le coffret, Varvara disait : « Aujourd'hui, j'ai revu l'être maudit par qui je connus les pires souffrances morales. Un instinct m'avertit qu'il va de nouveau m'être funeste. » Avait-elle écrit cela peu avant sa mort ? Oui, très probablement... Et c'était là encore une coïncidence avec la présence à Kermazenc de...

Non, non, ce n'était pas possible ! Coïncidence, oui... mais qui ne signifiait rien...

Et cette autre pensée... la menace qui pesait sur la fille de Varvara devenue l'épouse de Dougual de Penanscoët... Gwen n'avait-elle pas soupçonné le comte d'en vouloir à sa vie ? En

cherchant qui pouvait être ce mystérieux ennemi duquel Dougual pouvait la préserver, n'avait-elle pas presque conclu qu'il n'était autre que le père de son mari ?

Alors... la poursuivait-il ainsi seulement parce qu'elle était, contre son gré, la femme de Dougual... ou bien encore parce que sa mère était Varvara Tepnine ?

« Si plus tard l'homme dont ta mère fut la victime cherchait à te nuire... » avait écrit Varvara.

Toutes ces pensées, ces doutes, ces affreuses suppositions s'entrechoquaient dans le cerveau enfiévré de Gwen. Maintenant, elle courait presque, pour atteindre plus vite le château. Et quand elle fut dans son appartement, elle s'assit au hasard, rouvrit le coffret, prit entre ses doigts brûlants la photographie, pour la regarder encore.

Le comte de Penanscoët... Le comte de Penanscoët... Oh ! une telle ressemblance, dans le regard surtout, cela existait-il ?

Jetant la photographie sur une table, Gwen prit les feuillets contenus dans le coffret et, haletante d'angoisse, elle commença de lire.

II

« J'écris ceci pour toi, ma fille, afin que, si plus tard on accusait ta mère, tu saches exactement quelle fut sa part de torts dans la douloureuse aventure de sa vie, et quelles circonstances atténuantes elle peut revendiquer.

« Après que mon père, Platon Kyrilovitch Tepnine, propriétaire dans le gouvernement de Toula, eut été massacré par ses paysans, nous réussîmes, ma tante Nadia et moi, – non sans de terribles péripéties – à nous enfuir de Russie et à gagner les États-Unis. Nous échouâmes à New York. Quelques bijoux d'assez grand prix nous permirent de vivre pendant quelque temps. Mais je cherchai aussitôt une situation, entreprise difficile, car rien ne m'avait préparée à gagner ma vie.

« Je réussis enfin à trouver un emploi dans une banque étrangère, qui s'intitulait Banque

indochinoise. Le directeur, bien que s'appelant William Dorlidge, avait un type asiatique assez prononcé, comme plusieurs de ses employés.

« Ce fut là que je vis pour la première fois Gordon Sheen.

« Du premier regard, il fit sur moi une impression ineffaçable. Oh ! ces yeux de Gordon !... Comment exprimer leur fascination sur moi ?

« Il venait comme client à la banque et je crois qu'il devait en outre être l'un des gros commanditaires de l'établissement, car il semblait y parler en maître.

« C'était un homme jeune, toujours vêtu avec la plus correcte élégance. Il y avait chez lui une distinction de race, une aisance de grand seigneur. Bien qu'il se dît américain, sa physionomie n'avait rien d'anglo-saxon. Elle donnait une certaine impression d'étrangeté, à cause du teint couleur de bronze pâle, des cheveux fauves et des yeux bleus – d'un bleu vif et brillant. Et cet homme était la séduction même – la plus diabolique séduction.

« Il réussit en quelques jours à s'introduire dans notre petit intérieur, il fit sur-le-champ la conquête de ma tante et, une semaine plus tard, demandait ma main.

« Je la lui accordai avec bonheur. Il dîna avec nous ce soir-là et fit apporter du Champagne. Dans la nuit, ma tante fut prise d'un court malaise et mourut avant même qu'on eût le temps de chercher un médecin.

« J'étais si éprise de Gordon que j'éprouvai un chagrin modéré en perdant ainsi ma seule parente, dernier lien me rattachant au passé, et pour qui j'avais cependant une affection profonde.

« Dès le lendemain des funérailles, Gordon me conduisit devant un pasteur et nous fûmes mariés en présence de deux témoins amenés par mon fiancé.

« Il me conduisit dans une villa qu'il possédait aux environs de New York, sur le Sound. Et quelques jours plus tard, avec un froid cynisme, il m'apprenait que la cérémonie de notre mariage n'avait été qu'un simulacre. Le soi-disant pasteur

était un homme à ses gages, qui avait joué ce rôle.

« Hélas ! j'étais si complètement dominée par lui que ma révolte fut faible, devant la révélation de cette odieuse comédie. Non, vraiment, je ne m'appartenais plus... je n'étais qu'une pauvre chose entre les mains d'un être pervers entre tous.

« Pervers... à quel point ! Pendant plusieurs années, il se plut à me torturer, savamment, par la jalousie. Des femmes, pour la plupart étrangères, étaient amenées chez lui, et il s'amusait à nous dresser les unes contre les autres comme des bêtes sauvages, ivres de fureur. Années atroces, dont le souvenir brûle encore mon âme ! Pauvre âme, que cet homme avait réduite à la pire misère et qu'il conduisait au désespoir !

« Mais quelles que fussent mes fautes, Dieu ne m'abandonnait pas. Il m'envoya enfin un tel sursaut d'horreur que mes chaînes morales tombèrent. J'éprouvai l'irrésistible désir de fuir, loin, le plus loin possible de celui que tout à coup je haïssais, après avoir si follement subi son infernale emprise. Une nuit, je quittai la villa,

emportant mon fils – mon petit Willy dont, hélas ! la ressemblance physique avec son père s'avérait déjà si frappante.

« Je me réfugiai à New York, dans une maison meublée de prix modeste. J'avais emporté des bijoux dont je vendis quelques-uns. Mais je n'étais pas là depuis huit jours quand un matin, rentrant de chercher du travail, je ne retrouvai plus mon fils dans la chambre où je l'avais laissé.

« La tenancière de la maison meublée n'avait vu personne, ne s'était aperçue de rien. Je ne doutai pas un instant que Gordon n'eût découvert ma retraite et fait enlever l'enfant.

« Sans plus réfléchir, je retournai à la villa. Gordon y était. Je lui réclamai mon fils. Il me répondit que, ayant fui sa demeure, je ne le reverrais jamais. Alors je lui criai toute mon horreur, tout mon désespoir de l'existence qu'il m'avait faite. Il m'écoutait avec impassibilité, en souriant cyniquement. Quand je me tus, il me dit froidement :

« – Je vous chasse d'ici, Varvara Tepnine, et ne veux plus vous revoir, du moins pour le

moment. Toutefois, je considère que vous m'appartenez toujours, et je vous interdis de vous unir, légitimement ou non, à un autre homme. Si vous enfreniez cette défense, je saurais vous en punir, tôt ou tard.

« Sur ces mots, il s'éloigna. Accablée, à demi folle, je quittai cette maison maudite. Je fus malade pendant plusieurs jours et une de mes voisines, dans la pension de famille, vint me soigner. C'était une artiste lyrique. Quand je fus remise, je m'informai près d'elle au sujet d'une situation possible, car il me fallait sans tarder gagner ma vie. Elle offrit de me faire engager dans un petit théâtre de San Francisco, où elle-même devait chanter quelques semaines plus tard. J'acceptai et nous partîmes ensemble.

« Je restai deux ans dans cette ville et ce fut là qu'Armaël Dourzen me connut, au cours d'une escale.

« Il s'éprit de moi, demanda ma main. J'avais la plus sérieuse existence et une réputation irréprochable. J'appartenais à une famille digne de s'allier à celle de mon prétendant. Ainsi donc,

en apparence, aucun obstacle ne s'élevait entre Armaël Dourzen et moi.

« En apparence... Mais il y avait mes années d'esclavage, ma misérable existence chez Gordon Sheen, mon âme dégradée par lui, ma vie déshonorée.

« C'est alors que je commis la grande faute qui pèse sur ma vie, en acceptant la demande d'Armaël Dourzen sans rien lui révéler de ce passé.

« Je ne le fis pas sans quelque combat intérieur. Mais j'aimais Armaël ; j'avais l'ardent désir d'oublier toutes mes humiliations, toutes mes atroces souffrances morales, dans une vie paisible, honorée, au foyer d'un honnête homme ; je me disais en outre que je n'étais pas coupable de ma déchéance, car Gordon Sheen s'était joué de moi, jeune, innocente et sans méfiance. Bref, je cherchai toutes les raisons possibles pour justifier mon silence à l'égard de l'honnête homme qui m'offrait son nom en toute confiance.

« Et je devins M^{me} Armaël Dourzen.

« J'avais résolu de rendre aussi heureux que possible celui que je trompais ainsi. Je ne crois pas avoir manqué en rien à cette promesse faite au fond de mon cœur. Le bonheur semblait établi à notre foyer. Pour Armaël, ce n'était pas une apparence ; mais moi... moi dont le remords augmentait, à mesure que mon âme s'éclairait près de la conscience droite, des fermes convictions religieuses de mon mari... Ah ! quelles souffrances j'endurai, pendant ces années, tandis qu'Armaël m'entourait de tant d'amour, de tant d'attentions délicates ! Parfois, je songeais à tout lui révéler. Mais j'avais peur de son indignation, de sa douleur... j'avais peur qu'il ne me méprisât et, peut-être, ne me repoussât loin de lui.

« Une autre appréhension me torturait encore : la menace que m'avait faite Gordon Sheen, en m'interdisant de me marier. Cet homme, singulièrement intelligent, vindicatif, dépourvu du moindre scrupule, devait être un adversaire d'autant plus redoutable que j'avais pressenti chez lui une puissance qui s'exerçait dans l'ombre – pour quel but, je l'ignorais. S'il

connaissait mon mariage, ne chercherait-il pas à exercer cette vengeance promise par lui ?

« Cependant, ma vie continua, paisible en apparence, jusqu'au jour où, rentrant d'une promenade avec toi, Gwen, je trouvai mon mari mort, d'une rupture d'anévrisme, dit le médecin.

« Comment exprimer les tortures morales que je ressentis alors ! Au désespoir de perdre un époux très aimé s'ajoutait le remords de ma duplicité à son égard. Je crus, à certains moments, devenir folle. À cause de toi, je me repris. Il fallait régler une situation pécuniaire bien peu brillante. Après cela, je résolus de me retirer en Bretagne, dans la maison qu'y possédait Armaël, pour vivre là dans la retraite, en t'élevant du mieux possible.

« Voilà deux ans que nous habitons ici. Jamais Gordon Sheen ne m'a donné signe de vie. Pourtant, j'ai parfois la sensation oppressante d'une haine qui rôde autour de moi. Elle est si forte depuis quelques jours que j'ai résolu d'écrire ce douloureux secret de mon existence pour que, s'il m'arrivait malheur, tu saches toute

la vérité et puisses défendre ta mère si on l'accusait injustement. Hélas ! tu es bien jeune encore, ma pauvre petite ! Pourtant, il faudra que je te montre le moyen d'ouvrir cette cachette, car si je mourais bientôt...

« Quelle angoisse me torture ! Le passé, le présent, l'avenir... tout est pour moi l'occasion des pires tourments. Pourtant, depuis quelques mois, mon âme s'apaise un peu. J'ai foi en la miséricorde divine, je m'abandonne à elle. Dans cette solitude, il y a pour moi une vertu expiatrice, et elle est douce à mon esprit tourmenté.

« Voilà, mon enfant, l'histoire d'une des victimes de Gordon Sheen. Il y en eut d'autres, je le sais. Ah ! le démon, comme il s'entendait à annihiler chez une pauvre fascinée tout sens moral, à la tenir sous un joug flétrissant ! Quel affreux esclavage !... Mais plus que tout, mon coupable silence à l'égard d'Armaël Dourzen a pesé sur ma vie. Ce fut là ma grande faute et mon remords torturant.

« Ma pauvre enfant, je souhaite que jamais tu

n'aies à lire ceci, et que tu ignores quel fut le douloureux passé de ta mère.

« VARVARA DOURZEN. »

Dans le salon aux parois de laque rouge, Gwen demeurait effondrée dans son fauteuil. Les feuillets avaient glissé à terre. Un seul restait entre ses doigts crispés. Sous la brutale révélation, elle défaillait d'horreur et de désespoir.

Gordon Sheen... le comte de Penanscoët... le père de Dougual...

Car il n'y avait plus de doute. Varvara ne parlait-elle pas de son fils Willy ?... Willy, comme le jeune homme que Dougual avait dit être le fils d'Ivor de Penanscoët et d'une Russe !

Oh ! non, impossible de douter maintenant ! La vérité devenait aveuglante. Le comte de Penanscoët était le meurtrier de Varvara.

« Misérable ! Misérable ! » balbutia Gwen.

Elle revoyait le maigre visage bronzé, les yeux durs et brillants qu'elle avait détestés dès le

premier instant. Une horreur portée au paroxysme la souleva sur le fauteuil, la mit debout... Ah ! il fallait qu'il fût châtié, cet odieux criminel ! Il fallait...

Un tremblement la secoua. Elle s'affaissa de nouveau sur le fauteuil en murmurant : « Le père de Dougual ! » Quelle chose épouvantable ! « Je rechercherai le meurtrier de ta mère et je lui infligerai la punition de son crime. » Dougual lui avait dit cela... il lui avait fait cette promesse, plusieurs fois. Et maintenant...

Gwen eut un violent frisson. L'épouvante la saisissait, à la pensée qu'elle s'était trouvée en face de l'homme – du démon – qui avait tué sa mère après avoir réduit celle-ci à la pire misère morale. Oh ! elle ne s'étonnait plus maintenant qu'il ne se fît pas scrupule de la tuer, elle aussi ! Et elle était bien fixée sur cet ennemi secret dont Dougual voulait la préserver !

Mais alors... alors...

Oui, c'était une chose terrible que la fille de la victime fût unie au fils du meurtrier, et de quel abominable meurtrier !

Horrible... et impossible. Car, si elle revoyait Dougual, elle ne pourrait continuer de vivre près de lui avec un tel secret. Et si elle lui révélait l'infamie de son père, il y aurait toujours entre eux cet épouvantable souvenir...

Impossible, oui... impossible ! Mais alors ?

Il semblait à Gwen que tout le sang se retirait de ses veines. Elle étendit machinalement ses mains glacées, comme pour écarter quelque vision trop affreuse... ses lèvres décolorées murmurèrent :

« Pas cela !... Mon Dieu, pas cela ! » Mais elle savait bien qu'il fallait que ce fût « cela »... Il fallait que Gwen Dourzen se séparât pour toujours du fils d'Ivor de Penanscoët !

Combien de temps resta-t-elle, défaillante, sur ce fauteuil ? L'aube l'y surprit, froide et presque inerte. Alors elle se souleva, regarda les feuillets épars à ses pieds. Un sanglot souleva sa poitrine. Elle pensa : « Moi aussi, je suis une victime de cet homme... Et Dougual... Mais lui oubliera dans le triomphe de ses ambitions... Il oubliera... »

III

Les Dourzen, depuis deux mois que Gwen avait disparu, ne comptaient plus guère qu'on la retrouvât. M. Dourzen en prenait aisément son parti, avec l'insouciance égoïste qui lui était habituelle. Mais Blanche et ses filles regrettaient leur habile femme de chambre. Aussi ne se privaient-elles pas d'accabler l'absente d'accusations vengeresses.

– Telle mère, telle fille, je l'avais bien dit ! déclarait M^{me} Dourzen. Cette créature sournoise m'avait toujours inspiré de la défiance. Et voilà comment nous sommes récompensés de tout ce que nous avons fait pour elle !

Quant à la vérité sur cette disparition, personne ne la soupçonnait, sauf M^{lle} Herminie et Macha.

Elles en parlaient toutefois rarement. La vieille demoiselle, en dépit de sa légèreté d'esprit,

n'était pas sans éprouver quelque remords à ce sujet. Quant à Macha, elle en voulait secrètement à sa maîtresse d'avoir poussé cette jeune fille sans expérience vers une telle aventure.

L'arrivée de Dougual de Penanscoët, accompagné d'une Hindoue, était passée inaperçue, l'atterrissage s'étant effectué au crépuscule. La présence de cette Hindoue à Kermazenc n'avait été connue que quelques jours plus tard, et suscitait maints bavardages et hypothèses. M^{lle} Herminie l'apprit le lendemain du jour où Gwen s'était rendue à Ti-Carrec et, au retour de Lesmélenc, en fit part à sa femme de chambre.

– Oh ! mademoiselle, si c'était « elle » ! s'écria la femme de chambre.

M^{lle} Herminie eut un léger sursaut.

– Qui, elle, Gwen ? Je n'y avais pas pensé ! Pourquoi, cependant, la ramener ici, tout près de Coatbez ?

– J'ai idée que c'est elle, mademoiselle !

Elles revinrent plusieurs fois sur ce sujet, au

cours de la journée. Le soir, tout en cousant, Macha en parla encore, disant qu'elle tâcherait d'apercevoir cette Hindoue qui, disaient les domestiques bretons de Kermazenc, était toujours voilée et ne sortait que dans le parc.

– Si elle est voilée, vous ne la reconnaîtrez pas, dit M^{lle} Herminie.

– Que si, mademoiselle... rien qu'à son allure ! Il n'y en a pas deux comme elle.

– Mais si elle ne sort pas de Kermazenc ?

– Eh bien ! j'irai par le parc et je la guetterai.

– Je ne dis pas non... J'aimerais savoir ce qu'il lui est advenu.

– Rien de bon, hélas ! dit Macha avec un soupir.

Quand dix heures sonnèrent, la femme de chambre rangea son ouvrage, M^{lle} Herminie ferma son livre et toutes deux se préparaient à quitter la pièce, lorsqu'un coup léger fut frappé au volet du salon.

– Qu'est-ce que cela ? dit la vieille demoiselle. Vient-on de chez Hervé ? Peut-être ont-ils

quelqu'un de malade ?

Macha alla entrouvrir la porte-fenêtre et demanda :

– Qui est là ?

– Ouvrez, Macha, dit une voix féminine un peu tremblante.

– Seigneur, c'est M^{lle} Gwen !... s'exclama la femme de chambre.

Les volets ouverts, ce fut en effet Gwen qui apparut, enveloppée dans une grande cape, la tête entourée d'une écharpe de gaze blanche.

– Est-ce possible !... Toi, toi, mon enfant !

M^{lle} Herminie s'avancait, les mains tendues.

– ... Macha avait donc bien deviné ? C'est toi, la mystérieuse Hindoue de Kermazenc ?

– C'est moi, dit sourdement Gwen.

Alors, la vieille demoiselle et Macha remarquèrent l'altération de ce visage, le cerne profond sous les yeux fiévreux.

– Tu t'es sauvée, ma pauvre enfant ? Tu étais prisonnière ?

– Non... Il faut que je vous raconte tout...
Après, vous me conseillerez...

– Assieds-toi... Veux-tu du thé... ou autre chose ?

– Rien... je n'ai besoin de rien...

Macha, discrètement, sortit du salon. M^{lle} Herminie s'assit près de la jeune femme et lui prit la main.

– Parle, Gwen... Qu'y a-t-il ?

– Mademoiselle, je vais vous confier un secret très grave, pour lequel je vous demande le silence. Je suis venue à vous parce que vous m'avez dit autrefois qu'une promesse de discrétion engageait, à vos yeux, l'honneur...

– Tu as eu raison. Cette promesse, je te la fais, Gwen.

Alors, Gwen lui raconta tout : son enlèvement, son mariage, la menace mortelle qui avait déterminé Dougual à la faire quitter Pavala, puis cette atroce découverte que le meurtrier de sa mère était Ivor de Penanscoët.

M^{lle} Herminie l'écoutait avec la plus vive

attention, en laissant échapper de temps à autre une exclamation sourde. Gwen parlait d'une voix un peu haletante. Les joues, pâles à son arrivée, se coloraient maintenant d'une rougeur de fièvre.

– Je ne peux plus revoir Dougual, conclut-elle d'un accent devenu rauque. Je ne peux plus vivre avec lui... Et je viens vous demander si vous voulez me recevoir, me cacher pendant quelques jours, puis me recommander à Paris aux relations que vous avez là, afin que je trouve un moyen de gagner ma vie.

– Tu es ici chez toi, mon enfant, et tu y resteras tant que tu voudras... Retournes-tu ce soir à Kermazenc ?

Gwen secoua négativement la tête. Ses traits se crispaient et, pendant un moment, la souffrance lui coupa la parole.

– Je l'ai quitté définitivement, dit-elle enfin. J'ai laissé un mot pour Dougual, qu'on lui fera parvenir par la voie qu'il m'a indiquée... Ne pouvant lui donner le véritable motif de ma décision, je lui dis qu'un fait très grave s'est produit, qui m'oblige à me séparer de lui pour

toujours.

– S’il t’aime comme tu le dis, il n’acceptera pas cela et te fera rechercher.

– Je resterai cachée ici, sans sortir... Il le faut d’ailleurs, de toute façon, à cause des Douzen.

– C’est un des premiers endroits où il aura l’idée de te chercher, sachant que tu as toujours été bien accueillie chez moi et que je suis, après tout, ta seule protection.

– Oui, vous avez raison... Mais alors, que faire ?

– Nous y réfléchirons d’ici à demain... Tu me parlais de Paris. Ce serait là que tu pourrais te mieux cacher. Je connais la gérante d’une bonne pension de famille, femme très sérieuse et discrète, tu serais bien là, recommandée par moi.

– Oui... Mais il me faudrait d’autres vêtements.

La jeune femme montrait son costume hindou.

– Macha ira demain à Quimper t’acheter ce qu’il faut.

– Merci, mademoiselle ! Mais je n’ai, pour le moment, rien à moi. J’ai laissé tous les bijoux qu’« il » m’avait donnés...

La voix s’étrangla un peu.

– ... Je ne voulais rien emporter de ce qui est au fils de cet homme... Mais dès que je gagnerai quelque chose, je vous rembourserai.

– Veux-tu bien te taire ! Tu es ma parente et c’est en ta faveur que j’ai fait mon testament, car je ne veux pas que rien de chez moi aille à Rose et à Laurette Dourzen. Et puis... enfin... dans ce qui arrive... j’ai ma part de responsabilité. Donc, ne parlons plus de cette affaire-là. Tu vas aller te coucher, car tu n’en peux plus, ma pauvre... Tu dois avoir la fièvre !

– Oui... je le pense... Mais qu’importe !... Ah ! si je pouvais mourir ! C’est tellement affreux, ce que j’éprouve depuis hier soir !... Mon Dieu, mon Dieu, ne plus le revoir !... Et ma pauvre maman qui a tant souffert par ce monstre !

Le visage entre ses mains, Gwen sanglotait. M^{lle} Herminie pensa : « Il vaut mieux qu’elle

pleure, ses nerfs vont se détendre un peu... Mais voilà une Dourzen qui ne dément pas la tradition ! Pour une aventure, je pense qu'en voilà une, par exemple ! »

... Les projets de départ ne devaient pas se réaliser pour Gwen. Pendant huit jours, elle demeura couchée, anéantie par la fièvre. Quand elle put se lever, elle se sentit d'une grande faiblesse. M^{lle} Herminie lui déclara :

– Ma petite, je ne te laisserai pas partir de si tôt. Après tout, tu n'as rien à craindre ici. Dougual ne viendra pas perquisitionner chez moi pour te découvrir. Donc, tu vas rester bien tranquillement dans cette chambre, jusqu'à ce que tu aies repris complètement tes forces.

Gwen ne protesta pas. Sa faiblesse physique lui enlevait une partie de son énergie habituelle. Puis elle pensait qu'après tout Dougual, avec les moyens d'investigation dont il disposait, pouvait aussi bien la découvrir à Paris et que là, elle n'aurait pas la protection de M^{lle} Herminie contre lui – contre son amour.

Oui, c'était cette chose redoutable qu'elle

fuyait : la lutte contre l'amour de Dougual et contre son propre cœur, déchiré par le désespoir de cette séparation.

Elle ne disait mot de son tourment à M^{lle} Herminie. Pas davantage, elle ne lui parlait de sa mère. D'ailleurs, elle restait longuement silencieuse, absorbée dans ses pensées, frissonnant près du feu de bois que Macha entretenait dans sa chambre.

Plus d'une fois, elle se prenait à songer : « C'est un mauvais rêve que je fais là... un rêve terrible ! Tout cela n'est pas vrai ! Le comte de Penanscoët n'a pas tué ma mère... je retournerai près de Dougual et nous continuerons d'être heureux, comme auparavant... »

Hélas ! il y avait dans l'armoire ce petit coffret d'ivoire où se trouvaient les preuves irréfutables... Rien ne pouvait prévaloir contre cette certitude : le père de Dougual avait empoisonné la mère de Gwen, après l'avoir, pendant plusieurs années, à la suite d'une odieuse tromperie, tenue dans un dégradant esclavage moral.

Et le premier crime était pire encore que l'autre, qui ne visait qu'à faire périr le corps.

Quinze jours avaient passé maintenant. Gwen pensait : « Dougual a dû recevoir ma lettre, puisqu'on lui expédie son courrier d'Europe par avion. Que va-t-il faire ? Viendra-t-il tout de suite à Kermazenc, pour tâcher de retrouver ma trace ? Aura-t-il aussitôt l'idée que je me suis réfugiée ici ?... Oh ! quand je pense qu'il viendra peut-être dans cette maison... que je serai là tout près de lui et qu'il faudra me cacher... C'est trop affreux ! »

Un soir, comme M^{lle} Herminie et Gwen lisaient dans le salon, deux coups furent frappés au volet. Gwen sursauta, devint très pâle et dit tout bas :

– C'est lui !

– Monte dans ta chambre, répliqua M^{lle} Herminie. Je nierai imperturbablement, puisqu'il ne peut avoir aucune certitude.

Quand Gwen eut disparu, la vieille demoiselle alla à la porte et demanda :

– Qui est là ?

Une voix mâle répondit :

– Le vicomte de Penanscoët qui désire avoir un renseignement de M^{lle} Dourzen.

M^{lle} Herminie ouvrit tout à fait le volet. À la lueur de la grosse lampe qui éclairait le salon, elle vit Dougual, qui se découvrait pour la saluer.

– Vous êtes mademoiselle Herminie Dourzen ?

– Oui, monsieur.

Elle s'écartait en même temps et l'invitait du geste à entrer. Quand il fut dans le salon, il demanda sans préambule :

– Gwen est chez vous, mademoiselle ?

– Gwen ? Je ne l'ai point vue depuis longtemps !... Depuis plus de deux mois qu'elle a disparu... À quel propos ?

Mais Dougual l'interrompit d'un ton bref et impatient :

– Il est inutile de nier, mademoiselle. Li-Hang, le Chinois que j'avais mis au service de ma femme, – car elle a dû vous dire qu'elle était ma

femme – a relevé les traces de son passage dans le parc et à travers la clôture. Or, ce n'est pas chez les Hervé Dourzen qu'elle a cherché asile... Peut-être n'est-elle plus ici maintenant. Mais vous allez me dire où elle se trouve.

– Cela, jamais !

– Quand je devrais vous y forcer !

M^{lle} Herminie ne put se tenir de frissonner devant ce visage durci et cette lueur menaçante dans les yeux sombres. Toutefois, elle répliqua bravement :

– Je ne trahirai pas la confiance que Gwen a mise en moi !... D'ailleurs, un obstacle insurmontable se dresse entre vous.

– C'est ce qu'elle m'a écrit. Mais cet obstacle, je veux le connaître !

– Elle ne peut pas vous le dire.

– C'est ce que nous verrons !

Tout en parlant, Dougual jetait autour de lui un regard investigateur. Il vit, sur une table, le livre abandonné par Gwen... et, se baissant, il ramassa un petit mouchoir garni de précieuse

dentelle, qui exhalait un délicat parfum d'Orient.

– Gwen est encore ici, dit-il en se tournant à nouveau vers la vieille demoiselle. Il faut que je la voie. Je ne m'en irai pas d'ici avant cela.

– Mais, monsieur... en vérité ! Vous êtes chez moi, et je...

Sans l'écouter, Dougual se dirigeait vers une porte. Celle-ci s'ouvrit tout à coup, et Gwen parut sur le seuil, pâle et chancelante.

– Gwen... enfin !

Dougual s'élançait vers elle. Mais les mains de la jeune femme s'étendaient pour le repousser.

– Non... Il valait mieux ne plus nous revoir. Je ne puis te dire autre chose que ce que je t'ai écrit...

– Et moi, j'ai le droit d'en savoir davantage ! Quel est cet obstacle qui, selon toi, nous désunit pour la vie ? Se trouve-t-il de ton côté ? Du mien ?... Réponds, Gwen !

Elle balbutia, avec un regard suppliant :

– Je t'en prie !... N'exige pas !... Mieux vaut

que tu ignores...

– Crois-tu donc que, t’aimant comme je t’aime, je vais accepter cette séparation ? Alors qu’il s’agit peut-être de quelque folle imagination de ta jeune tête...

– Plût au Ciel !... Oh ! Dougual, ne comprends-tu pas quelle torture je subis, et qu’il faut un motif grave... terrible... pour que je brise ainsi notre amour ?

La voix de la jeune femme s’étouffa dans un sanglot.

Dougual fit les quelques pas qui le séparaient d’elle et la prit dans ses bras :

– Un motif terrible ?... Il faut me le dire, Gwen. Je ne partirai pas d’ici avant de le savoir.

Un regard passionné enveloppait Gwen. Mais elle comprit, à l’accent décidé, impérieux, que la volonté de Dougual ne céderait pas.

– Je t’en prie !... Je t’en prie !... N’exige pas cela !

– Je l’exige !

– En ce cas, tu sauras tout !... Mais tu l’auras voulu !

Elle se dégagea, quitta la pièce. On l’entendit monter l’escalier. Un instant après elle reparaisait, tenant à la main le coffret d’ivoire.

– Tiens, tu verras... tu liras... dit sa voix haletante. Et demain, tu m’éciras pour me dire adieu.

Puis elle sortit de nouveau, en refermant la porte sur elle. Quand M^{lle} Herminie, après que Dougual eut pris congé avec quelques excuses polies, entra dans la chambre de sa jeune parente, elle la trouva presque sans connaissance.

« Eh ! il ne lui faudrait pas trop de secousses comme cela, à cette petite ! marmotta la vieille demoiselle. Espérons que son beau Dougual la laissera maintenant tranquille... Mais elle ne l’oubliera pas de sitôt, ce Prince charmant. »

Dans la journée du lendemain, au crépuscule, le Chinois Li-Hang vint apporter un paquet et une lettre à l’adresse de Gwen. Dans le paquet se trouvait le coffret d’ivoire. La lettre contenait

ceci :

« J'ai lu... et je comprends, ma bien-aimée. Nous ne nous reverrons plus. Mais ton souvenir ne cessera d'habiter en moi, ton souvenir et celui de notre court bonheur.

« Je ne puis, hélas ! t'offrir que de trop faibles réparations, puisque la punition du coupable m'est interdite. Toutefois, je veux que ton existence pécuniaire soit largement assurée. Je t'ouvre chez Brooke et Lawson, banquiers à Paris, un compte annuel d'un million de francs, dont le capital te sera assuré par mon testament, au cas où je mourrais avant toi. Voilà tout ce qu'il m'est permis de faire pour toi, mon unique amour... Si, je puis aussi veiller à ce que nul ne te nuise. Et je te dis adieu.

« DOUGUAL. »

IV

Sanda entra de son pas glissant dans la pièce où M^{me} de Penanscoët songeait, enfoncée dans les coussins d'un profond divan.

– Sa Hautesse Han-Kaï est de retour, ma princesse.

Nouhourmal se souleva en regardant attentivement la physionomie préoccupée de sa suivante. Celle-ci poursuivit en baissant la voix :

– Il s'est rendu tout à l'heure près de son père. Ils ont parlé du grand soulèvement qu'ils préparent... Mais Ajamil dit que Han-Kaï avait une figure étrange, comme durcie, et qu'il y avait de la haine dans ses yeux, parfois, quand il les portait sur son père.

– Il a naturellement compris que c'était Ivor qui menaçait l'existence de sa femme, murmura la comtesse. Mais pourquoi ce second départ

subit ? Est-il retourné là-bas ? Se serait-il passé quelque chose de défavorable pour la jeune femme ?

– Ajamil trouve que Sa Hautesse avait une physionomie très altérée, très changée, dit Sanda.

Nouhourmal secoua la tête, puis demeura un long moment pensive. Elle dit enfin :

– Il est temps que je lui parle... que je lui raconte tout. Ma vengeance est à point.

Un éclair de joie cruelle passa dans les yeux noirs.

– ... Demain, j’irai le trouver. Après cela, Ivor de Penanscoët saura qu’une de ces femmes tant méprisées par lui a eu le pouvoir de détruire l’œuvre préparée depuis tant d’années, maintenant tout près de son aboutissement. Et il saura aussi... autre chose, qui le blessera dans la seule affection dont il ait jamais été capable.

La nuit était venue depuis quelque temps déjà, quand Wou, le lendemain, entra dans la salle de laque rouge et informa son maître que la princesse Nouhourmal demandait à le voir.

Dougal donna l'ordre de faire entrer sa mère. Il se leva du fauteuil où il fumait, jeta sa cigarette dans un cendrier voisin et il fit quelques pas vers la porte, avec un empressement involontaire.

Qu'avait-elle à lui dire, cette mère si peu connue, qui l'avait averti du péril menaçant Gwen ?... qui savait peut-être d'autres choses encore ?

D'un coup d'œil, M^{me} de Penanscoët discerna sur la physionomie du jeune homme cette altération dont lui avait parlé Sanda. Elle demanda à brûle-pourpoint :

– Est-il arrivé quelque chose à Gwen ?

Dougal tressaillit et son visage se contracta.

– Pourquoi cette question ?

– Parce que tu as la mine d'un homme qui souffre.

– Matériellement, il ne lui est rien arrivé... Mais nous n'en sommes pas moins deux malheureux... par la faute de...

Il n'acheva pas sa phrase, mais sa main s'étendait dans la direction du palais où habitait

le comte de Penanscoët.

– Par la faute de ton père ? dit Nouhourmal.

Elle s’avança et mit ses doigts étincelants de bagues sur le bras de Dougual.

– J’ignore ce qui motive ta souffrance. Mais peut-être ce que je vais te dire changera-t-il la situation.

– Ce que vous allez me dire ? répéta Dougual. Quoi donc ?

Elle s’assit et Dougual rapprocha d’elle un siège où il prit place. Une attente anxieuse brillait dans les yeux du jeune homme.

– Il y a vingt-neuf ans, commença la comtesse, ma sœur Priamvara était unie au comte Riec de Penanscoët, et moi, le même jour, au frère cadet de celui-ci, Ivor.

« Un an plus tard, à quelques semaines d’intervalle, nous mettions chacune au monde un fils.

« À cette époque, le rajah de Pavala venait d’instituer comme héritier de sa souveraineté Riec de Penanscoët, qui lui avait sauvé la vie. »

Ici, Dougual interrompit la comtesse :

– Riec ?... Mais mon père m’a toujours dit que c’était lui...

Un ironique sourire vint aux lèvres couleur de sang.

– Riec fut d’abord désigné. Mais il mourut subitement quelques mois plus tard. Ce fut alors que le rajah nomma Ivor son héritier.

« Priamvara survécut peu à son mari. Le petit Ivor – Riec lui avait donné le nom de son cadet – fut confié aux soins des femmes qui s’occupaient de mon fils, sous ma surveillance.

« À cette époque, Ivor et Appadjy avaient déjà jeté les bases de leurs ambitieux projets. Le petit Dougual en était le pivot. Tous deux avaient l’intention de l’élever pour le destin qu’ils lui préparaient : la domination du monde asiatique. J’avais pénétré leur dessein et je m’en réjouissais pour mon enfant.

« Pendant une absence de mon mari, les petits garçons, qui approchaient de deux ans, tombèrent sérieusement malades. Bientôt, Dougual fut

mourant. Affolée de désespoir, j'allai en informer Appadjy. Je lui dis que, non seulement j'allais perdre mon enfant, mais qu'en outre je redoutais qu'Ivor, après cette mort, donnât le titre d'épouse légitime à une autre femme dont il venait d'avoir un fils. Je sentais depuis quelque temps que sa passion pour moi diminuait et je savais que mes rivales étaient nombreuses. Bref, c'était une créature désespérée qui venait se confier à Appadjy.

« Le brahmane, après un court instant de réflexion, me regarda en face et me dit :

« – Tu n'as qu'une chose à faire : puisque le fils de Riec a toutes chances de guérir, fais-le passer pour Dougual. Officiellement, le petit Ivor sera mort. Le secret restera entre toi et moi. Ainsi, Ivor croira avoir conservé son fils et ne te répudiera pas, comme il le ferait, en effet, si Dougual mourait.

« J'étais si passionnément attachée à mon mari que j'acceptai aussitôt l'idée de ce mensonge...

Dougual se redressa, les mains crispées à la chimère d'ébène qui formait l'accoudoir de son

fauteuil.

– Alors... moi, je ne suis pas « son » fils ?

– Non, tu es le fils de Riec et de Priamvara.

Une exclamation de bonheur s'échappa des lèvres de Dougual. Sa physionomie, tout à coup, semblait transfigurée.

– Pas son fils ! pas son fils !... Ah ! quelle délivrance !... Figurez-vous que, par une révélation posthume de sa mère, Gwen avait appris que la malheureuse femme avait été empoisonnée par Ivor de Penanscoët – ou du moins par ses ordres...

– Je m'en doutais bien, dit Nouhourmal. Et autrefois, il lui a infligé son odieux esclavage, il lui a fait endurer d'affreuses tortures morales, comme à bien d'autres... comme à moi-même. Car je fus aussi la folle esclave de mon attachement désordonné à cet homme, qui semblait posséder quelque philtre infernal. Pendant des années, j'acceptai tout de lui, les pires abaissements, les humiliations sanglantes. Et puis, un jour, sous une plus terrible souffrance,

je me réveillai de cet odieux asservissement. Et alors, ce fut la haine qui entra en moi.

Nouhourmal se tut un moment. Sa voix conservait les notes calmes et lentes habituelles ; mais l'étroit visage marmoréen frémissait un peu, et les yeux noirs luisaient dans l'ombre des paupières peintes.

– ... La haine pour celui qui avait bafoué tant de fois mon amour et par qui j'avais connu la déchéance morale... Une haine secrète et implacable. Je songeai dès lors à la vengeance. Il fallait l'atteindre au point le plus sensible. Et ce point, c'était son fils.

Elle eut un rire bas et sardonique.

– ... Celui qu'il croyait son fils. Par ton intelligence, par tes dons physiques, tu réalisais toutes les ambitions paternelles. Demain, il faisait de toi le plus puissant des souverains...

« Mais quand il saura qu'il n'a plus de fils... que tu es le fils de Riec – de son frère Riec qu'il a fait mourir...

Dougal eut une sourde exclamation :

– Vous dites ?

– Riec mourut par le poison, comme la mère de Gwen. Il avait une nature honnête et droite qui gênait Ivor ; puis celui-ci voulait prendre sa place d'héritier du rajah. D'ailleurs, tous ceux qui l'ont gêné, il les a écartés, implacablement. Un jour, il s'en est vanté devant moi, cyniquement. Il m'a même raconté toute l'histoire de cette malheureuse Varvara Tepnine... Oui, c'est un être démoniaque, ton oncle Ivor !

– Mon oncle ! Il n'est que mon oncle !

L'accent de Dougual vibrait d'une sorte d'ivresse. Le jeune homme se leva, fit quelques pas, nerveusement, à travers la pièce. Puis il s'arrêta devant M^{me} de Penanscoët.

– Cet homme... ce misérable... je ne veux plus rien avoir de commun avec lui. Ainsi donc, c'en est fini de l'avenir qu'il m'a préparé... J'abandonne tout, je rejette tout. Qu'il se fasse donc, lui-même, empereur d'Asie, s'il l'ose !... Mais il se trouvera quelqu'un pour se mettre en travers et proclamer ses crimes à la face du monde !

Une sourde haine faisait frémir la voix du jeune homme.

– ... Ah ! je comprends la singulière impression qu’il produisait sur moi ! Une impression d’antipathie, d’hostilité... Inconsciemment, je détestais celui que je croyais être mon père. Et c’était parce qu’il était le meurtrier de mon père véritable.

– C’était aussi parce que, en dépit de l’éducation donnée par lui, ton âme restée noble, au fond, était repoussée par cette âme de ténèbres.

Nouhourmal se leva en parlant. Son regard étincelait d’une sorte de joie farouche.

– Tu lui échappes tout à fait maintenant,

Dougual ! Je t’appelle toujours ainsi, n’est-ce pas, car je ne pense pas que tu souhaites prendre ton véritable prénom d’Ivor ?

– Non... Oh ! non...

– J’ai vécu depuis des années dans l’espoir de voir ce jour, d’assister à l’effondrement de ses plans, à la ruine de ses ambitions. Je savais que

ce serait le pire pour lui... Et j'ai attendu, patiemment, l'instant où tout serait prêt, où il se croirait arrivé au but...

Elle eut un rire bas, à la fois sardonique et douloureux.

– ... J'étais informée de tout par Ajamil, qu'il croyait entièrement dévoué à lui et qui épiait, qui écoutait avec une incroyable adresse. D'ailleurs, Ivor ne se défiait pas de moi, car il se figurait que je l'aimais toujours comme autrefois. J'ai eu le courage de ne jamais le détromper à ce sujet.

– Et Appadjy, quel rôle joue-t-il dans tout cela ? Pourquoi vous a-t-il conseillé cette substitution d'enfant ?

– Appadjy a été mon tuteur et a toujours eu pour moi autant d'attachement qu'en comporte sa nature sèche et personnelle. Il me donna ce conseil et m'aida dans son accomplissement, pour calmer mon désespoir, mon angoisse. À lui, il importait peu que l'un ou l'autre des deux enfants survécût, que ce fût le fils de Riec ou celui d'Ivor, pourvu qu'il pût le préparer pour la future souveraineté de l'Asie. Car lui, comme

Ivor, n'a depuis des années que ce but : constituer l'empire asiatique. Chez tous deux, l'idée est devenue une sorte de fanatisme. Aucun scrupule, d'ailleurs, n'a jamais arrêté Appadjy. Il ne fera pas le mal pour le mal, comme son ami Ivor ; mais il ne reculera pas devant le plus grand crime dès qu'il y trouvera un intérêt quelconque... Au demeurant, un homme avec lequel il faudra prendre tes précautions, si tu jettes à bas ses desseins ambitieux.

– Je les prendrai... Nos sujets, fort heureusement, sont beaucoup plus attachés à moi qu'à Ivor. Celui-ci les a habitués à me considérer comme une sorte de divinité, et cette situation va me servir contre lui. Demain, les deux amis seront enfermés jusqu'au jour où je jugerai suffisamment apaisée l'agitation soulevée par eux. Alors, je relâcherai Appadjy. Mais... l'autre, le misérable criminel, restera emprisonné jusqu'à la fin de sa vie. Et ce sera une dure prison. Je saurai lui faire expier ses forfaits, ne craignez rien !

– Tu le dois ! dit ardemment Nouhourmal. Le

sang de ton père, de Varvara Tepnine et d'autres, crie contre lui... Un mot encore : méfie-toi de Willy.

– De Willy ? répéta Dougual avec surprise.

– Ivor l'a chargé de savoir – de tâcher de savoir tout au moins – où est cachée Gwen.

– Et il a accepté ?

– Oui... Encore un être inquiétant, celui-là, Dougual. Il est à craindre qu'Ivor lui ait transmis un triste héritage moral.

– La menace de mort contre Gwen dont vous m'avez averti venait bien, n'est-ce pas, de cet homme que je croyais alors mon père ?

– Oui. Ajamil avait surpris un entretien entre lui et Appadjy, et me fit aussitôt prévenir par Sanda. Il n'avait connu la première tentative d'empoisonnement qu'après son échec, mais savait qu'elle serait recommencée, sous cette forme ou sous une autre.

– Ce monstre a vraiment accumulé sur lui tous les motifs de châtement !... Celui-ci, dès demain, commencera pour lui.

– Que vas-tu faire, Dougual ?

– Appadjy et lui seront arrêtés, enfermés dans un cachot et surveillés très étroitement. Privé de ces deux animateurs, dont on attendait le signal, le grand complot s’effondre... Quant à moi, je vais chercher ma chère Gwen, et nous vivrons en partie ici, en partie dans quelque endroit de l’Europe que nous choisirons.

– Et tu ne regretteras pas le destin que t’avaient préparé ces deux hommes ?

– Je ne serais pas sincère en vous répondant négativement. Ils ont tout fait pour que l’ambition domine en moi, et je n’ai jamais eu l’idée d’un autre avenir que celui-là. Mais cela importe peu. J’ai assez d’énergie et assez de ressources en moi-même pour trouver ma voie dans une autre direction. Gwen m’y aidera, avec son cœur si chaud, son intelligence si délicate.

– Oui, je crois qu’elle doit être la femme qu’il te faut. Je te souhaite tout le bonheur possible, Dougual... Quant à moi, maintenant que ma vengeance est accomplie, je vais retourner dans l’Inde et y vivrai dans la retraite. Mais j’espère

que tu viendras m'y voir avec ta femme ?

– Nous irons tous deux vous remercier, ma tante. Et notre demeure sera toujours la vôtre.

Nouhourmal tendit ses deux mains à Dougual en l'enveloppant d'un regard où paraissait une lueur d'émotion.

– Je regrette que tu ne sois pas mon fils... Mais, hélas ! de quelles tares morales avait pu hériter le pauvre enfant qui n'est plus ? Tout est donc mieux ainsi... Bonsoir, Dougual. Et prends toutes tes précautions contre ces deux êtres, diaboliquement habiles.

Elle quitta la pièce, en y laissant un pénétrant parfum d'ambre. Dougual, les yeux éclairés d'une ardente joie, s'approcha d'un précieux petit bureau de laque ancienne et, prenant un feuillet de vélin, commença d'écrire :

« Ma Gwen bien-aimée,

« Il nous arrive un grand bonheur... »

V

Assis côte à côte, dans une salle du palais du Dragon d'Or, M. de Penanscoët et le brahmane s'entretenaient à mi-voix. Le comte disait :

– Willy n'a rien pu savoir de positif. Mais il est persuadé que Dougual, cherchant le meilleur lieu pour la cacher, n'a pu trouver mieux que Kermazenc – précisément parce que c'est là que personne n'aurait l'idée de l'aller chercher, pour plusieurs raisons dont la principale est que son tuteur habite à côté.

– Le raisonnement n'est pas mauvais et prouve que le garçon a de la subtilité. Il nous sera facile d'envoyer là-bas quelqu'un pour nous assurer qu'il a bien deviné.

– Et, dans ce cas, je fais enlever la jeune personne, je la cloître en un lieu sûr où un beau jour elle disparaît eu douceur de ce monde.

Appadjy hocha la tête.

– C’est fort désagréable, toute cette histoire-là. Avec les soupçons qu’il peut avoir déjà, Dougual ne doutera pas un instant d’où vient ce coup.

– J’attendrai, pour l’exécuter, qu’il soit dans tout l’enivrement de son triomphe. Alors, le souvenir de cette belle Gwen lui sera moins présent.

À cet instant, une lourde portière de brocart violet fut soulevée et Ajamil annonça :

– Sa Hautesse Han-Kai.

Dougual entra. Il avait son habituelle physionomie impénétrable ; mais le regard dirigé dès l’entrée vers le comte brûlait de haine contenue.

– Ah ! te voilà, mon cher ami ! dit M. de Penanscoët. Nous allons donc pouvoir convenir de nos derniers arrangements...

– Il n’y a plus d’arrangements... Je refuse de me prêter à vos desseins.

Les deux hommes sursautèrent. Ivor bondit de son siège en s’écriant :

– Tu dis ?... Répète ?

Il s’approchait du jeune homme, étendait sa main pour lui saisir le bras. Mais Dougual le repoussa violemment.

– Ne me touchez pas, meurtrier de mon père !... Car je suis le fils de Riec, et non le vôtre, grâce au Ciel !

– Le fils de Riec ? bégaya Ivor.

– Demandez à votre ami Appadjy... Oui, Appadjy, avoue que le petit Dougual étant mort, tu lui as, de concert avec Nouhourmal, substitué Ivor, le fils de Riec et de Priamvara ?

Après une courte hésitation, le brahmane dit résolument :

– Eh bien ! je l’avoue ! Nouhourmal était au désespoir, craignant de perdre l’amour de son mari, et la chose me paraissait de peu d’importance...

– De peu d’importance ? Me tromper ainsi ? Vous jouer de moi ?

Une violente fureur luisait dans le regard du comte.

– ... Et cet autre qui vient me jeter à la face une accusation...

– Une accusation ?... J'ai aussi à vous parler de la mort de Varvara Dourzen, Ivor de Penanscoët !... des souffrances morales que vous aviez infligées auparavant à cette malheureuse et à combien d'autres !... de votre tentative de meurtre contre Gwen ! Vous êtes un misérable, digne des pires châtiments !

– Voilà, en vérité, de belles paroles !

Ivor, la tête dressée, toisait son neveu avec arrogance.

– ... Mais il faudrait des preuves... Riec est mort d'un arrêt du cœur...

– Tiens ! comme la tante de M^{lle} Tepnine, sa seule protectrice. Et le fait s'est produit très opportunément pour que la pauvre Varvara fût à votre discrétion.

Ivor eut un tressaillement et jeta vers son neveu un regard haineux.

– Où as-tu été ramasser toutes ces vieilles histoires ? La pauvre Varvara, comme tu dis, ne

valait pas grand-chose, et...

– Assez ! Ne cherchez pas encore à salir la mémoire de vos victimes... Des preuves, dites-vous ? Que m’importe, puisque j’ai la certitude absolue de vos crimes. Aussi vous les ferais-je expier comme ils le méritent... Et toi aussi, Appadjy, qui fus son complice en bien des choses, tu seras puni.

À ses lèvres, Dougual porta son sifflet d’or. Aussitôt, plusieurs soldats malais bondirent dans la pièce, se saisirent des deux hommes, les lièrent en dépit de leur résistance. Puis ils les emmenèrent. Avant de franchir le seuil, Ivor tourna vers son neveu un visage convulsé par la rage et dit sourdement :

– Prends garde à toi, si jamais je puis me venger !

Dédaignant de riposter, Dougual quitta la pièce. Il rentra dans son palais et donna l’ordre qu’on lui envoyât Willy. Mais, au bout d’un certain temps, Wou revint en annonçant qu’on ne le trouvait nulle part.

Et introuvable encore il demeura les jours suivants. Dougual fit faire des recherches dans tout le pays environnant, sans obtenir de résultats. Il en conclut que Willy avait dû s'enfuir dans la forêt où un hasard seul pouvait le faire découvrir. Ainsi donc, il s'avouait coupable d'avoir trahi son maître.

Dougual donna l'ordre qu'on continuât de le rechercher, en promettant une récompense à ceux qui donneraient quelque indication utile. Puis il s'occupa de régler rapidement les plus pressantes affaires, envoya des messages aux chefs du mouvement pour annoncer son désistement. Après quoi, il partit pour gagner Kermazenc.

Sa lettre était déjà venue apporter le bonheur à Gwen. La jeune femme ne pouvait se lasser de relire ces mots : « Je ne suis pas le fils de cet homme... Mon père était son frère Riec, qu'il fit mourir, comme ta pauvre mère. »

Ainsi, il était donc fini, l'affreux cauchemar de ces derniers jours ! Elle allait revoir Dougual et rien ne les séparerait plus désormais... Non, rien, puisqu'il lui annonçait même l'abandon de ses

ambitieux projets de souveraineté.

Il arriva un soir chez M^{lle} Herminie, au moment où celle-ci et Gwen commençaient de dîner. Quand il eut raconté les révélations de Nouhourmal et l'arrestation d'Ivor et d'Appadjy, la vieille demoiselle, qui jubilait visiblement, s'exclama :

– Vous faites concurrence tous deux, par vos aventures, aux Dourzen et aux Penanscoët du temps passé ! Mais à votre place, monsieur, je n'aurais pas laissé la vie à ce monstre !

– La mort est parfois plus douce que certaine prison, mademoiselle, répondit Dougual.

– Oui, mais on peut s'échapper de la prison.

– J'ai pris mes précautions pour qu'il n'en soit pas ainsi.

Dougual apprit ensuite à sa femme qu'il avait l'intention d'aller passer avec elle quelque temps dans une villa lui appartenant, aux environs de Naples. Après quoi, ils regagneraient tous deux Pavala.

– Je continuerai d'exercer la souveraineté dans

cette petite sphère, ajouta-t-il. J'avais rêvé – ou plutôt on m'avait fait rêver de régner sur des millions d'hommes et je me contenterai de gouverner quelques milliers de Malais et de Dayaks.

– Quel dommage !... s'écria M^{lle} Herminie. C'était un destin magnifique ! Vous auriez été aussi célèbre que les conquérants d'autrefois, les grands souverains asiatiques. À votre place, le renoncement m'aurait été difficile !

– Qui vous dit qu'il ne l'est pas ! répliqua Gwen.

Elle regardait avec une inquiète tendresse la physionomie un peu altière de son mari. Dougual lui sourit en secouant légèrement la tête.

– Il l'est, en effet, mais moins que je ne l'aurais cru. À la réflexion, je vois vers quel avenir de folle ambition m'entraînaient ces deux hommes. Je trouverai d'autres buts à mon activité. Les alentours de Pavala regorgent de richesses minérales et forestières. J'établirai là des industries pour lesquelles la main-d'œuvre ne me manquera pas.

– Et vous deviendrez l’homme le plus riche du monde, dit en riant M^{lle} Herminie.

– J’en serai en tout cas le plus heureux, avec ma chère Gwen, répliqua Dougual.

Quand ses hôtes l’eurent quittée pour gagner leur chambre, la vieille demoiselle appela Macha et lui dit avec un accent de triomphe :

– Eh bien ! elle n’a tout de même pas si mal tourné, l’aventure de Gwen ! N’ai-je pas eu raison d’envoyer cette belle Cendrillon au bal du Prince charmant ?

– Oui, cela s’est bien arrangé... Mais c’était tout de même risquer gros, mademoiselle !

– Bah ! qui ne risque rien n’a rien ! conclut gaiement M^{lle} Herminie.

VI

La villa Clelia se trouvait située au milieu d'admirables jardins. De ses terrasses du premier étage, la vue s'étendait sur le golfe de Naples et l'on pouvait contempler le Vésuve, qui témoignait à cette époque d'une recrudescence d'activité.

Dans cette demeure enchantée, Dougual et Gwen passèrent un mois d'enivrant bonheur. Ils s'aimaient d'autant plus qu'ils s'étaient crus perdus l'un pour l'autre. Pendant ce temps, ils ne prononcèrent pas une seule fois le nom d'Ivor de Penanscoët. Gwen essayait d'oublier l'être odieux. Dougual en écartait aussi momentanément sa pensée. Il serait temps d'y songer quand, dans peu de temps, il regagnerait Pavala. Alors se poursuivrait son œuvre de justice.

Mais, un soir, son courrier lui apporta une

lettre de Mobassa, le dignitaire malais qui exerçait les fonctions de Premier ministre et lui était entièrement dévoué. Elle contenait deux nouvelles dont l'une le fit sursauter et pâlir, quel que fût son empire sur lui-même.

Mobassa l'informait qu'Appadjy avait été trouvé mort dans sa prison. Il avait dû absorber un poison qu'il portait sur lui. Puis, trois jours plus tard, on avait trouvé vide le cachot du comte de Penanscoët. Un de ses geôliers avait disparu avec lui. On avait reconnu au-dehors des traces de leurs pas et de ceux d'un troisième individu. Ils avaient dû quitter Pavala par les airs, car un avion manquait et les deux gardiens du parc d'aviation avaient été trouvés égorgés.

C'était là une terrible nouvelle, car Ivor de Penanscoët, libre, ne pouvait avoir qu'un désir : se venger de son neveu, à quelque prix que ce fût.

Dougal n'en dit mot à sa femme, afin de lui épargner, du moins, l'inquiétude de tous les instants qui serait maintenant la sienne, à lui, connaissant toute l'étendue du péril. Mais il résolut de regagner aussitôt Pavala, où il jugeait

pouvoir mieux se défendre contre le misérable assassin de son père et de Varvara Dourzen.

Il donna comme prétexte à Gwen des affaires qui l'appelaient dans sa principauté asiatique. Bien que regrettant de quitter les enchantements de cette demeure, la jeune femme ne fit pas d'objections. Elle n'avait d'ailleurs gardé qu'un bon souvenir du merveilleux palais et des jardins féeriques du rajah Han-Kaï. Et puis, pour qu'elle fût heureuse, il lui suffisait de vivre près de Dougual, dans n'importe quel lieu de la terre.

À Pavala, le rajah reprit l'enquête déjà faite par Mobassa et recueillit quelques nouveaux indices, entre autres celui-ci : un Dayak, qui venait vendre des peaux de bêtes sauvages tuées par lui, déclara avoir rencontré aux environs de la résidence princière, précisément dans la nuit où s'enfuit M. de Penanscoët, un jeune homme qui, d'après le signalement donné par lui, devait être Willy. Ceci confirma un soupçon déjà conçu auparavant par Dougual, qu'Ivor de Penanscoët avait été délivré avec la complicité de son fils. Et tous deux, maintenant, allaient s'unir pour la

vengeance.

Cette inquiétude ne put qu'assombrir encore l'existence de Dougual. Quoi qu'il fit pour cacher ses préoccupations à sa femme, celle-ci était trop aimante et trop finement observatrice pour ne pas s'en apercevoir. Mais elle les attribuait au regret qu'il avait de n'avoir pu poursuivre le grand rêve d'ambition pour lequel on l'avait élevé.

Il y avait eu, de-ci de-là, en Inde et en Chine, quelques soulèvements. Le mot d'ordre et la direction suprême manquant, ils étaient restés isolés et sans lendemain. L'immense mouvement audacieusement organisé par Ivor et Appadjy avait sombré tout près du port, par la volonté de Dougual.

M^{me} de Penanscoët, qu'il avait instruite de la fuite de son mari, lui répondit en déplorant « cet épouvantable malheur, car, ajoutait-elle, vous avez là tous deux l'ennemi le plus acharné, le plus implacable qui se puisse concevoir et dont vous aurez tout à craindre tant qu'il lui restera les moyens de vous nuire. »

Dougual n'en était, lui aussi, que trop certain

et faisait exercer une surveillance sévère autour du palais et dans la petite capitale. Tout individu suspect était saisi, incarcéré, soumis à un interrogatoire auquel ne manquaient pas les moyens d'intimidation. En outre, à l'étranger, Dougual entretenait des agents chargés de retrouver les traces d'Ivor et de Willy. Mais au bout d'une dizaine de mois après leur disparition, ceux-ci demeuraient toujours introuvables.

Dougual, parfois, se demandait : « Sont-ils encore vivants ? N'ont-ils pas péri dans quelque accident et, s'ils n'avaient sur eux rien qui indiquât leur identité, n'ont-ils pas été mis au nombre des morts anonymes ? »

Mais il n'osait entretenir ce bienheureux espoir, car il connaissait assez la ruse, la souple ténacité d'Ivor pour penser que la bête fauve se terrait dans quelque antre secret, jusqu'à l'instant favorable où elle chercherait à saisir sa proie.

Gwen avait mis au monde un fils, qui avait été appelé Armaël, du nom de son grand-père maternel. Tandis qu'elle jouissait pleinement de ce nouveau bonheur, Dougual, lui, songeait : « Si

ce misérable vit encore, il aura maintenant deux victimes de choix pour se venger. »

Au bout de trois mois, la santé de l'enfant commença de donner quelques inquiétudes. Le climat tropical, bien qu'atténué à Pavala qui se trouvait à une certaine altitude dans l'intérieur, l'éprouvait visiblement. Le médecin conseilla un prompt départ et, après délibération, Dougual décida de s'installer en Suisse, sur les bords du lac de Genève.

Dix jours plus tard, il se trouvait avec sa femme et son fils dans un hôtel d'Ouchy. De là, il chercha aux alentours une résidence et, bientôt, entra en possession d'une vaste et superbe propriété, appelée le château Ipanof, du nom de son précédent propriétaire, un Russe ruiné par le bolchevisme.

Ils s'y installèrent confortablement, mais sans le faste princier dont s'entourait à l'ordinaire Dougual. Celui-ci voulait éviter d'attirer trop vivement l'attention, tout en craignant qu'une telle précaution fût bien inutile avec un homme comme Ivor, qui avait dû s'arranger pour avoir

un ou plusieurs espions dans Pavala et par conséquent devait être instruit de son départ. En outre, le jeune comte de Penanscoët – car il avait pris le titre qui lui revenait comme étant le fils aîné de Riec, frère aîné d'Ivor – avait organisé un système de surveillance très discret autour de sa femme et de son fils, en y employant des serviteurs dont il était absolument sûr. Mais, en dépit de ces précautions, l'inquiétude ne l'abandonnait pas et enveloppait d'amertume le bonheur dont il jouissait près de Gwen.

En outre, privé d'activité, car il voulait s'éloigner le moins possible de sa femme et de son fils, quelles que fussent les précautions prises pour les préserver, il sentait l'ennui s'appesantir sur lui. Gwen s'en apercevait et lui disait :

– Pourquoi ne pas adopter un autre genre d'existence ? Tu étais habitué à voyager, à mener une vie mondaine pendant tes séjours en Europe, à pratiquer tous les sports dans les différentes parties du monde où te conduisait ton caprice. Allons où tu voudras, mon cher Dougual, n'importe où, je te suivrai avec joie, tu le sais

bien.

Ne voulant pas lui avouer le véritable motif qui lui faisait choisir cette existence contraire à ses habitudes et à ses goûts, il répondait :

– Mais je suis fort bien ainsi, ma bien-aimée, entre toi et notre petit Armaël ; je ne désire rien de plus.

Gwen, soucieuse, hochait la tête en répliquant :

– Je suis sûre que tu regrettes l’existence pour laquelle tu avais été préparé, cette domination, cet empire sur le monde asiatique qui devait faire de toi une demi-divinité.

Il répliquait avec force :

– Tu te trompes, Gwen... je t’affirme que tu te trompes. Dire que tout d’abord je n’ai pas eu de regrets serait mentir. Mais, maintenant, je n’y songe plus.

Et il pensait :

« Ah ! si je voyais cet homme, ce monstre, mort devant moi, ce poids qui m’opprime tomberait aussitôt, et je saurais me faire

l'existence qu'il faut à une nature telle que la mienne, sans véritable regret pour le rêve qu'Ivor et Appadjy ont fait luire à mes yeux. »

Il se tenait en correspondance suivie avec sa tante, à laquelle il confiait toutes ses craintes. Un soir, il reçut d'elle une lettre où elle l'informait qu'elle allait, en compagnie de ses fidèles serviteurs, Ajamil et Sanda, s'embarquer pour l'Europe, et qu'elle comptait passer quelques mois près de ses neveux.

Gwen, quand son mari lui fit part de cette nouvelle, témoigna d'un vif contentement. Elle avait gardé le meilleur souvenir de la belle Nouhourmal, un peu étrange, un peu énigmatique, mais qui avait préservé secrètement la jeune femme, menacée par Ivor de Penanscoët.

– Elle fera la connaissance de notre petit Armaël. Dit-elle si elle viendra par mer ou par l'air ?

– Elle ne semble pas encore très fixée. Mais elle doit câbler la date de son départ et sans doute nous indiquera-t-elle en même temps si elle choisit le yacht ou l'avion.

Dougual et Gwen s'entretenaient ainsi sur une terrasse qui donnait sur le lac. Cette soirée de septembre était chaude, presque sans brise. Deux lampes électriques étaient allumées, éclairant les deux époux assis l'un près de l'autre sur un petit canapé de rotin garni de coussins. Au-delà, où n'atteignait pas le reflet des lumières, c'étaient les ténèbres profondes d'une nuit orageuse, sans lune.

– Tu n'as pas sommeil, Gwen ? Tu ne veux pas rentrer encore ? demanda Dougual en appuyant son visage contre celui de la jeune femme incliné sur son épaule.

– Non, mon ami, je suis très bien ici. Je...

Deux corps souples bondirent sur la terrasse. Avant que les deux jeunes gens eussent pu faire un mouvement, une lame était enfoncée dans le dos de Dougual. Avec un sourd gémissement, le jeune comte s'affaissa. Gwen, brusquement saisie par des bras vigoureux, était immobilisée, bâillonnée avec une dextérité sans pareille. Après quoi, l'homme qui l'avait attaquée l'emportait et, suivi de son compagnon, gagnait le petit

débarcadère où s'amarrèrent les légers bateaux dont se servait Dougual pour promener sa femme et son fils sur le lac. La jeune femme fut étendue dans une barque où s'installèrent les deux agresseurs, dont l'un prit les rames. Et, sans bruit, le canot quitta la rive, tandis que, sur la terrasse, les serviteurs qui avaient entendu le gémissement de Dougual accouraient et trouvaient leur maître à terre, dans une flaque de sang.

VII

– Ah ! ces domestiques !... Ils me rendront folle !

En jetant cette exclamation, M^{me} Blanche Dourzen frappa du poing sur la table autour de laquelle venaient de s’asseoir, pour le déjeuner, son mari, Hervé, et ses filles, Rose et Laurette.

– Croiriez-vous que Mathurin m’a donné ses huit jours, en prétendant que je coupais d’eau son cidre !

– Eh ! maman, c’est que tu allais un peu fort ! Il a fini par s’en apercevoir, riposta Laurette avec son aigre petit rire habituel.

Blanche Dourzen leva les épaules.

– Allons donc ! Pour si peu d’eau que j’y mettais !... Qu’il aille donc chez le vieux M. de Chevignon, il verra ce qu’on lui donnera à boire !

– Il se garderait d’y entrer, la réputation

d'avarice de M. de Chevignon étant bien établie dans le pays... Il faut espérer que son neveu ne tient pas de lui, car alors, ma pauvre Rose...

Et Laurette eut une grimace à l'adresse de sa sœur.

Rose était fiancée depuis huit jours à Émile de Chevignon, jeune propriétaire des environs, pourvu d'une large aisance.

À la réflexion de Laurette, la jeune personne riposta :

– Je ne me laisserais pas faire, ne crains rien !
Ce n'est pas pour me priver que je me marie.

À ce moment, M^{me} Dourzen prêta l'oreille.

– Une automobile vient de s'arrêter.

– Oui, c'est vrai, dit Laurette.

Elle se leva, passa dans la pièce voisine et souleva le rideau d'une fenêtre.

– Un monsieur descend... Il va sonner...

En effet, la sonnette se fit entendre. M^{me} Dourzen demanda :

– Tu ne connais pas ?...

– On dirait... je ne sais trop, car je ne l’ai jamais vu de près pendant son séjour ici... mais on dirait le comte de Penanscoët !

– Le comte de Penanscoët ! répéta M^{me} Dourzen d’un ton de stupéfaction.

– Ah ! bien, par exemple ! murmura Hervé, non moins ébahi.

Le domestique était allé ouvrir. Il introduisit le visiteur dans le salon et vint annoncer :

– M. le comte de Penanscoët demande à voir Monsieur et Madame pour une communication importante.

Blanche se leva brusquement.

– Viens vite, Hervé !... Une communication importante ?... Qu’est que ça peut bien être ? Je ne savais pas qu’il fût au château...

Tout en parlant, elle s’approchait d’une glace et rectifiait une ondulation de ses cheveux qu’elle avait fait couper quelques mois auparavant.

– Vite, Laurette, va me chercher de la poudre.

Puis elle considéra avec satisfaction la robe

d'intérieur couleur géranium qu'elle étrennait aujourd'hui.

– C'est une chance que M^{me} Le Moal me l'ait apportée hier !

– Mais tu as de vieilles pantoufles, maman, fit observer Rose.

– C'est vrai ! Cours vite me chercher autre chose, Rosette ! Toi, Hervé, va toujours au salon... Non, au fait, mieux vaut que nous y allions ensemble.

Bien qu'Hervé n'en comprît pas la raison, il attendit docilement que son impérieuse épouse eût chaussé d'élégants souliers et poudré copieusement son visage pour la suivre jusqu'au salon où attendait le visiteur, assis près d'une fenêtre.

À leur entrée, Ivor de Penanscoët se leva et leur tendit la main.

– Je ne vous savais pas à Kermazenc ! dit Blanche avec son plus gracieux sourire. Combien c'est aimable à vous de ne pas nous oublier !

– Je suis venu en Bretagne exclusivement pour

vous entretenir d'un sujet qui vous intéresse autant que moi.

– Ah ! vraiment ?... Quel sujet ?... Mais asseyez-vous, je vous en prie.

Ivor reprit son siège, tandis qu'Hervé et sa femme s'asseyaient en face de lui. Les yeux de Blanche brillèrent de curiosité, en s'attachant sur l'impassible visage de M. de Penanscoët.

– Vous n'avez jamais su ce qu'était devenue votre jeune parente, Gwen Dourzen ?

À cette question, M^{me} Dourzen laissa voir quelque surprise, tout en répondant :

– Jamais.

– Qu'avez-vous supposé ?

– Mais qu'elle avait suivi quelqu'un. Je me demande qui, par exemple ! Il faut que ce soit un homme étranger au pays...

Ivor eut un rictus sardonique.

– Vous étiez près de la vérité... La belle Gwen a été enlevée en avion par Dougual de Penanscoët et transportée à Pavala.

Blanche et Hervé eurent une violente exclamation. Mais tandis que la surprise rendait muet ce dernier, M^{me} Dourzen s'écriait avec un accent de triomphe :

– Ah ! la misérable petite créature ! Je l'avais bien dit qu'elle finirait ainsi, avec une mère comme la sienne...

– Mais... mais, objecta M. Dourzen, comment votre fils l'avait-il connue ?

M. de Penanscoët rit sourdement.

– Vous souvenez-vous de cette mystérieuse Hindoue que nous vîmes passer au bras de Dougual, le jour de la fête masquée ? De cette Hindoue qui excita si vivement les curiosités et qui disparut presque aussitôt ?

– Oui... oui !

– Eh bien ! c'était votre pupille.

– Gwen ?... Mais c'est impossible ! Comment serait-elle venue ?... Et où se serait-elle procuré ce costume ?

– Je l'ignore. Dougual ne m'a donné aucun détail à ce sujet. Je sais seulement qu'elle avait

fait sur lui dès ce soir-là une impression assez forte pour qu'il eût presque aussitôt décidé de l'enlever. Elle a vécu depuis lors à Pavala, où elle a mis un enfant au monde...

M^{me} Dourzen leva les bras au plafond.

– Un enfant !... Ah ! c'est du joli !

Ivor de Penanscoët poursuivit de sa voix nette et glacée :

– Je pensais que ce nouveau caprice de mon fils serait aussi éphémère que les précédents. Mais il dure encore et cela gêne les projets que j'avais conçu pour lui. En outre, cette jeune personne me déplaît beaucoup...

– Ah ! que je vous comprends ! s'exclama Blanche avec ardeur.

– Oui, vous ne l'avez pas en grande sympathie non plus ? Et elle vous le rend bien, croyez-le ! Je sais qu'elle a fait de vous, à Dougual, le plus abominable portrait.

Le sang monta au visage de Blanche.

– Est-ce possible ? Le petit monstre ! Moi qui l'ai recueillie, nourrie, habillée !... Ah ! comme je

voyais clair, quand j'éprouvais tant de répugnance à la recevoir sous notre toit après la mort de sa mère, cette aventurière, cette créature qui a perdu le pauvre Armaël !

– Oui, votre instinct était bon, madame. La fille ne vaut pas mieux que la mère, et ce n'est pas peu dire !

– Est-ce que vous sauriez quelque chose de particulier sur cette Varvara ? s'écria vivement M^{me} Dourzen.

– Je sais qu'elle était une créature vile entre toutes. C'est pourquoi, retrouvant en sa fille la même perversité, j'ai voulu la faire disparaître de la vie de mon fils. J'aurais pu, une fois en France, m'adresser à la police et remettre la jeune personne entre ses mains, puisqu'elle est une mineure échappée à l'autorité de son tuteur, car il ne fait pas de doute qu'elle a cédé de plein gré à la volonté de Dougual. Mais je ne pouvais admettre d'agir ainsi pour une femme portant le nom de Dourzen, si indigne qu'elle fût. En outre, je considérais qu'il me fallait prendre votre avis, puisque vous êtes son tuteur. C'est pourquoi j'ai

voulu venir vous entretenir à son sujet, avant de mettre à exécution ce que j'ai décidé afin qu'elle soit tenue en surveillance, ainsi qu'il convient, du moins jusqu'à sa majorité. Car, si nous n'y mettions ordre, elle continuerait de déshonorer la famille, après avoir si bien commencé.

Blanche appuya charitablement sur ce pronostic :

– Ce n'est que trop certain ! Ah ! les bras m'en tombent de ce que vous me racontez là ! Quelle histoire !... Quelle histoire !... Et alors, qu'avez-vous fait d'elle ?

– Que vais-je en faire, plutôt ? Voici. Sa maison de la lande n'est toujours pas habitée ?

– Non. Jamais nous n'avons trouvé à la louer.

– Bien. Demain, je l'amènerai là et je l'y laisserai, prisonnière en quelque sorte.

– Prisonnière ? dit Hervé avec effarement.

– Oui. Songez, mon cher, que vous auriez le droit de la faire enfermer jusqu'à sa majorité. Elle devra s'estimer trop heureuse que, par égard pour le nom qu'elle porte légalement, vous vous

contentiez de lui infliger ce demi-internement, dans une demeure qui est la sienne.

– Mais elle n’y restera pas ! objecta M^{me} Dourzen. Elle fera savoir à votre fils où elle est...

– Elle y restera, et elle ne fera rien savoir du tout à Dougual. Je tiens son enfant en mon pouvoir ; par lui, je la tiens elle-même. En outre, je mettrai près d’elle une femme dont je suis sûr. Puis elle sera sous la surveillance constante de son frère, qui ne permettra pas qu’elle s’écarte en rien de l’existence que nous lui aurons tracée pour son expiation.

– Son frère ? dit Blanche en ouvrant des yeux stupéfaits.

– Oui, son frère... un fils que Varvara Tepnine avait eu avant son mariage avec Armaël... un fils dont je suis le père, car moi aussi j’ai été, comme Dougual, épris pendant un peu de temps de la pire intrigante, de la plus dangereuse séductrice. Voilà pourquoi je puis vous dire en connaissance de cause ce que valait Varvara. Et, malheureusement, j’ai pu me convaincre que nous devons dire en toute vérité : « Telle mère,

telle fille. »

– Seigneur !... j’en suis abasourdie !

Hervé, lui, demeurait sans parole, son regard ahuri attaché sur l’impénétrable physionomie d’Ivor.

M. de Penanscoët poursuivit :

– Tout ce que j’ai pu dire à Dougual pour qu’il se sépare volontairement de cette Gwen s’est heurté à l’obstination la plus complète. Cependant, je crois son caprice au déclin et, lorsqu’il ne verra plus près de lui l’enchanteresse, il l’oubliera vite.

– Tout de même, il se doutera bien que c’est vous...

– Non, car il est en ce moment très malade et, quand il sera mieux, il acceptera plus facilement le conte que je lui ferai pour expliquer l’absence de la jeune personne.

Hervé Dourzen et sa femme étaient d’esprit trop borné et cette dernière, en outre, trop aveuglée par sa haineuse malveillance pour s’apercevoir des singularités qui existaient dans

les explications de M. de Penanscoët. Celui-ci poursuivit :

– Voilà donc, je le répète, ce que j’ai imaginé pour elle comme châtiment : un demi-emprisonnement à Ti-Carrec, sous la garde constante de Mevada, une métisse en qui j’ai toute confiance, et sous la surveillance de mon fils Willy, qui a pour sa sœur une particulière antipathie. Elle n’aura aucun argent à sa disposition et il lui sera permis seulement de se promener sur la lande, en compagnie de Mevada. Un boy chinois sera chargé de faire les commissions. Tous les frais seront naturellement payés par moi. Il ne reste plus maintenant qu’à savoir si j’ai l’autorisation de son tuteur ?

La question s’adressait à Hervé, mais M. de Penanscoët regardait Blanche. Ce fut celle-ci qui répondit avec ardeur :

– Mais je crois bien, qu’il autorise ! C’est un sort encore trop doux pour une misérable fille comme elle !

Hervé, ahuri et visiblement fort perplexe, balbutia :

– Mais je... Il me semble que... Je ne sais si j'ai le droit...

– Comment, si tu as le droit ?... Cette fille, ta pupille, s'est enfuie de chez toi pour suivre un jeune homme, et tu demandes si tu as le droit de la tenir enfermée jusqu'à sa majorité ? C'est un peu fort !

– Oui, vraiment, c'est là un scrupule mal placé, mon cher Dourzen, ajouta Ivor de Penanscoët. La jeune personne n'en vaut pas la peine, je vous l'affirme.

– Certes, certes ! appuya M^{me} Dourzen. Mais que dirons-nous, pour expliquer son retour à Ti-Carrec, avec cette femme étrangère ?

– Mais vous n'expliquerez rien du tout ! La lande est presque toujours déserte et en particulier du côté de Ti-Carrec. Comme, malgré tout, on s'apercevra que la maison est habitée, ne serait-ce qu'à cause des lumières, vous direz que vous avez trouvé à louer à des étrangers.

Blanche hochla la tête.

– C'est que je me méfie de cette Gwen ! Elle

peut s'enfuir, ou tout au moins aller se promener aux alentours, où on la reconnaîtra.

– Non, elle n'ira pas ; je prendrai des mesures pour cela... Allons, est-ce entendu ? Demain, je l'amène à Ti-Carrec...

– Demain ? Mais c'est impossible ! La maison est fermée depuis longtemps, rien n'est prêt...

– Ne vous inquiétez pas de cela. Donnez-moi seulement la clef, c'est tout ce qu'il me faut... Ah ! une recommandation ! Ne parlez à personne de ma visite chez vous, car je ne tiens pas à ce que mon fils sache, plus tard, que je me suis mêlé de cette affaire.

– Mais le domestique vous a vu.

– Est-il du pays ?

– Non, il est de Lannion et la cuisinière aussi.

– Alors, ils ne me connaissent pas. Recommandez la discrétion à vos filles, au sujet de la présence de Gwen à Ti-Carrec...

– Oh ! il n'y a rien à craindre !... Mais pensez-vous que je devrai aller voir parfois cette créature ? Quelque pénible que me sera sa vue, je

le ferai par devoir.

– Évidemment, ce sera une bonne chose d’aller exercer là-bas de temps à autre votre surveillance... Et maintenant, je vous quitte pour reprendre la route de Paris. Gwen se trouve dans les environs de la capitale, bien gardée par des gens sûrs. Demain, je la ramènerai dans ma voiture... Ah ! encore une recommandation ! Dites-lui, comme je le lui dirai moi-même, que Dougual est mort, mystérieusement assassiné. C’est préférable.

Sur ces mots, Ivor se leva.

– Je vais vous chercher la clef de Ti-Carrec, dit Blanche.

Quelques minutes plus tard, Ivor de Penanscoët remontait dans la voiture qui l’attendait. Blanche se tourna vers son mari qui restait immobile à l’entrée du vestibule, la mine abasourdie.

– Eh bien ! en voilà une affaire ! dit-elle, la voix assourdie, mais le regard triomphant. Quand je te le prédisais que nous verrions de belles

choses, avec cette petite-là !

Par la porte entrouverte de la salle à manger Laurette montra sa figure frémissante de curiosité.

– Qu’y a-t-il, maman ?

– Ah ! c’est une histoire ! Mais tout à l’heure je vous dirai cela, mes petites.

D’un coup d’oeil, M^{me} Dourzen désignait la cuisine.

– Déjeunons d’abord... et puis nous parlerons à loisir de cette affaire.

Le déjeuner fut prestement expédié. Rose et Laurette, talonnées par le désir de connaître le motif de cette visite, ne tenaient pas en place, et M^{me} Dourzen n’était pas moins pressée de parler. Quant à Hervé, visiblement, il n’était pas encore revenu de la surprise que lui avait causée cet entretien avec Ivor de Penanscoët.

– Allons dans ma chambre, dit Blanche. Nous y serons plus tranquilles, à cause des domestiques. Et souvenez-vous bien, mes petites, que vous ne devez parler à personne de ce que je

vais vous apprendre.

Cette recommandation n'était pas pour diminuer la curiosité des demoiselles Dourzen. Elles suivirent leur mère au premier étage, tandis qu'Hervé s'en allait fumer dans le jardin.

Les jeunes personnes jetèrent de beaux cris, en écoutant le récit de leur mère, agrémenté de commentaires variés. Mais ce qui les frappa le plus, ce fut d'apprendre que cette mystérieuse Hindoue, qui avait si fort intrigué les hôtes de Penanscoët, le jour du bal masqué, était Gwen.

– Gwen, la Cendrillon de Coatbez !

– Ça, c'est invraisemblable ! déclara Rose. Où aurait-elle pris ce costume ?

– Je ne puis me l'expliquer non plus ! dit M^{me} Dourzen. Cependant, M. de Penanscoët l'affirme absolument.

– Voyons, c'est fou !... Elle ne quittait jamais la maison, si ce n'est pour aller de temps à autre au village. Et ce n'est pas là où elle aurait trouvé un costume de ce genre. Et puis, avec quoi l'aurait-elle payé ?

– Je te concède que c’est là le plus complet mystère ! Mais enfin, il faut bien admettre ce que nous dit M. de Penanscoët, car il n’a pas été inventer cela !

– Quelle odieuse petite créature ! dit Rose d’un ton de vertueux mépris. Ah ! elle n’aura pas volé la punition que lui inflige M. de Penanscoët.

Pendant longtemps encore, la mère et les filles épiloguèrent sur ce sujet palpitant, dans lequel se complaisait leur malveillance à l’égard de Gwen. Mais toujours revenait cette question, insoluble pour elles :

– Comment s’est-elle procuré ce costume hindou ?

Car jamais elles n’avaient soupçonné les relations existant entre M^{lle} Herminie et Gwen.

VIII

Il pleuvait quand, le lendemain soir, une automobile vint s'arrêter près de Ti-Carrec.

Au seuil de la vieille maison parut un homme qui s'avança vers la voiture dont il ouvrit la portière.

– C'est toi, Willy ? dit la voix de M. de Penanscoët. Tout est prêt ?

– Oui, mon père.

En même temps, le jeune homme s'avançait vers la voiture. La lueur du phare éclaira son visage maigre et brun. Il se pencha vers l'intérieur de la voiture en demandant :

– Elle dort toujours ?

– Oui... Aide-moi.

Portant Gwen immobile, les deux hommes se dirigèrent vers l'entrée du logis, au seuil duquel venait d'apparaître une femme qui tenait une

lampe.

Elle s'inclina pour saluer Ivor et, silencieusement, précéda le père et le fils dans le vestibule, puis dans l'escalier, et de là dans la chambre qui avait été celle de Varvara.

M. de Penanscoët et Willy étendirent Gwen sur le lit. Le beau visage était calme et très pâle. Pendant quelques instants, Ivor considéra la jeune femme, tandis que son doigt s'appuyait sur le pouls. Puis il se tourna vers la femme.

– Elle va dormir sans doute jusqu'à demain. À son réveil, tu lui donneras du café très fort... Puis, tu lui remettras ceci.

Il lui tendait une enveloppe. Elle la prit en s'inclinant de nouveau.

– ... Tu sais ensuite ce que tu as à faire ? La surveiller de telle sorte qu'elle ne communique avec personne. Au reste, ce que contient ce papier facilitera ta tâche... Et M. Willy sera là pour lui faire entendre raison, si c'est nécessaire.

– Le maître peut compter sur moi.

Elle parlait un français correct, avec un accent

étranger. C'était une femme âgée, très brune, de type malais. Dans le visage flétri brillaient de petits yeux sournois et mauvais.

– Bien. Reste près d'elle cette nuit, au cas où elle se réveillerait plus tôt. Y a-t-il quelque chose à manger en bas ?

– J'ai préparé un souper, maître.

– Parfait. Descendons, Willy.

Dans la salle à manger, qu'éclairait mal une petite lampe à pétrole, les deux hommes s'assirent devant la massive table de chêne où se trouvait dressé le couvert. Ivor, attirant à lui une terrine de foie gras, se servit une tranche, puis poussa la terrine vers son fils. Pendant un moment, ils mangèrent silencieusement. Puis Willy demanda :

– Pas d'autres nouvelles au sujet de Dougual ?

– Non... Pas un mot dans les journaux. Il y a eu entente, dans son entourage, pour cacher l'affaire.

– Pourquoi ?

– Eh bien ! parce qu'ils ne veulent pas que la

police s'en occupe et vienne embrouiller les choses. Naturellement, ils savent bien qui est l'auteur de l'attentat. Mais ils n'ignorent pas non plus qu'avec un homme comme toi, toutes les polices du monde auraient fort à faire.

Et M. de Penanscoët eut, à ces mots, un rictus sardonique.

Willy se servit un morceau de fromage, demeura un instant songeur et dit pensivement :

– Je me demande si vous l'avez tué.

– Ah ! cela, je l'ignore. Ce matin, j'ai expédié là-bas un homme sûr pour tâcher d'avoir des nouvelles. S'il survit, nous aurons probablement quelques ennuis.

– Comment ferez-vous pour enlever son fils ? On va le surveiller de très près, maintenant.

– Évidemment, ce sera difficile. Mais j'aime la difficulté. J'y arriverai. Aussi puis-je sans crainte annoncer dès maintenant à Gwen que son enfant est en mon pouvoir.

Un éclair de joie sauvage passa dans les yeux bleus de Willy.

– Ah ! Gwen !... Nous la tenons enfin ! Je vais lui faire payer l’effondrement de tous nos projets, de tous nos rêves...

– Je me fie à toi pour cela, Willy. Sans doute auras-tu quelque peine, car la jeune personne a de l’énergie, de la volonté. Mais par son fils, nous la tiendrons. Tu auras, à l’occasion, une auxiliaire zélée dans la personne de M^{me} Dourzen, qui la hait comme une femme peut haïr une autre, quand celle-ci est jeune, belle, et à qui en outre elle en veut mortellement d’avoir échappé à son joug et d’avoir charmé Dougual. Si tu as besoin de l’autorité du tuteur pour venir à bout de la jeune personne, tu l’obtiendras par elle.

– Cela peut être utile... si, par exemple, en dépit de vos avertissements, elle réussissait à s’échapper ou si Dougual survivait à sa blessure et arrivait à la retrouver, M. Dourzen aurait, en ce cas, le droit de la faire poursuivre et ramener.

– Évidemment. C’est bien pourquoi je suis entré en rapport avec eux et ai choisi ce lieu pour son internement... Voyons, il est temps que je parte. Je te laisse, mon cher...

M. de Penanscoët se levait en parlant, et Willy l'imita.

– ... Tu vas t'ennuyer pas mal ici, par exemple !

Ivor posait la main sur l'épaule de son fils. Le jeune homme eut un rire bas et mauvais.

– M'ennuyer !... en voyant souffrir Gwen ! Vous ne vous doutez donc pas comme je la hais ?

La main d'Ivor s'appesantit davantage sur l'épaule de Willy.

– Oh ! tu es bien mon fils, toi ! Je puis te confier en toute sûreté ma vengeance... Eh bien ! donc, je pars. Écris-moi à Paris, à l'adresse convenue. Je te renverrai la voiture à Quimper. Tu n'auras qu'à faire téléphoner au bourg par le boy, quand tu la voudras.

– Entendu. Vous pouvez compter sur moi.

Les deux hommes se serrèrent la main, puis, sans un mot de plus, se séparèrent. Ivor regagna la voiture, qui partit aussitôt. Willy alluma une cigarette et s'installa dans le vieux fauteuil de chêne sculpté où s'asseyait autrefois Varvara

Dourzen. Un jeune Chinois d'une quinzaine d'années entra silencieusement et se mit à desservir la table, après avoir, sur l'ordre du jeune homme, ouvert la fenêtre pour laisser entrer l'air frais de cette nuit de septembre, l'air pur et calme chargé des senteurs salines de la mer proche.

*

Il faisait grand jour quand Gwen ouvrit les yeux.

Un long moment fut nécessaire avant que son cerveau appesanti lui permît de se rendre compte du lieu où elle se trouvait. Quand elle comprit enfin, la stupéfaction, d'abord, la domina.

La chambre de Ti-Carrec !... Rêvait-elle ? Pourquoi se trouvait-elle ici ?

Elle fit un mouvement pour se soulever. Une forme féminine bougea, dans un coin de la pièce, et s'avança en glissant légèrement.

– Vous voilà réveillée, mademoiselle ? dit une

voix douceuse, à l'accent étranger. Comment vous trouvez-vous ?

D'un mouvement souple, Gwen se souleva complètement et regarda cette femme inconnue, ce visage brun et flétri.

– Qui êtes-vous ? Comment suis-je ici ?

– Je m'appelle Mevada. Je suis à votre service, mademoiselle.

– Pourquoi m'appelez-vous mademoiselle ?

– N'êtes-vous pas mademoiselle Gwen Dourzen ?

– Non, je suis la comtesse de Penanscoët.

La femme leva les sourcils en signe d'étonnement.

– Je ne comprends pas... M. le comte de Penanscoët m'a dit que vous vous appeliez M^{lle} Dourzen.

– Que signifie ?... Que signifie ?

Gwen jetait ces mots avec angoisse.

– ... Vous dites... le comte de Penanscoët ? Mais c'est mon mari ! Il n'a pas pu vous dire

cela !

Mevada eut un ironique sourire.

– Vous n’êtes pas la femme du comte Ivor de Penanscoët, que je sache ?

– Le comte Ivor ?... Ivor ?

Ce cri de stupéfaction retentit à travers la grande chambre. Gwen, penchée hors du lit, attachait sur la femme un regard où la stupéfaction se mêlait à l’épouvante.

– ... Mais il est... il est prisonnier !

– Je ne le crois pas, car il était ici hier soir.

– Ici ?... ici ? Mais alors... Dougual, mon mari ?

– Voici ce que M. de Penanscoët m’a chargée de vous remettre. Sans doute vous donne-t-il les explications nécessaires.

Et Mevada lui tendit une enveloppe blanche. Puis elle sortit de son pas silencieux.

Gwen déchira l’enveloppe et lut :

« Vous êtes ma prisonnière, Gwen. Je vous tiens désormais en mon pouvoir, vous qui avez

fait échouer mon plan magnifique, vous, aimée de ce Dougual que je hais maintenant autant que je l'ai aimé, quand je le croyais mon fils. Après votre mère, vous connaîtrez ce que ce mot « haine » signifie pour un homme comme moi. Je vous enferme à Ti-Carrec, sous la surveillance de Willy, votre frère – car je pense que vous n'ignorez pas que Varvara fut sa mère ? Et il vous a en exécration presque autant que moi-même. C'est vous dire que je puis compter sur un pareil geôlier pour exécuter strictement mes instructions et vous faire payer cher quelques moments de bonheur.

« Votre tuteur et votre excellente cousine Blanche Dourzen, qui vous aime plus que jamais, seront là pour donner apparence de légalité à l'internement de la pupille rebelle, de la mineure coupable, enlevée au mépris de toutes les lois divines et humaines par Dougual de Penanscoët. Car n'oubliez pas qu'aux yeux de la loi vous êtes toujours M^{lle} Dourzen.

« À Ti-Carrec, vous ne serez pas enfermée sous verrous. Il vous sera permis de vous

promener sur la lande. Mais qu'il ne vous prenne pas fantaisie de vous enfuir, car, écoutez ceci : je tiens en mon pouvoir votre fils et une tentative de fuite serait l'arrêt de mort de l'enfant. »

Un cri s'étouffa dans la gorge de Gwen.

– Mon petit !... Mon petit !... Oh !... mais Dougual, alors ?... Dougual ?

Elle reporta ses yeux sur le papier que tenaient ses mains crispées et continua de lire :

« Au reste, vous n'avez aucun secours à attendre, car, en même temps que nous vous enlevions, vous et l'enfant, j'ai poignardé Dougual. »

Cette fois, ce fut un cri d'horreur qui sortit des lèvres de Gwen.

– Dougual !... Ô mon Dieu !... Dougual !

Pendant un moment, elle défaillit. Puis la vie revint en elle et en même temps cette pensée :

« Peut-être n'est-ce qu'un mensonge du misérable ? Mais comment savoir ? »

Oui, comment ? Si vraiment il tenait le petit

Armaël en son pouvoir, toute tentative de sa part serait peut-être le signal du meurtre de l'enfant. Car elle était assurée qu'Ivor ne reculait devant aucun crime.

– Seigneur !... Seigneur, que faire ? dit-elle en joignant ses mains glacées.

Elle se laissa glisser à bas du lit, se chaussa avec peine, car elle était très faible. Elle était encore vêtue de la robe d'intérieur en crêpe de Chine blanc qu'elle portait le soir de son enlèvement, sur cette terrasse où Dougual et elle causaient, dans la tiédeur de la nuit, face au lac. D'un pas chancelant, elle alla jusqu'au vieux prie-Dieu de chêne recouvert d'une tapisserie fanée et s'y agenouilla. La tête entre ses mains, le corps frémissant, elle jeta mentalement un grand cri d'appel désespéré vers le Tout-Puissant. Dans son cerveau, dans son cœur, tout était détresse, désespoir. Elle était aux mains du plus terrible, du plus implacable des ennemis. Avant d'avoir pu réfléchir à sa situation, elle sentait que, pour échapper aux filets d'un tel oiseleur, il fallait élever son espérance bien plus haut que les

secours humains, car le démoniaque tourmenteur de Varvara n'aurait pas plus de pitié pour la fille qu'il n'en avait eu pour la mère.

Un coup fut frappé à la porte. Sans attendre la réponse, Mevada entra. Elle portait sur un vieux plateau de laque les éléments d'un petit déjeuner.

– M. de Penanscoët est-il ici ? demanda Gwen.

– Non, il n'y a que M. Willy.

– Où est-il en ce moment ?

– Dans la salle à manger. Tout en parlant, Mevada posait le plateau sur une table. Elle dit en jetant vers le visage altéré de la jeune femme un regard de sournoise malveillance :

– On vous procurera ce qu'il vous faut comme linge et vêtements. M. le comte doit envoyer cela ces jours-ci.

Comme si elle n'avait pas entendu, Gwen, qui s'était levée du prie-Dieu à l'entrée de la métisse, se dirigea vers la table et attira à elle une chaise ; puis elle s'assit, versa un peu de lait dans une tasse. Car il fallait, dans la terrible situation où elle se trouvait, que son cerveau restât lucide et

son corps vigoureux.

Quand elle eut un peu mangé, elle fit sa toilette, se recoiffa à l'aide d'un peigne et d'une brosse ayant appartenu à sa mère, qu'elle trouva dans le tiroir de la table de toilette. Puis elle quitta la chambre, descendit le vieil escalier en se retenant à la rampe de bois, car la faiblesse, le malaise, suite de l'absorption du narcotique, n'étaient pas encore dissipés.

IX

Willy venait de terminer son déjeuner. Enfoncé dans le vieux fauteuil de velours d'Utrecht jaune, il fumait en parcourant une revue. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, il leva la tête. Rien ne bougea sur sa physionomie à la vue de Gwen ; mais un éclair passa dans le bleu dur de ses yeux.

La jeune femme s'arrêtait sur le seuil. Elle parut un moment près de défaillir. Son regard faisait le tour de la salle où autrefois, toute petite fille, elle passait une partie de ses journées près de sa mère, et revenait, chargé de douloureuse colère, vers le jeune homme qui, dédaignant de se lever, posait près de lui son cigare en se carrant insolemment dans ce fauteuil qui avait été le siège habituel de Varvara. Une soudaine poussée de sang monta au visage blême. D'un pas chancelant, Gwen s'avança jusqu'à la table et, la

voix frémissante d'indignation :

– Vous pourriez être poli, monsieur, et ne pas oublier que vous êtes ici chez moi !

Willy ricana :

– Parfaitement, chez vous. Mais à quoi bon tant de cérémonies entre frère et sœur ?

– Mon frère !... Hélas ! oui, vous l'êtes. Pauvre mère, si elle voyait en ce moment...

Les mots s'étranglèrent dans la gorge de Gwen. Pour se soutenir, la jeune femme appuya ses mains contre la table.

Willy dit avec un accent de sarcasme :

– Asseyez-vous donc, ma chère...

Et, en se soulevant légèrement, il poussait une chaise vers elle.

Un regard d'ardent mépris s'abaissa vers lui.

– Inutile. J'ai simplement quelques questions à vous adresser. Tout d'abord, est-il vrai que M. de Penanscoët a tué Dougual, comme il me le dit dans le billet qu'on m'a remis tout à l'heure ?

– Absolument vrai. J'étais avec lui à ce

moment-là et, tandis qu'il lui enfonçait un poignard dans le dos, je me jetais sur vous, je vous couvrais le visage d'un mouchoir imbibé de chloroforme et je vous emportais.

– Oh ! monstres !... monstres tous deux !

Pendant un moment, Gwen ne put continuer, car la parole lui manquait et les battements tumultueux de son cœur l'étouffaient. Devant elle, Willy, impassible, jouait avec un couteau à manche de nacre qui avait appartenu aux grands-parents d'Armaël Dourzen.

– ... C'est ainsi que vous avez répondu à la bonté de Dougual pour vous... en aidant son misérable oncle à l'assassiner !

– La bonté de Dougual ?

Willy eut un rire mauvais. Laisant retomber le couteau sur la table, il se leva en repoussant le fauteuil.

– Où avez-vous pris que Dougual était bon pour moi ? Il n'aimait que lui... Adulé par tous, et en premier par celui qui se croyait son père, ainsi que par Appadjy, il se considérait comme bien

au-dessus de tous les autres mortels... à plus forte raison de moi, qui n'étais à ses yeux que l'un de ses serviteurs. Mais j'avais été élevé dans cette idée qu'il était, réellement, plus qu'un mortel ordinaire. J'avais pour lui un sentiment qui n'était pas de l'affection, – je ne crois pas être susceptible d'en éprouver pour personne au monde, – mais une sorte d'attachement fanatique. Bien que n'ayant pas reçu de confidences, j'avais deviné les secrets desseins d'Ivor de Penanscoët et d'Appadjy ; je savais dans quel dessein ils élevaient Dougual. Et moi aussi, moi, le dédaigné, le paria, je souhaitais passionnément la réalisation de ces desseins, l'élévation quasi divine de celui que je croyais être mon frère. Je rêvais d'être un jour le premier ministre de cette divinité, de devenir le premier dans sa confiance, dans sa faveur. Et j'étais jaloux de tous ceux qu'il semblait me préférer. Je détestais le Chinois Wou, son serviteur favori. Je détestais jusqu'aux animaux qu'il aimait... Et voilà qu'un jour vous êtes entrée dans sa vie...

Willy s'interrompt. Son brun visage avait un léger frémissement et l'éclat de ses yeux devenait

plus dur encore.

– ... Alors, vous, je vous ai haïe. Dès l’instant où je vous ai vue, j’ai eu l’intuition que Dougual était perdu pour ceux qui avaient préparé son prestigieux avenir. Mais sans cela même, je crois qu’une antipathie soudaine, irraisonnée, m’aurait porté à concevoir cette haine que vous m’inspirâtes aussitôt.

Gwen dit sourdement :

– Hélas ! vous êtes bien le fils de votre père !

– Oui, et je m’en glorifie !... Ah ! on ne se méfiait pas de Willy... de ce Willy qu’on méprisait, qu’on tenait pour un quelconque esclave ! C’est lui, pourtant, qui, aidé par un serviteur fidèle, a fait évader Ivor après avoir acheté l’un de ses gardiens et fait égorger l’autre ! C’est lui qui a aidé le prisonnier délivré à s’emparer d’un avion et qui l’a accompagné jusque dans une des îles de la Sonde où il est resté caché parmi des pirates de ses amis. Ce fils qu’il dédaignait auparavant, Ivor l’a reconnu comme son héritier et successeur, et, depuis lors, nous sommes unis pour la vengeance... et pour la

revanche.

Le regard de Willy, luisant d'une joie démoniaque, s'attachait au visage frémissant de la jeune femme. Et Gwen, avec un affreux serrement de cœur, comprit qu'il serait pour elle le plus cruel, le plus inexorable des geôliers.

Elle se redressa, dans un mouvement de violente indignation.

– Vous n'avez, heureusement, aucun droit sur moi ?... Et je suis bien certaine que, si mon tuteur apprend de quelle manière je suis retenue ici, il me protégera contre vous et votre père !

Willy laissa échapper un ricanement.

– Votre tuteur ? Si vous comptez sur lui !... C'est avec son assentiment que vous êtes ici, sous ma garde. Et votre chère cousine Blanche Dourzen viendra quelque jour vous assurer du sympathique souvenir qu'elle a gardé de vous et du plaisir que lui a causé votre fuite. C'est une petite satisfaction qu'elle se donnera certainement, la bonne dame, car il paraît qu'elle vous a en grande affection... presque autant que

moi.

À cet odieux persiflage, Gwen ne put riposter que par un regard de lourd mépris. Elle était à bout de forces. D'ailleurs, que servait de discuter avec cet être pétri de haine, digne fils du misérable Ivor ? Elle était aux mains de ces deux êtres et il fallait qu'elle cherchât, seule, les moyens de leur échapper. Mais elle ne le pourrait tant qu'elle ne saurait pas si leurs assertions au sujet de Dougual et de l'enfant étaient vraies. Ivor n'avait-il pas inventé cet enlèvement du petit Armaël et ce meurtre de son neveu pour s'en faire un moyen de pression sur elle ? On pouvait le supposer. Et cette idée avait rendu un peu d'espoir à la malheureuse jeune femme. Elle lui faisait redresser la tête devant Willy ricanant, avant de quitter silencieusement la salle pour remonter à cette chambre où lui était si présent le souvenir de sa mère – de sa mère qui était aussi, hélas ! celle de Willy.

X

Tsang, le médecin chinois, avait dit, après avoir examiné la blessure de Dougual :

– Il y a une chance sur cinq de le sauver.

Ce Tsang, qui avait fait en France ses études médicales, était un praticien remarquable. En outre, son dévouement à Dougual était absolu. Il câbla immédiatement à Nouhourmal la nouvelle de la catastrophe. Quelques jours plus tard, M^{me} de Penanscoët arrivait par avion avec Ajamil et Sanda et s’installait au chevet de son neveu.

Dès le lendemain, elle tint conseil avec Tsang. Ajamil et le fidèle Wou furent appelés pour prendre part à cet entretien. Il fallait chercher un moyen de connaître ce qu’Ivor avait fait de Gwen. Car, naturellement, aucun doute ne pouvait subsister quant à l’auteur de l’attentat.

– Ce sera une tâche difficile, déclara Tsang.

M. de Penanscoët avait en tous pays des complices. Comment savoir chez lequel il a pu cacher la jeune comtesse ?

Nouhourmal déclara :

– Ajamil seul le pourra peut-être. Ivor en avait fait un de ses confidents, et il lui a été possible de pénétrer ainsi quelques-uns de ses secrets.

L'Hindou inclina lentement la tête.

– J'essaierai du moins de savoir. Il n'a pas de méfiance contre moi, car, il y a peu de temps, un de ses espions m'a offert de sa part une forte somme pour empoisonner la princesse Nouhourmal.

Tsang et Wou eurent un haut-le-corps.

– Oh ! le misérable a osé ?... dit Tsang.

Nouhourmal eut un sourire de mépris.

– Rien ne l'arrête, souvenez-vous-en... Ajamil a feint d'accepter en disant qu'il choisirait le moment favorable. S'il lui est nécessaire, pour atteindre au but, de rentrer en rapport avec cet homme, il lui racontera que sa tentative a été déjouée par moi et qu'il a dû s'enfuir. Enfin, nous

n'avons que cela à essayer, pour le moment du moins, et Ajamil peut seul remplir cette tâche.

Voyant que Wou secouait la tête, M^{me} de Penanscoët demanda :

– Tu ne crois pas que cela réussisse ?

– Non, madame. M. de Penanscoët se méfiera, en voyant arriver Ajamil en ce moment. Cela lui semblera une coïncidence bien singulière.

– Alors, que faire ?

– Si nous savions où le trouver, on pourrait le faire épier, dans toutes ses démarches, ainsi que son fils.

– Mais nous ne pouvons pas le savoir, si Ajamil ne se met pas en rapport avec l'intermédiaire qu'il lui a envoyé.

– Qui était-ce ? demanda Tsang.

– Un commerçant de Canton, Li-Hoang-Tseng.

– Ah ! Li-Hoang !.... Je le connais. On pourrait l'acheter, car il aime l'or par-dessus tout.

Ajamil eut un geste approbateur.

– J’ai entendu M. de Penanscoët le dire un jour à Appadjy.

– Eh bien ! il faut voir cela sans tarder.

C’était M^{me} de Penanscoët qui parlait. Elle ajouta, s’adressant à l’ancien serviteur de son mari :

– Tu vas t’en occuper, Ajamil ?... Et tu as tout crédit pour traiter avec cet homme.

– Je serai prêt à partir dans une heure.

Et, s’inclinant profondément, l’Hindou quitta la pièce.

Nouhourmal retourna auprès de son neveu. Elle fut, tous les jours qui suivirent, la plus admirable des infirmières. Avec le docteur Tsang, elle lutta contre la mort qui rôdait autour de Dougual. Un jour vint enfin où Tsang déclara qu’il était sauvé.

Mais quand on dut lui apprendre la disparition de Gwen, qu’il s’étonnait et s’inquiétait de ne pas voir, une rechute se produisit, si grave que le médecin désespéra pendant quelques jours. Puis l’amélioration survint et avec elle reparut

l'énergie habituelle chez Dougual. Sur sa demande, M^{me} de Penanscoët lui apprit ce qu'on avait fait pour essayer de retrouver la disparue et d'abord pour connaître où se trouvait son ravisseur. Ajamil, à l'aide d'un chèque de très grosse valeur, avait pu savoir qu'il avait un domicile à Paris. C'est là que le Chinois Li Hoang devait lui envoyer toutes communications utiles.

– ... Pour être sûr que cet homme ne nous trahirait pas ensuite, après avoir été payé, Ajamil l'a fait enlever et transporter à Pavala, où il sera gardé en prison jusqu'à ce que tu donnes l'ordre de sa délivrance.

Dougual approuva d'un signe de tête. Nouhourmal ajouta :

– Ajamil est en ce moment à Paris et fait suivre par des hommes de confiance toutes les démarches d'Ivor. Celui-ci reçoit beaucoup de gens à mine équivoque, des Orientaux surtout. Il vit retiré dans un petit hôtel d'Auteuil et en sort surtout le soir pour aller se distraire dans des boîtes de nuit. Là aussi, il a des entrevues avec

des Hindous, Chinois, Malais..

Dougual dit, avec un pli de mépris aux lèvres :

– Il voudrait peut-être poursuivre son dessein pour lui-même, ou, qui sait, pour Willy ?

– Oh ! crois-tu ?

– C'est un terrible ambitieux !... Mais qu'a-t-il fait de ma Gwen ? Où est-elle ? Que devient-elle depuis lors ?

Pendant un moment, Nouhourmal crut que son neveu allait défaillir sous cette poussée d'angoisse. Mais il se reprit aussitôt et dit en serrant la main de M^{me} de Penanscoët :

– Vous avez fait le nécessaire pour elle... Il faut attendre... Personne, mieux qu'Ajamil, ne pouvait réussir dans semblable tâche. Car il lui fallait une habileté peu commune pour avoir pu se maintenir, depuis des années, dans la confiance d'Ivor, si méfiant, pour avoir pu lui faire croire que Sanda, elle aussi, lui était toute dévouée. Oui, il ne nous reste qu'à attendre, puisque je suis encore trop faible pour agir. Mais c'est terrible !... terrible !

– Dougual, il faut que je t’apprenne aussi une autre chose... Il y a deux jours, on a essayé d’enlever ton fils, après avoir à moitié étranglé la nourrice.

Dougual sursauta.

– Mon petit Armaël ?... Quoi ! lui, après sa mère ?

– Wou a pu heureusement surprendre le ravisseur. Mais celui-ci, en se débattant, a réussi à s’enfuir.

– C’est abominable !... Il faut que l’enfant soit gardé, jour et nuit !

– Nous avons fait le nécessaire. Il est maintenant dans une pièce de ton appartement que j’ai mise sous la surveillance de fidèles serviteurs bien armés.

– Ah ! ce bandit, quand le tiendrai-je pour lui faire payer tous ses crimes ! dit sourdement Dougual.

Il eut encore une assez forte fièvre, les jours suivants. Le docteur Tsang préconisait un changement d’air, dès que les forces seraient un

peu revenues. Comme, un jour, M^{me} de Penanscoët et le médecin s'en entretenaient devant lui, il dit tout à coup :

– Il n'y a qu'un endroit au monde où je veux aller en ce moment.

– Et lequel ? demanda sa tante.

– Celui où j'ai connu Gwen.

– À Kermazenc ?

– Oui. J'aime cette demeure de mes ancêtres et il me semble que l'air de cette côte armoricaine me rendra plus vite les forces perdues... Qu'en dites-vous, Tsang ?

– Je n'ai pas d'objection à opposer, pourvu que ce voyage n'ait lieu que dans quelques jours.

– Soit, dans cinq jours, dit Dougual du ton de décision qui lui était habituel.

Il y avait alors cinq semaines que Gwen se trouvait à Ti-Carrec.

XI

Cinq mortelles semaines.

Pendant la première, la tempête avait sévi presque sans interruption. Sur les récifs de la côte, un vaisseau et deux barques de pêche s'étaient brisés. La vieille maison, tassée dans un repli de la lande, supportait sans dommage cet assaut, comme elle le faisait depuis quatre siècles. Gwen, rendue malade par tant d'émotions, tant d'angoisses et peut-être aussi par le narcotique absorbé, ne quittait pas sa chambre où la servait Mevada. Très abattue, elle restait étendue dans un fauteuil, inactive, rongée par une terrible anxiété, par cette incertitude affreuse du sort de Dougual et du petit Armaël. La tempête, en outre, la fatiguait extrêmement, brisait ses nerfs déjà si éprouvés. Elle ressentit un soulagement quand, un matin, elle vit le temps calme et un clair soleil entrer dans la chambre par

la fenêtre dont Mevada ouvrait les lourds volets.

« Il faut que je réagisse... il faut que je reprenne des forces ! » songea-t-elle.

Au déjeuner, elle s'obligea à manger, puis, bien que ses jambes fussent encore fléchissantes, elle descendit et s'assit devant la maison.

« Pourvu que je ne voie pas cet affreux Willy ! » pensait-elle.

Mais Willy ne se montra pas. Gwen n'aperçut que Mevada et Lang, le jeune boy chinois, qui lui jeta au passage un regard curieux.

Le lendemain, au lieu de s'installer devant la maison, dans la petite cour, elle contourna le logis et alla s'asseoir sur la lande, face à la mer. Elle voulait se rendre compte de la façon dont la surveillance était exercée à son égard.

Mais elle n'aperçut ni Willy, ni la métisse, ni Lang. Et cette constatation l'amena à conclure, non sans une plus grande angoisse :

« Pour me laisser ainsi seule, libre, après tout, de m'enfuir en courant à travers la lande, il faut qu'ils soient bien sûrs de me tenir par la crainte

du mal qu'ils peuvent faire à mon enfant... Et c'est donc, aussi, qu'ils le tiennent véritablement en leur pouvoir ? »

Elle passa l'après-midi en plein air, tendant toute son énergie à garder quelque espoir que ces deux hommes eussent menti, au sujet du meurtre de Dougual et du rapt de l'enfant, se répétant :

« Il faut que je reprenne des forces, morales et physiques, et puis que je cherche un moyen pour savoir, pour sortir de cette épouvantable situation. »

Mais quoi qu'elle fit, la terrible pensée revenait, lui représentant son Dougual bien-aimé étendu sans vie, assassiné par son oncle ou son cousin. Alors, frissonnante, glacée, elle ne voyait plus devant elle, au lieu de la lande ensoleillée, qu'un morne, sinistre désert et, sur la mer lumineuse, il lui semblait qu'un lugubre voile de deuil s'étendait à l'infini.

Ce fut le lendemain de ce jour que M^{me} Dourzen vint à Ti-Carrec.

Ses filles voulaient l'accompagner. Mais elle

leur opposa un refus.

– Non, non, mes petites. Cette Gwen est maintenant une femme perdue, et il ne serait pas convenable que des jeunes filles comme vous allassent dans la demeure où elle habite.

Laurette riposta avec un rire narquois :

– Oh ! vous retardez, maman !... Et puis, pensez-vous que, dans nos relations... tenez, M^{me} Guénédoch, par exemple...

– Ce n'est pas la même chose, pas du tout la même chose. M^{me} Guénédoch est un peu légère, c'est vrai...

– Un peu !... Vous êtes indulgente !

– Mais Gwen !... cette fille qui porte notre nom, hélas !... Non, mes enfants, je ne veux pas que vous ayez des rapports avec elle !

En arrivant à Ti-Carrec, M^{me} Dourzen trouva Willy qui fumait en faisant les cent pas dans la cour, suivi d'un affreux chien jaune, le seul être pour lequel il parût avoir quelque affection. Il l'accueillit par ces mots :

– Vous venez voir la prisonnière ?

– Mais oui, monsieur... si vous n’y voyez pas d’inconvénient ?

– Aucun... au contraire. Son tuteur ne vous a pas accompagnée ?

– Non. C’est préférable, car il a parfois des velléités d’indulgence, et ce serait déplorable en la circonstance, la jeune personne ayant absolument besoin d’un châtiment exemplaire.

– Je suis charmé de voir que nous nous entendons aussi bien.

Un sourire d’ironie cruelle soulevait la lèvre de Willy, et M^{me} Dourzen ne put contenir un petit frisson en rencontrant ces yeux d’un bleu dur où passait une lueur de joie mauvaise.

– Venez, elle est par ici, ajouta le jeune homme.

Gwen, comme la veille, était assise sur la lande. Elle travaillait à une broderie commencée par sa mère et qu’elle avait retrouvée dans le tiroir d’une commode. Au bruit des pas, elle tourna légèrement la tête. Un peu de sang lui monta au visage quand elle reconnut Blanche

Dourzen.

– Je vous amène une visite, dit la voix railleuse de Willy.

Gwen se leva. Elle redressait la tête en regardant approcher cette femme, son ennemie, dont elle voyait le regard luisant de malveillance s'attacher sur elle.

– Je n'ai pas besoin de cette visite, dit-elle avec hauteur.

– Mais moi, j'ai le droit et le devoir de vous la faire, puisque je suis la femme de votre tuteur, répliqua Blanche, très acerbe, car cet accueil la piquait fortement.

– Pardon, c'est mon tuteur, qui aurait ce droit... et surtout ce devoir. Mais vous... je ne vois vraiment pas ce que vous venez faire ici.

– Péronnelle ! Effrontée ! Voyez-vous ce toupet de me parler ainsi ! Vous devriez mourir de honte à ma vue, misérable créature !

– Honte de quoi, madame ?

– Honte de quoi ? Elle ose le demander !

Suffoquée, – ou feignant de l’être – M^{me} Dourzen se tournait vers Willy qui écoutait avec un mauvais sourire sur les lèvres.

– ... M. de Penanscoët avait bien raison en la traitant de perverse et en voulant qu’elle fût éloignée de son fils !

– Son fils !... Dougual n’est pas le fils de ce monstre, grâce au Ciel !

Gwen jetait cette protestation avec véhémence.

– ... Son père était Riec de Penanscoët, que fit mourir Ivor.

– Quoi ? Que dit-elle là ?

Willy eut un rire bref.

– Oh ! elle ne craint pas d’employer la calomnie ! Toutes les armes lui sont bonnes. Et elle vous assurera aussi, sur la foi du serment si vous y tenez, qu’elle est la femme légitime de Dougual.

– Oui, je le suis ! dit fièrement Gwen. Nous avons été mariés à Pavala, par un prêtre qu’a fait venir Dougual.

– Naturellement ! Vous n’êtes pas la première qui ait raconté un mensonge de ce genre. Mais M^{me} Dourzen est une femme trop intelligente pour vous croire.

Blanche se rengorgea.

– Non, certes, je ne la crois pas ! Je ne puis rien croire d’elle, après la scandaleuse façon dont elle nous a faussé compagnie.

– Alors, que venez-vous faire ici ?

La voix âpre, le regard méprisant, Gwen se redressait, toisant la femme.

– ... Oui, que venez-vous faire, puisque d’avance votre conviction est établie, puisque, dans votre conscience impeccable...

Une écrasante ironie pesa sur ce mot.

– ... Vous m’avez jugée, condamnée ? Ces deux hommes vous ont raconté ce qu’ils ont jugé utile pour leur cause criminelle et vous les avez crus, sans examen – trop heureuse de me croire coupable, moi que vous détestez. Vous trouvez tout naturel qu’ils me retiennent ici, loin de mon mari – qu’ils m’ont dit avoir tué – loin de mon

enfant, qu'ils prétendent tenir en leur pouvoir. Vous ne cherchez pas à savoir qui, d'eux ou de moi, dit la vérité, et si je ne suis pas la victime d'une odieuse machination. Eh bien ! continuez donc d'être leur complice, mais ne m'infligez pas l'injure de votre présence.

Et, tournant le dos, Gwen se dirigea vers la maison, où elle disparut.

– Quelle furie ! Quelle furie !...

Willy eut un rire bref.

– Ah ! elle vous en veut, naturellement !... Elle sait bien que, sans vous, sans votre complicité, comme elle dit, nous aurions des difficultés pour la retenir ici.

– Je suis tout à votre disposition, cher monsieur, si vous avez besoin de moi, dit M^{me} Dourzen d'un ton pénétré. Évidemment, ayant été si mal reçue, je ne reviendrai pas sans être appelée... d'autant plus que c'est une chose pénible pour moi de me trouver en contact avec cette personne. Encore, si elle éprouvait quelque honte, quelque regret... Mais ce cynisme... ce

cynisme !...

– Bah ! elle ne chantera pas toujours si haut. Quelques mois de solitude à Ti-Carrec la changeront, vous verrez.

– Espérons-le !... Mais allez-vous donc demeurer ici pour la garder, monsieur ?

– Je viendrai seulement, de temps à autre, passer quelques jours. Mevada est très sûre. Mais, mieux que toute surveillance, la crainte de représailles exercées sur son fils la maintiendra dans la sagesse.

Quelque chose dans le ton de Willy et ce mot de « représailles » firent tout de même passer un petit souffle de gêne, d'inquiétude, sur la conscience peu sensible de Blanche Dourzen.

– Elle peut se dire que c'est là une menace en l'air... qu'en réalité elle ne risquerait rien...

– Elle sait très bien, au contraire, que mon père ne parle jamais en l'air et qu'elle risquerait tout.

Il appuya sur ce mot « tout ».

Cette fois, Blanche eut un petit frisson Elle

détourna les yeux de ce regard qui l’effrayait tout à coup et prit hâtivement congé, avec une conscience moins tranquille que lors de son arrivée.

Dans sa chambre, Gwen allait et venait, essayant de calmer ses nerfs excités par cette entrevue. L’odieuse femme ! Elle venait jouir de son malheur et l’insulter, après l’avoir condamnée sans vouloir entendre sa justification. Et cet Hervé Dourzen, ce pleutre qui laissait faire, qui demeurait paresseusement à l’écart ! Ah ! il savait bien ce qu’il faisait, Ivor de Penanscoët, en s’assurant l’aide, la complicité de ceux qui auraient dû être les protecteurs, les soutiens de l’orpheline et par qui elle n’avait connu que dureté, mépris ou lâche indifférence !

Quand elle se sentit plus calme, elle s’assit près de la fenêtre ouverte. Devant elle, au loin, s’étendait la houle ensoleillée de l’Océan. Des barques de pêche passaient dans la lumière, leurs voiles tendues par la brise qui s’élevait. La tête renversée contre le dossier du fauteuil, Gwen aspirait les senteurs salines qui lui étaient si

familiales. Les yeux clos, elle revivait les années de sa petite enfance, passées ici près de sa mère... puis l'atroce chose, le meurtre de Varvara Dourzen, et ensuite son esclavage chez les Dourzen de Coatbez. Seuls, les moments passés chez M^{lle} Herminie avaient été une détente dans sa triste existence.

M^{lle} Herminie... Ah ! si elle pouvait lui faire savoir qu'elle était ici... lui demander de s'informer du sort de Dougual et de l'enfant !

Hélas ! c'était impossible ! M. de Penanscoët le saurait et si, vraiment, Armaël était en son pouvoir...

Un frisson glaça Gwen. Elle savait, elle, de par l'affreuse expérience de sa mère, qu'Ivor était capable de « tout ».

Les mains jointes, elle priait, jetant vers le ciel de silencieuses, éperdues supplications, quand un bruit de moteur la fit un peu tressaillir. Elle se leva et regarda en l'air. Un hydravion passait, à faible altitude, tout vrombissant. Elle le suivit du regard, tandis que des larmes venaient à ses yeux, en souvenir des voyages avec Dougual, dans l'un

de ces avions si remarquablement perfectionnés que les Penanscoët faisaient construire pour eux, d'après les plans d'un ingénieur italien dont ils avaient acheté l'invention pour une très grosse somme.

D'en bas monta une voix cruellement railleuse :

– Ce n'est pas votre Dougual qui vient vous chercher, ma chère. Il vous a enlevée une fois, mais, maintenant, c'est fini. Il faut vous résigner à terminer vos jours ici.

Gwen s'écarta brusquement de la fenêtre. Une soudaine terreur la saisissait. Car – ainsi que Blanche Dourzen tout à l'heure – l'accent de Willy lui avait paru recéler, sous la joie mauvaise, une étrange menace.

XII

M^{lle} Herminie, depuis que Gwen était retournée avec son mari à Pavala, avait entretenu avec sa jeune parente une correspondance assez irrégulière, mais fort cordiale. Se méfiant de la curiosité de Blanche et de ses filles, Gwen envoyait ses lettres à l'adresse d'un agent dévoué à Dougual, qui habitait Rome, et celui-ci les réexpédiait à M^{lle} Dourzen sous une enveloppe avec adresse de sa main. La vieille demoiselle, de son côté, pour éviter toute indiscretion de la poste, envoyait également sa correspondance par l'intermédiaire du même agent.

Elle avait ainsi appris l'emprisonnement d'Ivor, puis, plus tard, le voyage de Dougual et de sa femme en Europe et leur installation à Ouchy. Mais elle ignorait l'évasion d'Ivor, Dougual l'ayant cachée à Gwen.

Souvent, elle parlait avec Macha de sa jeune

parente et se félicitait d'être, en quelque sorte, l'auteur de son bonheur

– ... Car si je n'avais insisté, elle ne se serait pas décidée à tenter la belle aventure... et aujourd'hui, elle se trouverait encore sous la domination de cette stupide Blanche, au lieu d'être l'épouse très heureuse d'un prince des Mille et une Nuits.

Puis, la malice ne l'abandonnant jamais, elle ajoutait en riant :

– Je voudrais voir la tête de Blanche, si elle savait cela !

Un matin, – il y avait trois semaines que Gwen était à Ti-Carrec – Macha, en revenant de faire quelques achats au village, dit à sa maîtresse :

– Il paraît que la vieille maison de la lande est louée, mademoiselle.

– La maison de Gwen ? Les Dourzen auraient donc fini par trouver un locataire ?... Gwen ne sera pas contente d'apprendre cela ! Louée à qui, le savez-vous ?

– L'épicière, qui m'a raconté cela, ignore ce

que sont ces gens-là. Les provisions sont faites par un jeune Chinois, dont on ne peut tirer un mot en dehors de ce qui a trait à ses commissions. Des gens, en passant par la lande, ont aperçu une femme d'un certain âge, au teint très brun.

– Il faudra que je tâche de savoir quelque chose à ce sujet, pour en informer Gwen, dit M^{lle} Herminie.

Pour cela, il lui fallait s'adresser à ses cousins Dourzen, avec l'habileté nécessaire pour qu'ils ne soupçonnassent point qu'elle s'y intéressait autrement que par curiosité. Car ils n'avaient jamais soupçonné les rapports entre la vieille demoiselle et l'orpheline, tellement toutes deux y avaient apporté d'adresse.

Mais étant donnée l'antipathie réciproque entre Blanche et M^{lle} Herminie, celle-ci jugeait préférable de s'adresser à Hervé, plus facile d'ailleurs à faire parler. Elle n'en trouva l'occasion que trois jours plus tard, tandis qu'il se promenait en fumant dans le jardin. Après quelques paroles préliminaires, elle aborda le sujet :

– Qu'est-ce que me raconte Macha ? Vous avez trouvé à louer Ti-Carrec ?

À sa grande surprise, elle vit changer la physionomie béate de M. Dourzen. L'embarras, la gêne, y apparurent, tandis qu'il répondait d'une voix hésitante :

– Loué... Non... Oui... C'est-à-dire...

– Eh bien ! quoi ? Elle n'est pas louée ?

– Je... je ne crois pas...

– Comment, tu ne crois pas ? Tu dois pourtant bien le savoir ?

– Non... je... C'est Blanche qui s'est occupée de cela... J'ignore qui sont ces gens...

M^{lle} Herminie était trop fine pour ne pas s'apercevoir que son cousin mentait. Et cela éveilla prodigieusement sa curiosité.

– Quoi ! tu laisses loger dans une maison appartenant à ta pupille des gens dont tu ne sais rien ? C'est un peu fort, Hervé !

– Blanche sait, elle... Mais je ne m'occupe pas de cela.

Et, visiblement désireux de changer de conversation, il demanda :

– Avez-vous vu mon nouveau rosier, cousine ?

Mais M^{lle} Herminie ne lâchait pas le morceau. Après un coup d’œil sur le rosier, elle interrogea de nouveau :

– Enfin, tu sais tout de même bien le nom de ces personnes-là ?

– Quelles personnes ?

– Mais celles qui habitent Ti-Carrec. On ne loue pas ainsi un logis qui ne vous appartient pas sans prendre quelques précautions.

– Il n’est pas loué... Ce sont... des amis de Blanche.

– Ah ! bon... Mais ça ne plairait peut-être guère à ta pupille, je le répète. Ta femme en prend un peu trop à son aise, mon ami.

– Heu... c’est-à-dire... la petite s’est mal conduite envers nous...

– Sais-tu si elle est coupable ? On peut l’avoir enlevée bien malgré elle.

– Il paraît que non...

Hervé s'arrêta court en s'apercevant qu'il allait en dire trop long.

Mais M^{lle} Herminie dressait de plus belle l'oreille. Prenant un ton négligent, elle demanda :

– Auriez-vous appris quelque chose sur cette mystérieuse disparition ?

– Mais non ! Mais pas du tout ! dit Hervé avec précipitation. Nous ne savons rien... absolument rien.

– Ah ! c'est regrettable, car il aurait été bon qu'on sût à quoi s'en tenir sur cette affaire et qu'on connût le sort de cette jeune fille.

– Certainement... mais on ne sait rien, rien du tout.

Laurette, à ce moment, appela son père, et Hervé prit congé de la trop curieuse demoiselle avec un empressement qui n'échappa point à celle-ci.

« Toi, mon cher, pensa-t-elle, tu as été chapitré par ta femme pour raconter des bourdes. Ça se voit à l'œil nu... Évidemment, ils ont appris

quelque chose sur l'enlèvement de Gwen, mais quoi, au juste ? Quant à Ti-Carrec, c'est une histoire à dormir debout qu'il me raconte là. Il me prend pour une imbécile comme lui, ma parole ! Qu'est-ce que Blanche a pu manigancer là ? Qui loge-t-elle dans cette maison et pourquoi en fait-elle un mystère ? Vraiment, c'est un peu louche... et il serait bon que je tire cette affaire au clair. »

En conséquence, le lendemain, la vieille demoiselle s'en alla en promenade vers la lande. Avec des allures flâneuses, elle arriva près de Ti-Carrec. Dans la cour, le boy fourbissait des casseroles. M^{lle} Herminie s'avança délibérément et demanda :

– Qui habite donc ici ?

– Je ne sais pas, madame.

– Comment, tu ne sais pas ?

Le boy secoua négativement la tête.

– Allons donc, ne me raconte pas de sottises ! Tu le sais parfaitement, j'en suis sûre.

– Non, je ne sais pas, répondit imperturbablement le Chinois.

À ce moment, attirée par le bruit des voix, parut au seuil de la porte la métisse. Elle demanda poliment :

– Que désirez-vous, madame ?

– Je demandais à ce garçon qui habitait ici. Or, il me répond qu’il n’en sait rien.

– Il a raison.

– Comment il a raison ?

– Parce que cela ne peut pas vous intéresser, madame.

Et, se tournant vers le boy, Mevada ordonna :

– Viens, Lang.

Ils rentrèrent tous les deux, et la porte se referma sur eux.

– Ah ! bien, par exemple ! dit M^{lle} Herminie.

Elle était stupéfaite et furieuse. Mais sa curiosité n’en était que plus excitée.

Cependant, elle ne voyait pas le moyen de la contenter ici. Très vexée, elle s’en alla, ruminant en son cerveau inventif des moyens d’arriver à ce qu’elle voulait. Mais quoi ! Si ces gens-là

tenaient à s'entourer de mystère, comment les obliger à se faire connaître ?

« Qu'y a-t-il donc là-dessous ? pensait-elle. Qu'est-ce que cela cache ? Inutile de questionner Blanche, elle ne me répondra que des mensonges. Ses filles de même... Au village, on ne doit rien savoir. Cela m'a l'air d'une histoire diablement difficile à débrouiller ! »

Comme M^{lle} Herminie allait quitter la lande pour prendre un chemin creux, elle vit venir devant elle un jeune homme d'élégante allure, que suivait un chien jaune fort laid. Quand il la croisa, elle remarqua dans le visage au teint brun pâle les yeux d'un bleu dur qui se posèrent sur elle au passage. Elle songea : « Où donc ai-je vu cette figure-là ? »

Et presque aussitôt, elle se souvint... Un jour de l'année précédente, en revenant d'une promenade avec Macha, Dougual de Penanscoët était passé près d'elle, à cheval, accompagné de ce même jeune homme.

« Ce doit être ce Willy dont m'a parlé Gwen, se dit la vieille demoiselle. Willy, le fils de

Varvara et d'Ivor... Comment se trouve-t-il ici ? D'après ce que m'a écrit Gwen, il avait disparu au moment où fut démasqué son misérable père. Que vient-il faire dans ce pays ? Je ne pense pas qu'il habite à Kermazerc ! »

Elle s'était arrêtée au milieu du chemin pour réfléchir. Puis, tout à coup, mue par une soudaine impulsion, elle se détourna et se mit à suivre de loin le jeune homme.

Elle le vit se diriger, à travers la lande, vers Ti-Carrec, puis disparaître dans la maison, dont il ouvrit la porte en habitué.

« Ça, c'est trop fort ! » dit-elle tout haut.

Oui, vraiment, il y avait en tout cela un réel imbroglio ! Que venait faire là ce Willy ? Fallait-il penser qu'il y habitait ?, que c'était lui qui louait ce logis aux Dourzen ? Mais alors, pourquoi en faire un mystère ?

Elle se remit en marche, tout absorbée en ses pensées. De temps à autre, elle secouait la tête. Vraiment, de plus en plus, elle trouvait quelque chose de louche en cette affaire.

« Si ce n'était qu'Ivor de Penanscoët est prisonnier là-bas, à Pavala, songeait-elle, je me demanderais s'il n'y a pas là quelque manigance de lui, avec l'aide de cette oie vaniteuse qui s'appelle Blanche Dourzen... Et encore, même ainsi, la chose serait incompréhensible, car je ne vois pas du tout à quoi pourrait bien servir cette maison. »

Dans sa préoccupation, la vieille demoiselle se cogna presque à Blanche qui sortait de Coatbez, en compagnie de Rose et du fiancé de celle-ci, Émile de Chevignon, un grand blond efflanqué dont la mine d'apparence bonasse était à certains moments démentie par le sourire rusé des lèvres minces.

– Bonjour, ma cousine. Vous revenez de promenade ? demanda M^{me} Dourzen avec quelque aménité, car elle escomptait un assez beau cadeau pour Rose, M^{lle} Herminie passant pour être généreuse dans les grandes circonstances.

– Oui... Et je viens de faire une rencontre singulière.

– Ah ! Laquelle donc ?

– Eh bien ! ce jeune homme qui accompagnait Dougual de Penanscoët dans ses promenades et qui avait un type assez singulier... Son nom est Willy, je crois...

M^{lle} Herminie regardait M^{me} Dourzen attentivement. Elle la vit rougir, sous la poudre, elle constata que son regard fuyait le sien, tandis qu'elle répondait :

– Je ne sais qui vous voulez dire...

– Vous devez pourtant le savoir, car je l'ai vu entrer à Ti-Carrec.

– À Ti-Carrec ?... Oh ! ce doit être l'étranger à qui nous avons loué la maison... un monsieur... monsieur... Je ne me souviens plus. Ces noms étrangers sont si difficiles à retenir !

– Vous l'avez louée ?... Sans l'assentiment d'Hervé ?

– Naturellement non ! Je n'en avais pas le droit.

– Alors, pourquoi m'a-t-il dit qu'il ne savait pas si elle était louée ?

– Il vous a dit cela ?

Blanche rougissait plus fort.

– ... Quel imbécile ! Lui-même a débattu le prix avec ce monsieur.

– Dont vous ne vous rappelez pas le nom. Vous êtes étonnamment sujets à l'amnésie, dans la famille. Pourtant, il paraît que ces locataires sont vos amis ?

– Qui vous a dit cela ?

– Mais Hervé, parce que je m'étonnais qu'il ait logé dans cette maison des gens dont il ne savait rien, même pas le nom, lui non plus.

Cette fois, Blanche perdit son sang-froid. Excédée par l'insistance et l'ironie peu voilée de la vieille demoiselle, elle dit avec irritation :

– Je ne vois pas trop ce que tout cela peut vous faire, ma cousine. Pour notre part, nous n'avons vu aucun inconvénient à mettre dans cette demeure inutilisée des personnes honorables, dont nous n'avons jusqu'ici qu'à nous louer.

– Très bien ! Très bien ! Cela vous regarde, en effet, ma bonne. Mais si, avec tous vos mystères,

vous avez plus tard des ennuis, ne venez pas vous en plaindre à moi.

Et, lui tournant le dos, M^{lle} Herminie entra dans la maison.

– Vieille toquée ! dit M^{me} Dourzen entre ses dents.

– Qu'est-ce qu'elle demandait ? Je n'ai pas compris.

Blanche sourit aimablement à son futur gendre, qui lui adressait cette question.

– C'est une toquée ! Il faut toujours qu'elle se mêle de ce qui ne la regarde pas. Il s'agit d'une vieille maison appartenant à une pupille de mon mari et que nous avons cru bon de louer.

Rose leva les épaules en ajoutant dédaigneusement :

– Il faut toujours qu'elle critique tout et tous, cette cousine Herminie. Quel caractère !

M^{lle} Herminie, pendant ce temps, regagnait son logis, et elle s'empressa aussitôt de conter à Macha les singulières choses qu'elle avait vues et entendues. Mais elle ne se doutait pas que, de sa

fenêtre, Gwen l'avait aperçue tandis qu'elle s'en retournait à travers la lande, après son bref colloque avec Mevada. Instinctivement, la jeune femme avait tendu les bras vers elle, prête à jeter un cri d'appel... Et ce cri était demeuré dans sa gorge. Car, en une horrible vision, elle avait vu son enfant, son bien-aimé Armaël, aux mains d'Ivor... Armaël sans vie, petite victime sacrifiée à l'odieuse vengeance de ce monstre.

Et, toute frissonnante, le cœur serré, elle avait regardé s'éloigner la silhouette familière, elle l'avait vue disparaître dans un repli de terrain. Alors, elle s'était écartée de la fenêtre et, affaissée dans un fauteuil, elle avait sangloté, tout bas, pour que ses geôliers, ses ennemis, ne l'entendissent pas et ne pussent s'en réjouir.

XIII

Quand Ivor était venu voir les Dourzen de Coatbez, il n'avait point paru à Kermazenc. Sans doute voulait-il éviter que, par aventure, les gardiens du château eussent l'occasion de faire connaître à Dougual son passage dans le pays. Car, ignorant à ce moment si son neveu était atteint mortellement, il voulait prendre toutes les précautions nécessaires pour que sa trace demeurât introuvable.

Willy non plus ne se montrait pas au château. Il n'allait jamais au bourg et ne se promenait que dans les endroits peu fréquentés. Sa voiture était gardée dans la petite ville la plus proche et, quand il en avait besoin, le boy allait téléphoner à la poste de Lesmélenc.

Kermazenc appartenait doublement à Dougual : d'abord parce qu'il avait été la propriété de son père Riec, l'aîné des deux frères,

et ensuite parce qu'Ivor, alors qu'il le croyait son fils, lui avait transmis ce domaine, dans toutes les formes légales.

Un soir, les gardiens, deux Bretons, le père et le fils, aussi taciturnes l'un que l'autre, virent arriver une automobile d'où sortit le Chinois Wou, serviteur favori du jeune comte de Penanscoët. Celui-ci leur annonça l'arrivée du maître pour le lendemain.

– Et n'en dites mot à personne, ajouta-t-il. M. le comte a été blessé par un ennemi acharné. Il vient ici pour se remettre et il ne faudrait pas que le criminel y connût sa présence.

– Nous n'ouvrirons pas la bouche là-dessus, déclarèrent les deux hommes.

Avec l'aide de Wou, ils firent rapidement les préparatifs nécessaires, assez peu compliqués d'ailleurs, car le château était tenu par eux en parfait état. Dans la soirée du lendemain, trois silencieuses voitures amenèrent Dougual, sa tante, le petit Armaël et leur suite : médecin, cuisinier, valets et servantes. Ils étaient partis de Lausanne l'avant-veille dans la nuit, pour

dépister les espions qu'Ivor entretenait autour de la villa, comme ils avaient pu s'en convaincre par la capture que Wou avait faite de l'un d'eux qui, sous la menace, avait dénoncé un de ses complices. Les deux hommes étaient gardés à vue dans la villa d'Ouchy où ne demeuraient plus que quelques serviteurs ; mais au cas où d'autres rôderaient encore aux alentours, Dougual avait fait prendre toutes les précautions pour que son départ pût passer inaperçu.

Il s'installa dans l'appartement qu'il avait occupé autrefois. Après deux jours de repos, le docteur Tsang l'autorisa à sortir un peu dans les jardins. Les forces revenaient vite, en ce jeune être plein de vitalité. Mais l'angoisse, la douloureuse impatience, la fureur de son impuissance à découvrir la retraite de sa bien-aimée et à châtier le criminel, entretenaient chez lui un état de nervosité qui inquiétait le médecin et M^{me} de Penanscoët.

Il alla s'asseoir dans le kiosque chinois où, le jour de la fête masquée, il avait rencontré la mystérieuse Hindoue pour laquelle, aussitôt, il

avait éprouvé un attrait jusqu'alors inconnu de lui. Il revécut leur lente promenade à travers les groupes des hôtes intrigués, la brève petite scène dans le salon aux parois de laque, aux tentures de soie jaune brodée d'argent... le masque enlevé par lui, la vue de l'admirable visage, l'indignation de Gwen, sa fuite à travers les jardins... Gwen, la jeune fille à l'âme ardente, qui avait hérité de la race paternelle le goût de l'aventure, Gwen, la très aimée, dont il ignorait le sort.

Un des jours suivants, Dougual se rendit au pavillon, imitation de temple hindou, qui s'élevait au bord du petit lac fleuri de nénuphars. Il s'étendit sur le divan, parmi les coussins brochés d'or et de soie pourpre. Les yeux mi-clos, il se laissait emporter vers le passé ; il revoyait chacun de ses séjours ici, dans ce Kermazenc dont il aimait l'étrange mélancolie, le charme singulier, cet antique domaine, autrefois repaire de pirates qui, au long des siècles, s'étaient mués en sujets – fort peu soumis – des ducs de Bretagne et avaient apaisé leur héréditaire passion de l'aventure dans de lointains voyages aux pays alors mystérieux, d'où ils avaient rapporté de fabuleuses richesses.

Il l'avait aussi dans l'âme, cette passion – et Gwen de même, Gwen, une vraie Dourzen, celle-là, physiquement aussi bien que moralement. Ce n'était pas comme ce pitoyable Hervé, descendant déchu de la noble race au sang violent, au cœur impétueux.

M^{lle} Herminie, par exemple, pouvait revendiquer quelques-uns des défauts et qualités de la race. L'esprit d'aventure, en tout cas, la possédait fortement. Toute sa vie, jusqu'à ces dernières années, elle avait voyagé aux quatre coins du monde. Sous ce rapport, elle était digne du nom de Dourzen.

Dougual, par la pensée, revoyait le laid visage, la grande bouche spirituelle, les yeux pélillants de vie. Cette femme avait été la seule qui eût témoigné de l'intérêt, de la bienveillance pour l'orpheline. Parfois, elle avait agi de façon inconsidérée, dangereuse, comme pour cette aventure de la fête masquée qui aurait pu si mal tourner. Mais il était certain qu'elle n'y avait mis aucune malice et avait suivi là seulement la pente de son caractère trop imaginaire. En fait, Dougual

se disait que, sans son imprudence, il n'aurait sans doute pas connu Gwen. Et de cela, il lui gardait une vive reconnaissance.

« Je voudrais la revoir, parler avec elle de ma Gwen, songea-t-il. Elle ignore mon affreux malheur... Mais je ne puis me rendre chez elle. Il faudrait qu'elle vînt ici en secret. »

Dans la soirée du lendemain, tandis que M^{lle} Herminie lisait près du beau feu de bois allumé par Macha, car ce début d'octobre était assez frais, on frappa doucement à la porte du logis. La femme de chambre alla ouvrir et se trouva en face d'un homme jeune, de type chinois, qui lui présenta une lettre en disant dans le français le plus correct :

– Voulez-vous remettre ceci à M^{lle} Herminie Dourzen ? J'attends la réponse.

La vieille demoiselle, aussitôt fort intriguée, décacheta rapidement l'enveloppe d'épais vélin satiné et en sortit une carte où elle lut ces mots :

« Je suis à Kermazenc, ma cousine, et

voudrais m'entretenir avec vous. Mais il ne faut pas que l'on connaisse ma présence ici. Pourriez-vous venir un de ces jours au château ? Vous n'aurez qu'à vous présenter à la grille et les gardiens, prévenus, vous feront entrer. Donnez, s'il vous plaît, la réponse à mon fidèle Wou.

« Votre respectueusement dévoué.

« DOUGUAL DE PENANSCOËT. »

– Dougual de Penanscoët !

M^{lle} Herminie prononçait ce nom avec la plus vive surprise.

– ... Comment, il est à Kermazenc ? Mais il ne me parle pas de Gwen. Qu'y a-t-il donc encore ? Tenez, lisez, Macha. Puis vous direz à ce Chinois que j'irai demain, vers cinq heures. Ce sera déjà le crépuscule et il y aura encore moins de risque que je rencontre quelqu'un à cette heure par là, où d'ailleurs on ne passe guère.

Quand Macha revint, après avoir porté la réponse à Wou, sa maîtresse lui demanda :

– Eh bien ! qu'en dites-vous ?

La femme de chambre secoua la tête.

– J’ai peur qu’il ne soit arrivé quelque chose à M^{me} Gwen, mademoiselle ! J’ai demandé à ce Chinois : « Est-ce que la jeune comtesse est aussi à Kermazenc ? » Et il m’a répondu : « Non. »

– Bizarre ! Bizarre ! Et inquiétant, en effet. Pourquoi tout ce mystère ? Et la présence de ce Willy à Ti-Carrec, par là-dessus ? Qu’est-ce que toute cette manigance ? Cela ne me dit rien qui vaille pour Gwen, Macha !

– À moi non plus, avoua la femme de chambre.

– Enfin, nous saurons demain ! conclut M^{lle} Herminie.

XIV

Le ciel avait été sombre toute la journée et il faisait déjà presque nuit quand M^{lle} Dourzen, le lendemain, s'engagea sous l'épaisse voûte de l'avenue, formée d'arbres centenaires, qui précédait le château de Kermazenc. À la grille, l'un des gardiens l'attendait et l'introduisit aussitôt. Dans le grand vestibule décoré d'anciennes tapisseries, Wou vint au-devant d'elle et, par l'escalier de granit d'une majestueuse beauté, la conduisit à l'appartement de son maître.

Quand elle entra dans le salon, Dougual se leva et s'avança, les mains tendues.

– Je suis heureux de vous voir, ma cousine. Oui, dans ma terrible angoisse, ce me sera un apaisement passager de parler avec vous d'elle, ma bien-aimée Gwen...

– Mais qu'y a-t-il ? s'écria la vieille

demoiselle. Qu'est-il arrivé ? Où est Gwen ?

Elle remarquait aussitôt le visage amaigri et altéré de Dougual, le cerne profond de ses yeux.

– Ah ! si je le savais, où elle est ! dit-il sourdement.

– Comment, si vous saviez ?

– Asseyez-vous, ma cousine. Je vais vous raconter tout.

Elle prit place sur un siège qu'il lui avançait. Dougual sonna, donna un ordre à Wou, puis s'assit près de M^{lle} Herminie.

– J'ai fait dire à ma tante, M^{me} de Penanscoët, la princesse Nouhourmal, que vous étiez ici, car je désire vous présenter l'une à l'autre... Maintenant, écoutez cette terrible histoire.

Et il commença de narrer les faits qui s'étaient passés depuis quelques semaines.

M^{lle} Herminie lui prêtait une attention ardente. Elle se trouvait là en plein drame, et le vieux sang des Douzen bouillonnait en elle. Puis il y avait des idées qui montaient, montaient dans son cerveau...

Comme Dougual arrivait à la fin de son douloureux récit, M^{me} de Penanscoët entra. Elle vint à M^{lle} Herminie et lui tendit la main.

– Je sais que vous avez été une amie, un soutien pour Gwen, et cela suffit pour que je vous donne toute ma sympathie, dit-elle avec cette grâce un peu hautaine qui s’alliait si bien à sa beauté fière.

– J’ai fait pour elle ce que j’ai pu, la pauvre enfant. Elle avait une si triste existence, avec cette Blanche, aussi vaniteuse qu’un paon dont elle a tout juste l’intelligence... Mais parlons de Gwen, s’il vous plaît. Dougual vient de me dire ce qui s’est passé... Ainsi, vous n’avez aucun indice ?

– Aucun encore, répondit le jeune comte. Comme je vous l’ai appris, Ajamil surveille les démarches d’Ivor. Mais, jusqu’ici, il n’a pu rien découvrir se rapportant à Gwen. Non plus, il ne lui a été possible de retrouver la trace de Willy.

– Oh ! Willy, moi, je peux vous dire où vous le trouverez !

Dougual bondit.

– Vous pouvez !... Vous savez ?

– Mais oui... Je l'ai découvert, tout à fait par hasard d'ailleurs.

– Où ?... Où est-il ?

– Tout simplement à Ti-Carrec.

– À Ti-Carrec ?... Serait-ce possible ? Dans la maison de Gwen ?

– Parfaitement. Je l'ai vu entrer là, il y a une huitaine de jours, comme chez lui.

– C'est inouï ! Mais qu'y ferait-il ?

– Ce sont les Dourzen... ou plus exactement c'est Blanche qui a dû lui louer la maison. Il y a là, comme domestiques, un boy chinois et une femme très brune, de type asiatique.

– Mais que peut-il faire dans cette maison ? Pourquoi ?...

Et, s'interrompant brusquement, Dougual demeura un moment sans parole, les traits tendus, les yeux étincelants. Puis il dit lentement, regardant tour à tour M^{me} de Penanscoët et M^{lle}

Herminie :

– Ne pensez-vous pas qu'ils pourraient tenir Gwen cachée là ?

– Je le pense, en effet, dit M^{lle} Herminie.

Et Nouhourmal inclina la tête pour indiquer qu'elle aussi partageait cette croyance.

– Oh ! ce serait trop fort, si elle était là, tout près de moi !

Dougual fit quelques pas, nerveusement, dans la grande salle qu'éclairaient discrètement des candélabres de bronze. M^{me} de Penanscoët songeait, les yeux mi-clos. M^{lle} Herminie fit observer :

– Les Hervé Dourzen seraient donc de connivence avec eux pour la tenir prisonnière.

Dougual s'arrêta en face d'elle.

– Sans doute. Ils la traitent en coupable, ma pauvre Gwen, alors que c'est moi seul... Oh ! je ne le regrette pas ! Si c'était à refaire, je recommencerais, pour l'enlever à ces Dourzen, êtres lâches et mauvais qui n'ont su que la faire souffrir !

– Oui... mais au point de vue légal, vous êtes dans votre tort. Et c'est bien là que se trouve la difficulté – une des difficultés, veux-je dire – pour agir contre ce maudit Ivor.

Dougal eut une sorte de rire sarcastique.

– Ah ! quant à cela, je ne m'en embarrasse guère ! S'ils veulent mettre des obstacles à la régularisation de notre mariage, au point de vue civil, j'emmènerai ma femme à l'étranger, voilà tout. Mais ce qui est autrement embarrassant, autrement grave, c'est de savoir comment m'y prendre, d'abord pour savoir si Gwen est réellement à Ti-Carrec, et ensuite pour la soustraire à ses geôliers. Car s'ils s'aperçoivent que nous avons découvert le lieu où ils la cachent, il y aurait danger pour sa vie.

M^{lle} Herminie hocha la tête.

– Ce sera difficile, en effet. La maison paraît bien gardée par ce Chinois et cette femme... Peut-être la laisse-t-on sortir à certaines heures, sous la surveillance de l'un d'eux. Mais il faudrait savoir... Et, sur cette lande, il est difficile de se cacher.

– J’enverrai Wou faire une reconnaissance à la nuit. Il est nyctalope et sait admirablement se glisser, circuler sans le moindre bruit.

Le jeune comte de Penanscoët semblait avoir recouvré toute sa vitalité, toute son énergie, devant l’espoir qui s’offrait à lui. Il voulut que M^{lle} Herminie demeurât encore et qu’elle prît le thé avec sa tante et lui. Quand Wou vint le servir, il remit à son maître une lettre que l’un des gardiens venait de rapporter de la ville voisine, où le courrier était adressé poste restante. Elle était d’Ajamil. L’Hindou écrivait :

« Hier soir, j’ai enfin repéré Willy. S’il avait échappé jusqu’ici à mon attention, c’est qu’il se grime de façon remarquable. Mais, ayant eu l’occasion de le voir de plus près, je suis enfin fixé. Il s’est rencontré dans un bar de Montmartre avec M. de Penanscoët. Tous deux ont eu un court entretien, dont je n’ai pu saisir que les derniers mots : « J’irai faire un tour là-bas, un de ces jours. À bientôt. » Je continue à surveiller le père et je tâcherai de le suivre à ce « là-bas », où

il doit, semble-t-il, retrouver Willy. »

– « Là-bas », cela signifie sans doute Ti-Carrec ? dit Nouhourmal.

– Je le suppose... Ainsi, Willy serait peut-être encore à Paris ? Voilà le moment d'aller faire une reconnaissance. Cette nuit, Wou ira à Ti-Carrec.

Il ajouta d'une voix qu'assourdissait l'émotion :

– Que ne puis-je y aller moi-même ! Mais la nuit sera très sombre – il faut d'ailleurs qu'elle le soit – et seul mon fidèle Chinois pourra se conduire dans ces ténèbres.

– Mais connaîtra-t-il suffisamment le chemin ? demanda M^{lle} Herminie.

– Oh ! il se retrouve partout ! Il a un flair incroyable... Mais que les heures vont me paraître interminables, dans l'attente de ce qu'il pourra découvrir !

Il tombait une pluie fine, quand Wou

s'engagea à travers la lande. Il allait de son pas glissant, régulier, dans la nuit qui couvrait tout autour de lui. En sortant d'un repli de terrain, il aperçut la vieille maison. Un rai de lumière paraissait à une fenêtre du rez-de-chaussée. Un chien aboya. Wou s'arrêta un moment, puis, au lieu d'approcher, fit un détour, afin d'aborder la maison par derrière, du côté où elle regardait la mer.

Là, c'était à une fenêtre du premier étage que l'on voyait un mince filet de lumière entre les interstices des volets pleins. Wou s'avança à pas veloutés vers la petite porte basse dont il connaissait bien l'existence, puisqu'il était un des deux hommes qui avaient naguère, d'après les ordres de Dougual, enlevé Gwen Dourzen au moment où elle sortait de Ti-Carrec. Il posa lentement sa main sur le bouton. Mais celui-ci ne tourna pas. La porte était fermée à l'intérieur.

Wou réfléchit un instant. Puis il se recula, chercha un moment à terre et ramassa une pierre. Alors, prenant du champ, il la lança contre le volet. Une seconde fois, il refit le même geste.

Puis il attendit...

Gwen, dans sa chambre, achevait de natter ses cheveux pour la nuit. Au premier choc contre le bois, elle tressaillit, prêta l'oreille. Au second, elle s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit, écarta le volet...

La nuit était trop sombre pour qu'elle aperçût Wou. Mais lui la voyait, éclairée par la lampe posée sur une table, au milieu de la chambre. Se rapprochant d'un bond, il dit à mi-voix :

– Madame la comtesse, c'est moi, Wou !

Elle eut un grand battement de cœur et elle étouffa un cri de joie. Wou ! Elle allait savoir, enfin !

Et comme elle allait parler, s'informer de Dougual, de l'enfant, la porte de la chambre s'ouvrit. En se détournant, elle vit sur le seuil Mevada.

Mevada, l'odieuse geôlière qui épiait toutes ses démarches. Elle avait des yeux auxquels rien n'échappait, une ouïe d'une extraordinaire finesse. Sans doute avait-elle entendu le bruit de

la fenêtre, des volets qu'on ouvrait et, le jugeant suspect parce qu'insusité à cette heure et en cette saison, elle venait surprendre sa prisonnière, la porte n'ayant pas de clef et ayant été démunie de son verrou.

– Qu'y a-t-il, mademoiselle ? demanda la voix douceuse. Êtes-vous souffrante ? Pourquoi cette fenêtre ouverte ?

– J'ai la migraine, dit Gwen, s'efforçant de dominer son émoi pour parler froidement.

– Ce n'est pas en faisant entrer cet air humide que vous y remédieriez. Rien n'est plus mauvais...

Tout en parlant, la métisse allait vers la fenêtre. Écartant doucement Gwen, elle se pencha, scruta les ténèbres... Mais Wou, d'un bond, s'était écarté suffisamment pour qu'elle ne pût l'apercevoir dans la nuit.

Gwen, le cœur serré par l'angoisse et la colère, se reculait un peu. Elle dit, en se maîtrisant pour affecter un ton de mépris ironique :

– Que vous prend-il ? Ne m'est-il plus permis, maintenant, d'ouvrir ma fenêtre ?

– Pas à cette heure, ce n'est pas prudent.

– Pourquoi ? Craignez-vous que l'on vienne m'enlever ?

Une sorte de rire nerveux passait entre les lèvres de Gwen.

Mevada, attirant à elle les volets, les ferma soigneusement, et, après eux, la fenêtre. Puis elle se tourna vers la jeune femme et répondit avec la même douceur presque féline :

– Nous savons bien que vous ne vous laisseriez pas faire, car vous craindriez que cela coûte trop cher à un être que vous aimez.

Sur ces mots, elle sortit. Gwen demeura debout au milieu de la pièce, toute pâle, frissonnante, et songeant désespérément : « Wou est là, si près... et je ne puis l'appeler, lui parler... savoir !... Oh ! savoir si ces misérables ne m'ont pas menti ! »

Mais il fallait refréner ce violent désir de courir à la fenêtre, de l'ouvrir à nouveau, car, certainement, la métisse était derrière la porte, aux écoutes, et elle y resterait infatigablement,

peut-être toute la nuit. Pendant ce temps, Wou, après une attente plus ou moins longue, s'en irait sans avoir pu lui parler, sans avoir pu lui dire...

Mais qui l'envoyait ? Qui ?... Était-ce Dougual, vivant, quoi qu'en eussent dit les criminels ?

Oui, ce devait être lui !... Et peut-être... peut-être était-il à Kermazenc ?

Oh ! cette ignorance, cette incertitude, quel supplice !

Gwen se tordait les mains, en luttant contre la tentation de courir à la fenêtre. Maintenant que Mevada était alertée, ce soir, il n'y avait plus rien à faire. Mais Wou savait à présent qu'elle était là... Wou et son maître, car de plus en plus l'espoir pénétrait l'âme de la jeune femme. Ils trouveraient tous deux le moyen de la sauver, en dépit de ses geôliers.

Elle s'abattit sur le prie-Dieu, brisée, le corps secoué de frissons. Elle ressentait tout à coup un malaise dont elle avait souffert à plusieurs reprises, hier et aujourd'hui. Un voile s'étendait

devant ses yeux et sa langue trop sèche semblait s'attacher au palais.

« Qu'ai-je donc ? songea-t-elle. Pourvu que je ne tombe pas malade ! »

Elle essaya de prier. Mais d'étranges hallucinations se présentaient à sa pensée. L'une d'elles lui montra sa mère, agenouillée sur ce même prie-Dieu, comme elle l'avait vue si souvent... et puis elle la revit morte, étendue sur ce lit qui était là, tout près... morte... empoisonnée par Ivor de Penanscoët.

Empoisonnée...

Le mot s'incrustait dans le cerveau en désarroi. Pendant quelques secondes, Gwen, saisie d'horreur, le contempla, écrit, lui semblait-il, en lettres fulgurantes devant elle. Puis elle se redressa d'un pénible effort et joignit les mains en balbutiant :

« Ah ! sauvez-moi, mon Dieu, mon Dieu !
Sauvez-moi de ces monstres ! »

XV

Dans la matinée du lendemain, Macha trouva sous la porte d'entrée du logis de M^{lle} Dourzen un billet qu'elle porta à sa maîtresse. Wou, comme c'était chose convenue pour le cas où Dougual aurait à correspondre avec la vieille demoiselle, l'avait apporté avant l'aube en passant par le parc de Kermazenc et le jardin de Coatbez.

« Il faut que je vous parle le plus tôt possible, ma chère cousine, écrivait Dougual. Gwen est bien à Ti-Carrec, mais Wou n'a pu communiquer avec elle. Venez ce matin à Kermazenc, puisqu'il m'est impossible de me rendre près de vous. »

Bien vite, la vieille demoiselle s'habilla et partit. Au château, elle fut aussitôt introduite en présence de Dougual et de sa tante. Le jeune comte lui raconta l'expédition nocturne de Wou et comment, à l'instant où Gwen allait lui parler, quelqu'un était entré dans la chambre – une

femme, comme il avait pu le constater quand elle s'était penchée avant de clore les volets.

– ... Vous voyez qu'elle est bien gardée. J'avais pensé d'abord à me rendre là-bas, à l'enlever de force, avec le concours de mes serviteurs. Mais ce serait lui faire courir un trop grand risque, surtout si Willy est là. Il peut la tuer avant que nous arrivions jusqu'à elle.

– Évidemment... Mais que faire ?

– Hier, j'ai interrogé les deux hommes qui sont les gardiens de Kermazenc, au sujet des habitants de Ti-Carrec. Ils n'en connaissent rien, sinon qu'un jour, en passant non loin de la maison, l'un d'eux a aperçu, m'a-t-il dit, une jeune dame assise sur la lande, à quelques pas du logis – une jeune dame très belle, aux cheveux tout dorés, qui avait l'air bien triste.

– Mais ne connaissent-ils pas Gwen ?

– Non, car pendant le temps qu'elle a habité Kermazenc, elle était toujours voilée dès qu'elle sortait des appartements et portait le costume des femmes de Pavala... Ainsi donc, on la laisse sortir

à proximité de la maison. Sans doute la tiennent-ils par quelque horrible menace, les misérables ! Il faudrait que quelqu'un pût l'approcher, échanger quelques mots avec elle. Et j'ai songé à vous, ma cousine. Vous m'avez dit que les Dourzen n'avaient jamais soupçonné vos rapports avec Gwen ?

– Jamais, j'en suis sûre.

– De notre côté, ni elle ni moi n'en avons jamais dit mot à personne, sauf, naturellement, à ma tante. Vous n'êtes donc pas suspecte à Ivor et à ses gens. Si vous alliez vous promener par là et que vous aperceviez de loin Gwen assise au-dehors, vous pourriez vous approcher, lui parler, savoir en quelques mots ce qui l'empêche de fuir... et l'emmener avec vous, n'importe quelle menace qu'on ait pu lui faire, car il n'y a pire danger que d'être entre les mains de tels bandits !

– Mais elle doit être surveillée ?

– C'est probable. Il faudrait agir avec promptitude. Ne vous montrez pas de trop loin, contournez le pli de terrain où se trouve la maison, afin d'apparaître un peu inopinément...

Mais je vous parle comme si vous aviez accepté cette mission, un peu périlleuse, je l'avoue.

– Oh ! cela ne m'effraye pas et je serais heureuse d'aider à la délivrance de la pauvre Gwen. Mais il faut prévoir, autant que possible, les difficultés qui peuvent se présenter.

– C'est pourquoi Wou, armé d'un revolver, se cachera le plus près possible. Si vous avez besoin de son aide, il aura vite fait d'accourir... Ah ! si je n'étais retenu par ma blessure, c'est moi qui serais là ! Quelles heures torturantes je vais passer, pendant que vous serez là-bas !

– Mais rien ne dit que Gwen se trouvera dehors cet après-midi ?

– Il y a des chances, car le temps est doux et ensoleillé... Si elle n'y est pas, il faudra retourner demain, les jours suivants... tant qu'il faudra !

M^{me} de Penanscoët fit observer :

– Comme Wou s'est fait reconnaître d'elle hier soir, il y a lieu de penser qu'elle sera maintenant aux aguets, dans l'espoir d'une proche délivrance.

– C’est probable... Ma pauvre Gwen !... Savez-vous ce que je crains ?... ce qui est mon angoisse de tous les instants ?... C’est qu’ils la fassent mourir comme sa mère !

– Oh ! s’exclama M^{lle} Herminie. Non, ne vous faites pas ces imaginations, Dougual !

Nouhourmal ne dit rien. Mais un grand pli se formait sur son front, et les énigmatiques prunelles sombres devenaient plus sombres encore.

Vers deux heures, cet après-midi-là, Gwen descendit de sa chambre. Elle était pâle, frissonnante ; un persistant malaise demeurait en elle. Aujourd’hui, elle n’avait rien mangé. Mais pour que ses geôliers ne s’en aperçussent pas, elle avait caché sous le lit une partie des aliments apportés par Mevada.

Au bas de l’escalier, elle se heurta presque contre Willy.

– Ah ! bonjour, Gwen ! Me voilà de retour, avec tous les compliments de mon père pour

vous.

Elle détourna les yeux du regard d'ironie cruelle et se dirigea vers la porte, sans un mot.

– Vous allez prendre l'air ?

Il la suivit des yeux, puis se tourna vers Mevada, qui apparaissait au seuil de la salle.

– Comment va-t-elle ?

– Assez mal, il me semble. Mais elle ne me dit rien.

– Oui.

– Il faudra doubler la dose. M. de Penanscoët veut en terminer maintenant.

– Bien.

Et, sur ce mot, la métisse rentra dans la salle.

Gwen, contournant la maison, s'avança un peu sur la lande. Pendant un moment, elle s'arrêta, les yeux fixés sur l'Océan que berçait une houle légère. Elle était résolue à fuir, maintenant qu'elle savait sa vie menacée. En admettant que le petit Armaël fût entre les mains de ces hommes, il était destiné, de toute façon, à devenir

leur victime, car, certes, ils ne s'embarrasseraient pas de lui !... Et si Dougual était vivant, il fallait qu'elle tâchât de le rejoindre... Elle allait donc fuir, ou du moins essayer de le faire. Elle irait à Kermazenc et si Dougual n'y était pas, elle gagnerait par le parc le logis de M^{lle} Herminie, elle se mettrait sous sa protection.

Détournant son regard de la mer, Gwen le porta dans la direction vers laquelle, dans un instant, elle allait s'élancer, aussi vite que le lui permettraient ses forces malheureusement atteintes par les tourments de ces quelques semaines et par l'effet du poison. On la poursuivrait, sans doute... mais puisqu'elle était condamnée par ses geôliers à mourir ici, mieux valait courir la minime chance qui lui restait.

Elle tressaillit tout à coup... Une silhouette féminine se profilait sur la lande, à une centaine de mètres... une silhouette déjà aperçue quelques jours auparavant. Oui, c'était bien M^{lle} Herminie.

Elle avançait d'une allure flâneuse, avec toutes les apparences d'une paisible promeneuse. Gwen bondit, courut à elle...

– Sauvez-moi ! Vite, vite !

Elle lui prenait la main, l’entraînant en répétant :

– Vite, vite !

Mais la vieille demoiselle, tôt essoufflée, dut s’arrêter bientôt.

– Allez, allez ! dit-elle. Ne m’attendez pas !

À cet instant, un homme s’élançait sur la lande, venant de Ti-Carrec. Il tenait un revolver à la main et le dirigeait vers Gwen. Une détonation claqua dans le grand silence de la lande. Willy oscilla, puis s’abattit sur le sol.

Du repli de terrain où il s’abritait, Wou surgit, tenant l’arme dont il venait de si bien se servir. Il cria à Gwen :

– Allez, madame, allez ! S’il y en a d’autres, je les tiendrai en respect.

Prenant le bras de M^{lle} Herminie, Gwen s’éloigna, d’un pas moins hâtif cette fois, car tout danger immédiat semblait écarté, Willy étant hors de combat. Tout en marchant, sa voix haletante d’angoisse questionnait :

– Dougual ?

– Presque entièrement remis de sa blessure. Il vous attend au château.

– Armaël ?

– Bien portant.

– « Ils » prétendaient le tenir en leur pouvoir ?

– Non, non, grâce au Ciel !

Elles allaient à travers la lande, aussi vite qu'elles le pouvaient sans trop de fatigue. Gwen avait hâte de s'éloigner de Ti-Carrec... hâte surtout de revoir Dougual, d'échapper ainsi complètement à l'affreux cauchemar. Elles longèrent le chemin creux et, sur la route étroite où il débouchait, elles virent une voiture arrêtée, avec l'un des chauffeurs de Dougual au volant. La portière fut brusquement ouverte et Dougual descendit, s'élança vers sa femme.

– Gwen !

Il l'entraînait vers la voiture, l'y faisait monter. Puis il se tourna vers M^{lle} Herminie :

– Je vous demande pardon, ma cousine...

M^{lle} Herminie sourit :

– Oh ! ne vous excusez pas !... C'est très naturel que vous pensiez à elle d'abord.

– Montez, je vous en prie.

– Non, je préfère rentrer à pied. Demain, j'irai vous faire une petite visite. Pour le moment, il faut que nous nous remettions tous de ces émotions... Au revoir, Gwen !

Et, après un geste amical vers la jeune femme dont les lèvres pâles lui souriaient, M^{lle} Herminie s'éloigna, très satisfaite d'avoir participé à cette dramatique aventure, et non moins ravie de savoir Gwen en sûreté, réunie à son mari, à ce Dougual qui lui plaisait infiniment.

Une heure plus tard, Wou revenait au château. Ni Mevada ni le gardien n'avaient donné signe de vie. Voyant Willy à terre, ils avaient sans doute jugé plus prudent de ne pas s'exposer au revolver du Chinois.

– Tu as tué Willy ? demanda Dougual à son serviteur.

– Oui, seigneur, il est bien mort, je l’ai constaté.

– Il reste encore le pire des deux. Tant qu’il vivra, celui-là, nous serons en perpétuel danger.

Gwen, dans sa chambre, était étendue sur une chaise longue, avec son fils entre les bras. Près d’elle se tenait M^{me} de Penanscoët. D’après ses indications, Sanda préparait un remède destiné à atténuer les effets du poison absorbé par la jeune femme. Mais déjà Gwen déclarait se sentir presque guérie.

– Je vous ai, mes biens-aimés ! disait-elle en regardant tour à tour son mari et l’enfant. Ah ! j’ai tellement craint de ne plus jamais vous revoir !

À la fin de l’après-midi apparut M^{lle} Herminie. Après que Gwen l’eut remerciée chaleureusement, la vieille demoiselle déclara :

– Il faut maintenant aviser à vous mettre en sûreté.

– Comment, en sûreté ? Ne le suis-je pas ici ?

– Non, pas du tout. Qu’en pensez-vous,

Dougual ?

– Je suis de votre avis, ma cousine. Quand Ivor saura ce qui s'est passé, il aura aussitôt l'idée que je suis à Kermazenc et que c'est là que s'est réfugiée Gwen.

– Oui... Et alors, étant de connivence avec les Dourzen, il les fera marcher à son gré. On constatera que la pupille fugitive, autrefois enlevée par Dougual de Penanscoët, est retournée chez celui-ci. On l'obligera, légalement, à réintégrer le domicile du tuteur, et on inculpera de rapt de mineure ledit Dougual.

– Oh ! ce serait trop fort ! s'écria Gwen, toute soulevée d'indignation.

– Ne t'agite pas, ma chérie ! dit Dougual en lui prenant la main. Nous allons chercher et trouver un moyen d'empêcher cela.

– Il n'y en a qu'un, déclara M^{lle} Herminie. C'est qu'elle vienne dès ce soir chez moi, où elle se tiendra cachée le temps nécessaire pour que les Dourzen et Ivor la croient partie du pays.

– C'est parfait ! dit Dougual. Je vous la

confierai bien volontiers, ma cousine... N'est-ce pas, Gwen ?

– Mais toi ?... Mais Armaël ?

– Nous prendrons toutes les précautions nécessaires. Étant prévenus de la présence de l'ennemi, ce sera plus facile.

– Oh ! être encore séparée de vous !... À peine vous ai-je retrouvés !

– Je pourrai aller te voir parfois, à la nuit, par le parc.

– Non, j'aurais trop peur qu'il te guette, par là !

– Il n'y a pas de raison pour qu'il soupçonne ta retraite, dans la maison de ton tuteur. C'est vraiment là qu'il y aura le plus de sécurité pour toi.

À ce moment, Wou entra, annonçant qu'Ajamil venait d'arriver. Sur l'ordre de Dougual, l'Hindou fut aussitôt introduit. Répondant à une question de son maître, il déclara :

– M. de Penanscoët est parti ce matin de Paris,

dans une de ses voitures. J'en ai été informé heureusement à temps, et j'ai pu le suivre dans une voiture que je tenais prête à tout hasard. Ainsi, je suis arrivé au village de Lesmélenc. Là, il a laissé la voiture sous la garde d'un domestique, emmené par lui, et il s'est dirigé vers la lande.

– Il allait à Ti-Carrec, dit Dougual. Il va y trouver son fils mort... Et, aussitôt, il se doutera que je suis ici, que Gwen est venue m'y retrouver.

La jeune femme, très pâle, toute frissonnante, lui saisit les mains.

– Oh ! le sentir si près !... Dougual, prends garde !

– Ne crains rien, nous sommes maintenant trop avertis pour qu'il puisse nous prendre par trahison. Mais il importe que tu ne restes plus ici, car il va sans tarder mettre les Dourzen en avant. Il faut donc, plus que jamais, accepter l'hospitalité de ta cousine, et dès ce soir.

– Je rentre à l'instant pour prévenir Macha

afin qu'elle prépare sa chambre, ajouta M^{lle} Herminie. Et quand il vous plaira de venir partager sa prison, Dougual, vous pourrez y demeurer tant que vous le voudrez.

– Vous êtes la meilleure des parentes, répondit-il en s'inclinant pour lui baiser la main. Mais je veux espérer que, bientôt, nous en aurons terminé avec tout ce mystère, toutes ces angoisses.

– Que le Ciel t'entende ! dit Gwen avec ferveur.

XVI

Il était à peine huit heures quand, le lendemain matin, Ivor de Penanscoët sonna à la porte de Coatbez. Au domestique qui vint ouvrir, il tendit une enveloppe en disant :

– Remettez ceci à M^{me} Dourzen et dites-lui que je l’attends au salon.

Là-dessus, il entra en écartant le serviteur, quelque peu ébahi de ce sans-gêne.

M^{me} Dourzen était dans la cuisine, préparant le petit déjeuner, car sa cuisinière était partie la veille. L’enveloppe décachetée, elle lut ces mots :

« Il faut que je vous parle tout de suite. Gwen s’est enfuie, mais nous pouvons la surprendre au nid, c’est-à-dire à Kermazenc où Dougual doit se trouver aussi. Mais il convient d’agir vite. »

– Ah ! bien, par exemple ! murmura M^{me} Dourzen.

Mais, voyant le regard furieux du domestique, elle se tut et glissa le billet dans la poche de sa robe d'intérieur.

– Dites à ce monsieur que je viens dans cinq minutes, ordonna-t-elle.

Et elle alla s'habiller un peu moins sommairement. Puis elle descendit et entra dans le salon qu'arpentait Ivor.

– Qu'y a-t-il ?... Elle s'est enfuie, dites-vous ? s'écria-t-elle, la porte à peine refermée.

Ivor s'était arrêté, lui faisant face.

– Oui... Et Willy a été tué.

– Comment ?... Comment ? Tué par elle ?

– Non, par un des serviteurs de Dougual. Mevada, qui a eu l'occasion de le voir naguère, l'a reconnu.

– Comment a-t-on découvert ?...

– Je ne sais encore... Il y avait aussi une femme, inconnue de Mevada, et qui était déjà venue quelques jours auparavant s'informer qui habitait cette maison. Une personne âgée, un peu

contrefaite. Je me demande qui ce peut être...

M^{me} Dourzen était si éloignée de supposer des rapports quelconques entre M^{lle} Herminie et Gwen que cette description n'attira pas son attention de ce côté.

– Mais comment cela s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Brièvement, Ivor lui fit le récit qu'il tenait de Mevada. Puis il ajouta :

– Je ne doute pas que Dougual soit à Kermazenc et que Gwen se soit réfugiée là.

– Dougual à Kermazenc ? Je n'en ai pas entendu parler !

– Il se sera arrangé pour y demeurer en secret. Voici donc ce qu'il faut faire : je vais aller à la gendarmerie pour faire connaître l'assassinat de Willy, et Hervé, qui m'accompagnera, requerra l'aide des représentants de la justice pour aller à Kermazenc chercher la pupille coupable, qu'ils ramèneront ici. Après quoi, il déposera une plainte contre le ravisseur.

– Ah ! quelle affaire !... quelle affaire ! Et

vous paraissiez tellement sûr qu'elle ne chercherait pas à fuir, à cause de l'enfant que vous aviez en votre pouvoir !

– Non, malheureusement, je n'ai pu parvenir à l'avoir ! dit Ivor d'un air sombre. Peut-être l'a-t-elle su... je me demande comment, par exemple ! Ou bien simplement a-t-elle risqué, malgré tout...

Il pensait :

« Elle s'est peut-être aperçue qu'on l'empoisonnait... J'aurais dû lui faire donner la forte dose tout de suite. Mais je voulais qu'elle souffrît plus longtemps, pour raffiner ma vengeance. »

Il reprit :

– Il faut faire vite, pendant qu'ils sont à Kermazenc. Allez avertir Hervé. J'ai ma voiture près d'ici et je l'emmènerai.

Hervé Durzen était dans le jardin, occupé à soigner ses chrysanthèmes. Ahuri par les explications de sa femme, il se laissa entraîner vers sa chambre, s'habilla machinalement, suivit Ivor sans avoir compris ce qu'on attendait de lui.

M. de Penanscoët, s'en rendant compte, lui répéta plus clairement ce qu'avait bafouillé Blanche, une fois qu'ils furent en voiture.

Hervé ne put retenir une grimace.

– Vous croyez que j'ai le droit ?

– Comment, si vous avez le droit ? Quelle question ! Le droit et le devoir, mon cher !

– Mais nous ne sommes pas sûrs du tout qu'elle soit à Kermazenc !

– C'est précisément ce que nous voulons savoir. Vous, vous accusez votre pupille de s'être fait enlever par Dougual ; moi, j'affirme que mon fils a bien, en effet, commis ce rapt. Nous sommes ainsi suffisamment armés contre les coupables.

M. Dourzen ne semblait pas très convaincu.

Mais il se sentait fort petit garçon devant ce Penanscoët, dont le regard lui donnait un secret malaise, et il se rendait compte qu'il n'oserait jamais lui résister.

Une heure plus tard, deux gendarmes se présentaient au château de Kermazenc. Ils furent

introduits aussitôt en présence de Dougual. L'un d'eux, le brigadier, déclara :

– Je viens, monsieur, à la requête de M. Dourzen, chercher sa pupille, M^{lle} Gwen Dourzen, qu'il dit se trouver ici.

– Il n'y a pas de demoiselle Dourzen sous mon toit, répondit froidement Dougual.

– Cependant, M. Dourzen vous accuse d'avoir enlevé cette jeune fille, l'année dernière, et votre père, M. le comte Ivor de Penanscoët, se déclare prêt à porter témoignage de ce rapt.

– Ivor de Penanscoët n'est pas mon père, mais mon oncle... Et il peut porter tous les témoignages du monde sans que je m'en soucie. Quant à vous, gendarmes, rendez-vous compte que je ne cache ici nulle pupille fugitive. Mes serviteurs vont vous conduire partout en cette demeure.

– N'avez-vous point, parmi eux, un Chinois du nom de Wou ?

– Il n'y a dans Kermazenc personne de ce nom.

Dougal, en répondant ainsi, disait la stricte vérité ; car, pressentant que Wou avait été reconnu, il l'avait envoyé, lui aussi, sous le toit hospitalier de M^{lle} Herminie.

Les gendarmes, après une perquisition en règle que leur avaient facilitée avec la plus grande complaisance les gardiens du château, se retirèrent sans avoir rien trouvé. Ils allèrent rendre compte de ce résultat négatif à Hervé Dourzen, chez qui attendait Ivor. Celui-ci, après leur départ, laissa paraître quelque chose de sa fureur.

– Où a-t-il bien pu les cacher ? Les aurait-il fait partir aussitôt ?

– Probablement, dit Blanche, qui semblait fort déçue. c'est une affaire manquée.

– Pour le moment, oui, peut-être... Mais je reste à Ti-Carrec pour surveiller, autant que possible, les mouvements de l'ennemi.

Devant la lueur sinistre qui passait dans le regard d'Ivor et en entendant ce mot d'« ennemi » appliqué à celui qu'elle croyait

encore son fils, M^{me} Dourzen eut ce même petit frisson, ce même malaise qu'elle avait éprouvé un jour en présence de Willy.

Quand Ivor de Penanscoët eut pris congé et qu'elle se retrouva seule avec son mari, elle dit avec un rire forcé :

– En voilà des histoires, à cause de cette Gwen ! Après tout, j'aimerais surtout qu'elle ne fût pas retrouvée, car cela ferait du bruit, nous amènerait des ennuis... Et au moment du mariage de Rose, ce serait doublement ennuyeux.

– Alors, mieux aurait valu ne pas faire cette démarche, fit observer judicieusement Hervé, dont un pli soucieux barrait le front. Tu aurais pu réfléchir à cela avant, Blanche, au lieu de t'emballer sur les racontars de...

– Quoi ? quoi ? Des racontars ? dit aigrement M^{me} Dourzen, aussitôt redressée devant les reproches. C'est la vérité, malheureusement ! Et je ne serais tout de même pas fâchée que cette Gwen fût punie comme elle le mérite.

– Si elle le mérite.

– Comment, si elle le mérite ?

Blanche toisait superbement son époux. Mais Hervé, en veine de courage, riposta :

– Je ne me fie pas trop à cet Ivor !

– Comment, tu ne te fies pas ? Que veux-tu dire par là ?

– Eh bien ! qu’il a par moments une physionomie que je n’aime pas.

Cette impression concordait trop avec celle ressentie par elle-même pour ne pas retenir l’attention de Blanche. Mais elle ne voulut pas en avoir l’air et déclara :

– Ce sont des idées, tout simplement, mon cher.

– Des idées... des idées... Au fond, c’est bizarre, toute cette affaire de Ti-Carrec. Je regrette que nous nous en soyons mêlés...

– Oui, oui, tout ce qui dérange ta tranquillité, ça te gêne ! Moi, après tout, je m’en moque de cette Gwen ! Que M. de Penanscoët se débrouille comme il voudra avec son fils, je ne m’en occupe plus !

Mais M^{me} Dourzen ne devait pas en avoir fini avec cette affaire. Le bruit courait maintenant dans le pays qu'un crime avait été commis à Ti-Carrec, où la pupille de M. Dourzen, disparue mystérieusement l'année précédente, habitait depuis quelques semaines et d'où elle s'était enfuie pour se réfugier à Kermazenc. On disait aussi que c'était Dougual de Penanscoët qui l'avait enlevée et que la gendarmerie, sur la requête du tuteur, avait perquisitionné au château pour la retrouver, sans résultat d'ailleurs.

M^{lle} Herminie, la première, en parla à M^{me} Dourzen. Sur la demande de Dougual, qui craignait que Mevada ou le boy ne la reconnussent, s'ils la rencontraient, elle ne quittait pas son logis. Mais, par Macha, elle se tenait au courant de ce qui se disait. Un après-midi, rencontrant Blanche dans le jardin, elle l'apostropha en ces termes :

– Eh bien ! ma chère, qu'est-ce que ces histoires que l'on raconte, au sujet de la pupille d'Hervé ? Je pense qu'il n'y a pas là un mot de

vrai ?

– Comment ? Mais tout est vrai, naturellement !

– Alors, permettez-moi de vous dire qu’il est assez étrange de votre part, au moment où vous mariez votre fille, de chercher ainsi un scandale.

Blanche rougit de colère.

– Comment, moi, je cherche un scandale ?

– Évidemment. En admettant que la jeune Gwen fût coupable, – ce qui n’est sans doute pas prouvé, – mieux valait faire le silence. Mais non, vous montez tout le grand jeu ! Ça, c’est une gaffe, ma bonne, une belle petite gaffe.

Ce jugement s’accordait avec les regrets de Blanche. Mais elle n’eût pour rien au monde voulu le reconnaître devant cette odieuse Herminie, dont les yeux narquois la dévisageaient.

– Chacun son idée ! dit-elle d’un air rogue. Moi, je crois ce que m’a appris Ivor de Penanscoët, qui doit être au courant mieux que personne, puisque c’est son fils qui a fait enlever

Gwen.

– Avec le consentement de celle-ci ?

– Il dit que oui.

– Il dit... Il dit... Il n'en sait peut-être pas plus que vous. On n'attaque pas ainsi la réputation des gens sans preuves, Blanche. Dougual de Penanscoët peut avoir fait enlever Gwen malgré elle.

Blanche ricana.

– Oui, oui... Et puis aussi, il l'a peut-être épousée devant un prêtre, comme elle le prétend ?

– Ah ? elle prétend cela ? Eh bien ! il est possible qu'elle dise la vérité, après tout !

– Vous me faites rire ! Un homme comme Dougual épousant cette petite !

– En tout cas, ce serait une bonne version à répandre, pour que notre nom ne souffre pas de dommages de cette histoire. Réfléchissez-y, Blanche.

Et M^{lle} Herminie rentra chez elle, satisfaite

d'avoir jeté cette semence qu'elle espérait voir germer.

De fait, Blanche, en dépit de sa courte intelligence, se rendait compte que la vieille demoiselle avait raison. Et quand, ce même jour, son futur gendre lui demanda ce qu'il y avait de vrai dans ce qu'on racontait, elle répondit :

– Fort peu de chose, mon cher ami, pour ce qui a rapport à la pupille de mon mari. Dougual de Penanscoët, la trouvant à son goût, a eu le tort de la faire enlever l'année dernière. Mais il l'a épousée religieusement.

– On dit cependant que M. Dourzen l'a fait rechercher par la gendarmerie, à Kermazenc ?

– Non, non, il s'agit d'une tout autre affaire. Nous avons loué une maison, propriété de cette jeune fille, à un parent du comte Ivor de Penanscoët. Or, ce parent a été victime d'un assassinat et ses domestiques prétendent que le meurtrier est un serviteur de Dougual. Au reste, cela n'est point prouvé et les gendarmes n'ont rien découvert.

Cette version se répandit dans le pays et vint aux oreilles de M^{lle} Herminie. Elle dit à Dougual et à Gwen :

– Maintenant, les Dourzen ne vous mettront plus de bâtons dans les roues pour la régularisation civile de votre mariage. Ils s’y prêteront plutôt, au contraire.

– J’irai voir M. Dourzen ces jours-ci, dit Dougual. Mais ce qui me préoccupe surtout, c’est de savoir cet odieux Ivor embusqué à Ti-Carrec.

– M. Dourzen doit pouvoir le faire partir. D’après ce que j’ai compris, il n’y a pas eu de location.

– Il le pourrait... mais l’osera-t-il ? L’autre s’incrusterà là, tant que nous serons ici, pour nous guetter, nous menacer. Et quand nous partirons, il nous suivra.

Voyant que Gwen frissonnait, Dougual l’attira contre lui en disant :

– Ne crains rien, mon amour, tu es bien gardée !

– C’est pour toi que j’ai peur ! Pour toi et pour

notre petit Armaël.

– J’ai pris toutes les précautions nécessaires. Mais nous ne pouvons vivre indéfiniment ainsi. J’ai donné des ordres afin qu’un avion vienne nous prendre la semaine prochaine. Nous retournerons à Pavala où nous serons plus en sûreté.

– Mais s’il y vient aussi ?

– Je le souhaite, car alors, cette fois, je ne le manquerai pas. Là-bas, je suis le maître, j’établirai un système de surveillance tellement serré qu’il ne pourra passer à travers les mailles.

Et, se tournant vers M^{lle} Herminie, Dougual ajouta :

– Nous ferez-vous le grand plaisir de nous accompagner, ma cousine ?

– Ne me tentez pas trop ! répondit-elle en riant. Un retour de mon esprit voyageur ne serait pas impossible.

Gwen dit joyeusement :

– C’est une acceptation, cela ! Nous vous la rappellerons en temps et lieu, chère cousine

Herminie.

Dougual, ce soir-là, quitta vers minuit la demeure de M^{lle} Dourzen. Il était accompagné, comme chaque jour, d'Ajamil et d'un autre serviteur, tous deux armés. Sans encombre, il atteignit le château.

Dans le vestibule, Sanda vint à lui et l'informa que M^{me} de Penanscoët désirait lui parler.

– Elle est dans le salon chinois, ajouta l'Hindoue qui semblait fort émue.

Dougual entra dans la pièce où, naguère, il avait enlevé son masque à l'inconnue qui excitait si vivement sa curiosité. Dans un des grands fauteuils d'ébène, Nouhourmal était assise, vêtue de velours violet, avec un long collier de merveilleuses topazes tombant presque jusqu'au bas de son corsage. Les années ne semblaient pas l'avoir touchée. Son étroit visage d'une blancheur mate n'avait pas une ride. Elle se tenait là, dans une de ces attitudes hiératiques dont elle avait l'habitude, les paupières un peu baissées. Quand son neveu entra, elle les releva et attacha sur lui ses longs yeux noirs.

– Qu’y a-t-il, ma tante ? demanda Dougual.

– Ivor est à Kermazenc.

– À Kermazenc ?

– Oui. Il a escaladé le mur du parc et s’est caché dans la tour, dont j’ai fait aussitôt garder les alentours.

– Ah ! fort bien ! Il vient se mettre entre nos mains. Nous allons en faire justice, cette fois.

– Oui... mais méfie-toi. Il...

À ce moment, on entendit au-dehors un bruit de pas précipités, des cris confus. Dougual s’élança vers la porte vitrée donnant sur le parterre et l’ouvrit. Un homme qui courait, poursuivi par d’autres, se précipita sur lui. Mais Nouhourmal, avec une souplesse de félin, s’était levée, bondissait vers son neveu et l’écartait d’un brusque mouvement. Une détonation retentit. M^{me} de Penanscoët recula de quelques pas, saisit sur une table un long poignard à manche de jade et, d’un violent effort, se porta en avant, puis enfonça l’arme jusqu’à la garde dans la poitrine de son mari.

Ivor tomba comme une masse. En même temps, Nouhourmal chancelait et elle se fût affaissée si son neveu ne l'avait reçue dans ses bras.

Il la porta dans un fauteuil et appela des serviteurs. Mais M^{me} de Penanscoët, entrouvrant les yeux, dit faiblement :

– C'est inutile. Il m'a tuée. Adieu, Dougual... Dis à Gwen... que je l'aimais bien... et que je vous ai délivrés... de lui.

Puis elle se tut, et quand arriva le docteur Tsang, il ne trouva plus qu'une morte, belle, calme, énigmatique comme elle l'avait été dans sa vie.

XVIII

Dans la matinée du lendemain, une voiture s'arrêta devant Coatbez. Un Hindou, assis près du chauffeur malais, descendit, sonna et présenta une enveloppe au domestique en disant :

– Veuillez remettre ceci à M. Dourzen.

Hervé, dans la salle à manger, commençait la lecture de son journal. Il ouvrit l'enveloppe et parcourut le court billet ainsi conçu :

« Je voudrais vous parler, mon cousin. Ma voiture va vous conduire à Kermazenc.

« Avec l'assurance de mes meilleurs sentiments.

« DOUGUAL DE PENANSOET. »

Comme Hervé demeurait là, fort perplexe, la

carte à la main, M^{me} Dourzen qui venait de voir la voiture entra précipitamment.

– Qu'est-ce, Hervé ?

Quand elle eut pris connaissance du billet, elle déclara :

– Il faut y aller !

– Tu crois ?... Qu'a-t-il à me dire ?

– Tu le verras bien... Sans doute veut-il te parler de Gwen. Arrange cette affaire-là pour que nous n'ayons pas d'ennuis. J'ai bien compris qu'Émile ne verrait pas d'un bon œil une histoire dans la famille. Ils sont pas mal collet monté chez les Chevignon. Alors, si Dougual est disposé à faire régulariser son mariage civilement, donne-lui toute facilité pour le faire.

– Mais que dira Ivor ?

– Ah ! tant pis ! Je ne veux pas avoir d'ennuis à cause de lui. C'est déjà assez désagréable, la mort de ce Willy, qu'il prétend due à un serviteur de Dougual. J'espère qu'on ne découvrira rien du tout de ce côté... Allons, habille-toi vite et pars !

Une heure plus tard, Hervé revenait du

château, la mine moins soucieuse qu'au départ. Dougual l'avait bien reçu. Il s'agissait, en effet, comme le pensait Blanche, d'épouser civilement Gwen pour se mettre en règle avec la loi française. Il lui avait montré la copie de l'acte du mariage religieux célébré à Pavala. Tous deux étaient convenus que le mariage civil aurait lieu dans trois semaines.

– Mais où est Gwen ?

– Il ne me l'a pas dit.

– Tu ne le lui as pas demandé ?

– J'ai fait une allusion... Il m'a répondu en souriant ironiquement : « Elle n'est pas loin d'ici. »

– C'est tout ?

– C'est tout... Ce jeune Penanscoët ne dit que ce qu'il veut et l'on comprend aussitôt qu'il est inutile d'insister.

– Oh ! j'aurais bien su le faire parler, moi ! grommela Blanche.

Elle s'en alla aussitôt recommander au domestique de répondre qu'elle et M. Dourzen

étaient sortis, si le comte Ivor de Penanscoët se présentait.

Vers ce même moment, des serviteurs de Dougual, ayant creusé une fosse dans un coin du parc, y déposaient le corps sans vie de l'homme satanique qui s'était complu dans le mal. Ils tassèrent dessus de la terre et s'en allèrent, le laissant là comme un maudit.

D'autres, pendant ce temps, confectionnaient pour M^{me} de Penanscoët un cercueil avec des panneaux de cèdre autrefois rapportés d'Orient par un ancêtre de Dougual. Celui-ci, aidé d'Ajamil, y coucha la morte que Sanda avait revêtue d'un de ses costumes hindous et parée d'étincelants bijoux. La tombe était creusée près du petit temple hindou, non loin du parc. Ajamil, Wou et deux autres serviteurs y portèrent le cercueil, sur lequel la fidèle Sanda, ravagée par la douleur, jeta des brassées de fleurs. Gwen, au bras de son mari, pleurait silencieusement, car elle avait aimé cette femme mystérieuse qui, toujours, avait été bonne pour elle.

Avec son mari, elle revint vers le château.

Maintenant, il n'y avait pas besoin de se cacher. Dougual dit avec émotion :

– Nous devons beaucoup à ma tante. Je lui dois ta vie, quand elle m'avertit du danger que tu courais à Pavala... et la mienne, car, si elle ne m'avait écarté pour se mettre à ma place, c'était moi qu'Ivor atteignait.

– Que Dieu la reçoive en l'éternelle paix ! dit Gwen en levant au ciel son regard fervent.

Trois semaines plus tard, M. Dourzen, en qualité de maire de Lesmélenc, procéda aux formalités du mariage civil. Il fut passablement étonné en voyant, près de Gwen, sa cousine Herminie.

– Mais oui, c'est moi, mon cher, dit-elle en lui souriant narquoisement. Gwen m'a demandé d'être son témoin et j'ai accepté avec joie, car j'ai la plus grande sympathie pour elle.

– Ah !... Je... je croyais que vous ne la connaissiez guère ?

– Je la connais très bien, au contraire... et je

puis dire que, sans moi, ces deux jeunes gens ne se seraient probablement jamais rencontrés.

Ce propos, rapporté par Hervé à sa femme, – car, à son secret dépit, elle n'avait pas été invitée à Kermazenc, – l'intrigua fortement. Elle en chercha, en vain, l'explication. Ce fut M^{lle} Herminie qui la lui donna, quelques jours plus tard, en lui apprenant son départ avec Dougual et Gwen qui allaient s'embarquer sur leur yacht, à destination de Pavala.

– Mais enfin, je ne comprends pas du tout, ma cousine... Cette intimité...

– Ces chers enfants me sont très reconnaissants de les avoir fait connaître l'un à l'autre.

– Comment ?... Je ne vois pas...

– Mais oui, ma bonne, c'est moi qui ai prêté à Gwen le costume hindou de mon arrière-grand-mère, pour qu'elle puisse se rendre à la fête masquée de Kermazenc.

– C'est vous... c'est vous qui ?...

Blanche paraissait prête à suffoquer de

stupéfaction.

– Hein ! n’était-ce pas charmant ?... Et n’ai-je pas bien réussi ?... dit M^{lle} Herminie avec un petit rire sarcastique.

Là-dessus, voyant que la surprise – ou la colère – coupait momentanément la parole à M^{me} Dourzen, elle s’en alla, ravie de sa petite vengeance.

Le surlendemain, le beau yacht blanc qui était venu mouiller près de Kermazenc appareillait, emmenant Dougual qui, pour un temps, allait redevenir prince d’Orient, et sa chère princesse enfin délivrée de leur infernal ennemi. Debout sur le pont, ils tenaient leur regard attaché sur Kermazenc, et tous deux songeaient à celle qui reposait près du temple hindou, la princesse Nouhourmal, victime d’Ivor, elle aussi – sa dernière victime.

Fin

Cet ouvrage est le 308^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.